D. Louis de Tavel

Cedendum Tempori
Meliora spero

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
University of Western Ontario - University of Toronto Libraries

https://archive.org/details/theatredemonsieu02fava

# THEATRE
## DE MONSIEUR
# FAVART,
## *OU RECUEIL*

Des Opera-Comiques & Parodies qu'il a données depuis quelques années.

*Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles Gravés.*

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez PRAULT, Fils, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. D. C. C. XLVI.

# TABLE DES PIECES

*Contenues dans ce ſecond Volume.*

LE COCQ DE VILLAGE. *Opera Comique.*

LA COQUETTE SANS LE SÇAVOIR. *Opera Comique.*

ACAJOU. *Opera Comique.*

L'ECOLE DES AMOURS GRIVOIS. *Opera Comique.*

LE BAL DE STRASBOURG. *Opera Com.*

THESE'E. *Parodie.*

# LE COCQ DE VILLAGE,

## *OPERA COMIQUE.*

*Par Monsieur* FAVART.

Representé pour la premiere fois sur le Théatre du Faubourg Saint Germain, le 31 Mars 1743.

*Le prix est de vingt-quatre sols.*

A PARIS,
Chez PRAULT fils, Libraire, Quay de Conty, à la descente du Pont-neuf, à la Charité.

M. DCC. XLIII.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

# LE COCQ DE VILLAGE,

*OPERA COMIQUE.*

## *ACTEURS.*

Madame FROMENT.

Madame RAPE'.

LE TABELLION.

THE'RESE.

PIERROT.

GOGO.

MATHURINE.

COLETTE.

FILLES DU VILLAGE.

# LE COCQ DE VILLAGE,

## *OPERA COMIQUE.*

### SCENE PREMIERE.

LE TABELLION.

ON dit bien vrai que la rareté fait le prix de toutes choſes. Tant qu'il y avoit des garçons dans le Village, les filles les dédaignoient, & Pierrot n'étoit pas regardé ; mais, depuis qu'ils ſe ſont tous enrollés volontairement par un motif de gloire, & qu'il ne reſte que Pierrot, toutes nos filles lui ſont la cour ; c'eſt à qui l'aura : & voilà mon filleul devenu le Cocq du Village. Je voudrois bien profiter de l'occaſion pour lui procurer un bon établiſſement.

## SCENE II.

### PIERROT, LE TABELLION.

LE TABELLION.

AH ! Te voilà, garçon ! Mais, que de bouquets ! Que de rubans ! Te voilà plus brave qu'un épouſeux.

PIERROT.

Morgué, mon parein, gnia braverie qui tienne, je ne puis plus y réſiſter.

LE TABELLION.

Qu'as-tu donc ?

PIERROT.

Ce que j'ai ? Tenez, vous voyez bian tous ces bouquets, tous ces rubans, ce ſont le filles du lieu, qui me les ont baillés à cauſe que c'eſt aujourd'hui la feſte du Village.

LE TABELLION.

Cela te fait honneur, mon enfant.

PIERROT.

Oui ; &, à cauſe que c'eſt la fête du Village, alles voulont auſſi que je les faſſe danſer tretoutes aujourd'hui.

LE TABELLION.

Cela ſe doit.

PIERROT.

AIR. *Le Branle de Metz.*

Comment danſer
Sans ſe laſſer

Avec une douzaine ?
A peine vian-je de ceſſer,
Que l'on me fait recommencer.
Morgué, que j'ai de peine !
Et l'on ne veut pas me laiſſer
Le temps de prendre haleine.

LE TABELLION.

Il faut avoir des complaiſances, mon ami.

PIERROT.

Oh, dame, mon parein, je ne ſuis pas de fer, je ne puis pas répondre à toutes.

AIR.

La petite Liſe
Veut que je la conduiſe
De buiſſons en buiſſons,
Pour chercher des Pinçons.
Fanchon, dans la plaine,
Veut que je la méne ;
Pour cueill'r des fleurs
De toutes les couleurs.
Il faut, pour Nanette,
Graver une houlette,
Et, de mon flageolet,
Accompagner Babet,

Il n'y a pas juſqu'à la fille de Madame Froment, ſte petite Gogo, qui viant tous les matins me faire endêver pour avoir des noiſettes.

LE TABELLION *riant.*

Que je te plains !

PIERROT.

Oui, riez. Alles ſont après moi pis que des enragées ; l'une me baille une taloche, l'autre une mornifle ; ſtelle-là tire le cordon de ma freize, ſtelle-ci fait choir mon chapeau ; & tout ça parce qu'alles m'aimont, voyez-vous ?

LE TABELLION.

Cela eſt bien terrible !

PIERROT.

Non, queuquefois gnia de certains momens où je m'enrollerois itou volonquiers, ſi ce n'étoit queuque choſe qui m'en empêche.

LE TABELLION.

AIR. *Amis, ſans regretter Paris.*

J'entens, c'eſt faute de valeur.

PIERROT.

Qualle erreur eſt la vôtre !
Je ſons François, j'avons du cœur ;
L'un ne va pas ſans l'autre.

LE TABELLION.

Qu'eſt-ce donc qui te retient ?

PIERROT.

AIR. *Je ſuis, je ſuis malade d'amour.*

Hélas ! Tant la nuit que le jour,
Un Lutin me poſſéde ;
Je ſens mon cœur chaud comme un four.
Mourrai-je faute d'aide ?
Je ſuis, je ſuis malade d'amour :
Théreſe eſt le reméde.

LE TABELLION.

Comment ? Tu aimes Théreſe ?

PIERROT *d'un air timide.*

Oui, mon parein.

LE TABELLION.

Et Théreſe t'aime-t'elle ?

PIERROT *gaiment.*

Oui, mon parein. Alle ne m'a pourtant pas dit que je ſuis ſon amoureux, je ne lui ai pas dit non plus qu'alle eſt ma maîtreſſe, mais je devinons tout ça.

LE TABELLION.

AIR. *Non, je ne veux pas rire, non.*

Comment donc as-tu réuſſi ? (*bis.*)

PIERROT.

Je la lorgnons toujours ainſi.
Al'voit que je l'admire,
Et pis al ſe met à rire,
Et pis je me mets à rire auſſi ;
Et pis j'nous mettons à rire.

LE TABELLION.

Tu ne t'es jamais expliqué plus clairement.

PIERROT.

Jarnicoton, je n'ai jamais pû.

AIR. *Pierrot, rabotine, rabotine-moi.*

Quand je vois cette belle enfant,
Mon cœur tambourine, tambourine tant,
Que ça me ſuffoque à l'inſtant.
Alors Pierrot
Reſte tout ſot.
Mon cœur tambourine,
Tambourine, tambourine ;
Je ne puis, ma fine,
Lâcher un mot.

LE TABELLION.

Ah ! Ah ! Ah ! Le nigaud !

PIERROT.

Oh ! Ce n'eſt pas tout. Je li fais des révérances en tournant mon chapeau ; & ma politeſſe la rend toute honteuſe. Alle badine d'une main avec le coin de ſon tablier, & de l'autre alle cache ſes yeux, mais alle me regarde au travers des doigts, & je m'apperçois à ſon mouchoir de cou, que ſon petit eſtomac n'eſt pas plus tranquille que le mien.

LE TABELLION.

Enſuite.

PIERROT.

Il viant toujours queuque importun qui nous ſépare.

LE TABELLION *riant.*

Ah, ah, ah. Il n'y a pas grand mal à tout cela ( *d'un grand ſérieux.* ) Ecoutez-moi, Pierrot : Théreſe ne vous convient pas, ce n'eſt qu'une petite Bergere qui n'a que ſa gentilleſſe.

PIERROT.

C'eſt juſtement ſte gentilleſſe-là qui me fait plaiſir, mon parein.

LE TABELLION.

Il faut s'attacher au ſolide. Vous êtes le ſeul garçon du Village, vous pouvez choiſir un parti plus convenable.

PIERROT.

Oh! Tenez, mon parein, ſi je n'épouſe pas Théreſe, j'aurai bian de l'or & bian de l'argent, mais je ne ſerai pas riche, & je mourrai de chagrin.

AIR. *Vlà c'que c'eſt qu'd'aller au Bois.*

Je deviens triſte & langoureux.

LE TABELLION.

Vlà c'que c'eſt qu'd'être amoureux.
Tu vas faire le douloureux
Pour une Bergere ;
Ta bourſe eſt légere :
Ton ventre plat, ton cerveau creux,
Vlà c'que c'eſt qu'd'être amoureux.

PIERROT.

*Même Air.*

En s'aimant bian, l'on eſt heureux ;

Vlà c'que c'eſt qu'd'être amoureux.
Par cent petits mots doucereux,
Ma chere maîtreſſe
Fera ma richeſſe.
J'aurons tous le monde à nous deux :
Vlà c'que c'eſt qu'd'être amoureux.

LE TABELLION.

Je m'intéreſſe à ce qui te fait plaiſir, mon filleul. Si les Tantes de Théreſe vouloient lui rendre compte du bien de ſon pere, ta petite maîtreſſe ſeroit un parti aſſez ſortable ; mais il ne faut pas l'eſpérer, les bonnes femmes ſont trop tenaces.

PIERROT.

Ce n'eſt pas ça ; c'eſt qu'alles avons itou envie de ma perſonne ; ſur tout Madame Froment, parce que je ſis ſon valet de Farme, & qu'alle connoît bian mon mérite. Tenez, morgué, ne les vlà-t-ils pas encore qui me reluquent ? Je me ſauve, mon parein. Amuſez-les tandis que je vas charcher Théreſe.

LE TABELLION.

Je vais leur parler ; je verrai ce qu'il y aura à faire pour toi.

PIERROT *embraſſant le Tabellion.*

Ah, mon cher parein !

## SCENE III.

Madame RAPE', Madame FROMENT, LE TABELLION, PIERROT.

Me. RAPE' & Me. FROMENT *appellant Pierrot.*

PIerrot ! Pierrot !

PIERROT *en s'en allant.*

Oui, Pierrot, Pierrot.

REFREIN.

Pierrot reviendra tantôt,
Tantôt reviendra Pierrot.

## SCENE IV.

Madame RAPE', Madame FROMENT, LE TABELLION.

Me. RAPE'.

IL me ſemble ma ſœur, que votre amoureux ne vous écoute guéres.

Me. FROMENT.

Qu'appellez-vous mon amoureux, Madame Rapé ? Je ſonge bien à Pierrot, vraiment. C'eſt bien plutôt le vôtre.

Me. RAPE'.

Je ne voulons pas aller ſur vos briſées, Madame Froment.

Me. FROMENT.

Eh ? Qu'eſt-ce qui m'empêcheroit d'épouſer Pierrot, ſi j'en avois envie ?

Me. RAPE'.

AIR. *Tout, à la bonne franquette, ſe partagera.*

Il ne tient qu'à vous, peut-être,
D'avoir ce garçon ;
Il fait déja bien le maître
Dans votre maiſon.

Me. FROMENT.

Il ſera, ſi je l'en ſomme,
Prêt à m'épouſer.

Me. RAPE'.

Je le crois trop honnête homme
Pour vous refuſer.

Me. FROMENT.

Que voulez-vous dire, s'il vous plaît ?

LE TABELLION.

Eh, mes Comeres, tout doux ; vous vous piquez mal à propos. Je ne crois pas que la plus riche Laboureuſe du canton, & la Maîtreſſe de la plus fameuſe hôtellerie, ayent deſſein d'épouſer Pierrot.

Me. RAPE'.

Oh ! Vraiment, vraiment, vous ne la connoiſſez pas. Il faut li en faire honte.

AIR. *En miſtico, en dardillon.*

C'eſt pour Pierrot qu'alle ſe pare
En miſtico, en dardillon, en dar, en dar, dar, dar, dar, dare,
Qu'à déjeuner elle prépare,

Toujours avant qu'il ſoit miſtificoté,
Levé.

Me. FROMENT.

AIR. *T'a-t'il tâté tes tétons ?*

Et vous, depuis un temps, plus brave,
Vous ne regardez que Pierrot ;
Chaque matin il boit un pot
Tout du meilleur de votre cave.

Me. RAPE'.

C'eſt qu'il aide à ſerrer mon vin.
On ne m'oblige pas en vain.

LE TABELLION.

Eh, Madame Froment !

Me. FROMENT.

AIR. *C'eſt pour le badinage.*

Toujous vous l'emmenez,
Quand je vais au Village ;
Et vous le retenez
Une heure ou davantage,
Pour faire votre ouvrage.
Vous ſervez-vous de lui ?
Nani.
C'eſt pour le badinage.

Me. RAPE'.

Je ne vous reſſemblons pas.

AIR. *Nous autres bons Villageois.*

Un jour qu'il dormoit au frais,
Vous lui jettites une orange ;
Ça l'éveillit : puis après
Vous vous enfuites dans la grange ;
Mais, avant, vous vous fites voir,

Me. FROMENT.

Peut-on avoir
L'eſprit plus noir ?

Me. RAPE'.

Oui, vous couriais-là vous cacher,
Afin qu'il vous y vînt charcher.

LE TABELLION.

Ma Comere Rapé, à quoi bon vous faire ces reproches? Vous êtes toutes deux fort éloignées de vous remarier.

AIR. *A préſent je ne dois plus feindre. De la Chercheuſe d'Eſprit.*

Vous connoiſſez tout l'avantage
Que l'on peut tirer du veuvage.
Cet état libre eſt d'un grand prix:
Vous en faites l'expérience.
Pour avoir beſoin de maris,
Vous avez trop d'intelligence.

Vous ſongez-bien plutôt à pourvoir votre niéce Théreſe; cela eſt louable.

Me. FROMENT.

Théreſe? Oh! ça ne preſſe pas, Monſieur le Tabellion.

LE TABELLION.

AIR. *Je ſçaurai bien le débouscher.*

Elle a quinze ans.

Me. FROMENT.

Je n'en puis mais.
Qu'on ceſſe d'y prétendre.

Me. RAPE'.

Alle a le tems d'attendre.

LE TABELLION.

Mais
L'ennui pourroit la prendre.
Fille nubile n'a jamais
Le tems d'attendre.

Croyez-moi, rendez-lui ce qui lui revient, & je lui donne Pierrot.

Me. FROMENT, & Me. RAPE'.

Pierrot ?

Me. FROMENT.

Je ſuis votre ſervante, Monſieur le Tabellion ; Théreſe n'eſt point à marier.

Me. RAPE'.

Ça ne ſera pas ; j'avons des raiſons pour ça.

LE TABELLION.

Quelles raiſons ?

Me. FROMENT *bas au Tabellion.*

Je vous les dirai.

Me. RAPE' *bas au Tabellion.*

Vous les ſaurez.

Me. FROMENT *bas au Tabellion.*

Dégoûtez ma ſœur de Pierrot.

Me. RAPE' *bas au Tabellion.*

Faites-la renoncer à votre filleul.

LE TABELLION.

Mais, à la fin, vous me feriez ſoupçonner que vous voulez garder Pierrot pour vous-mêmes.

Me. FROMENT.

Fi donc encore une fois, je n'ai pas des ſentimens auſſi bas que ceux de ma ſœur.

Me. RAPE'.

Pardi, je n'avons pas, comme vous, épouſé un valet. Eſt-ce que votre défunt Nicolas Froment ne ſervoit pas cheux nous quand il vous épouſit ?

LE TABELLION.

Encore vous quereller ?

Me. FROMENT.

C'eſt mon pere qui fit ce beau mariage-là.

Me. RAPE'.

AIR. *Ma tourlourette, par amourette.*

Mon pere en agit comme il faut,
En obligeant ce gros lourdaut
De vous épouſer au plutôt,
Ma tourlourette,
Par amourette,
Pour avoir à votre corſet
Oſé prendre un bouquet.

LE TABELLION.

Il n'y a pas ſi grand mal.

Me. RAPE'.

Ah, ah, ſe dit-il, quand un garçon uſe de ſte liberté-là avec une fille, il s'émancipe queuquefois davantage. Marions Cataut.

Me. FROMENT.

AIR. *C'eſt une excuſe.*

Pouvois-je empêcher Nicolas ?
Vous en allez juger, helas !
C'eſt à tort qu'on m'accuſe,
Quand ce fripon prit mon bouquet ;
Je dormois ſur le ſerpolet.

LE TABELLION.

C'eſt une excuſe.

Laiſſez-la dire. Changeons de propos. Je vois ce qui vous excite l'une contre l'autre, c'eſt que chacune craint de devenir la belle-ſœur d'un ſimple Valet de Ferme.

Me. FROMENT.

Ce n'eſt pas autre choſe.

Me. RAPE'.

Sans doute. Ce que j'en dis, n'eſt que pour l'honneur de la famille.

LE TABELLION.

En ce cas ; pour faire la paix, promettez-vous réciproquement de ne point épouſer Pierrot.

Me. FROMENT.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

A lui de grand cœur je renonce.

LE TABELLION *à Madame Rapé.*

Et vous ?

Me. RAPE'.

Je fais même réponſe.

Me. FROMENT.

Ce garçon-là n'eſt pas mon fait :
De plus, il n'aime pas l'ouvrage.

Me. RAPE'.

Ce n'eſt qu'un petit fréluquet
Qui ſe pardroit dans mon minage.

Me. FROMENT.

Vlà ce que je demandois.

Me. RAPE'.

Je ſuis charmée que vous penſiez comme ça.

LE TABELLION.

Et moi, je vous félicite de vous voir des ſentimens ſi raiſonnables. (*à part.*) Voilà déja un grand point de gagné ſur leur eſprit.

Me. FROMENT *bas au Tabellion.*

Monſieur le Tabellion, ſi vous pouvez me faire épouſer Pierrot, je vous donne trois muids de bled.

LE

LE TABELLION.

Oh, oh !

Me. RAPE' *bas au Tabellion.*

Si par votre moyen je deviens la femme de Pierrot, je vous fais préſent de quatre bonnes piéces de vin.

LE TABELLION.

Fort bien.

Me. FROMENT *bas au Tabellion.*

Propoſez-lui la choſe ſans en parler à Madame Rapé, de crainte qu'elle ne me nuiſe. (*haut.*) Au revoir, Monſieur le Tabellion. (*elle s'en va.*)

Me. RAPE' *bas au Tabellion.*

Touchez-lui deux mots de ça, ſans en rien dire à ma ſœur. (*haut.*) Sans adieu, Monſieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Bon, nous voilà bien avancés ! Ah ! Pierrot, Pierrot, adieu tes eſpérances.

## SCENE V.

LE TABELLION, GOGO.

GOGO.

BOn jour, Monſieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Bon jour, Gogo, bon jour.

GOGO.

Je ſçai bien ce que ma mere & ma tante vous veulent.

LE TABELLION.

Comment le ſavez-vous ? (*à part*) Faiſons la jaſer.

GOGO.

J'étois cachée dans ce coin ; elles vous diſoient tout haut qu'elles renonçoient à Pierrot, & tout bas qu'elles y prétendoient.

LE TABELLION.

Sur quoi penſez-vous cela ?

GOGO.

AIR. *Voyelles anciennes.*

Quand Pierrot tarde trop long-tems
A revenir le ſoir au gîte,
Tout auſſi-tôt on eſt aux champs,
Il faut l'aller chercher bien vîte.
Ma mere, tant qu'il eſt abſent,
Contre lui braille,
Et d'ennui baille :
Dès qu'il paroît, tout dans l'inſtant,
Loin de rien dire,
On la voit rire.

AIR. *Tomber dedans.*

Et ma Tante, d'une autre part,
N'a que Pierrot dans la cervelle.
Quand elle me voit par hazard,
Avec ardeur elle m'appelle :
Elle s'enquête de Pierrot.
N'ira-t-il pas aux champs tantôt ?
Que fait Pierrot ?
Que dit Pierrot ?
Nous ne parlons que de Pierrot.

AIR. *Eh ! allons donc jouez, violons.*

Mais de ma Mere & de ma Tante,
Gardez-vous de remplir l'attente :
Chaque fille en murmureroit.

LE TABELLION.

Vous pencheriez donc pour Théreſe ?

GOGO.

Fi donc, Monſieur, elle eſt trop niaiſe ;
Le mariage l'ennuiroit.

LE TABELLION.

Pour Babet ?

GOGO.

Cela lui nuiroit.

LE TABELLION.

Colette ?

GOGO.

Eſt trop bruſque & trop retive.

LE TABELLION.

Et Maturine ?

GOGO.

Elle eſt trop vive.
Pierrot n'eſt point leur fait.

LE TABELLION.

Pourquoi ?

GOGO.

C'eſt qu'il faut le garder pour moi.

AIR. *L'Amour eſt de tout âge.*

Toutes ſe le diſputent fort.
Si je puis devenir ſa femme,
Cela va les mettre d'accord :
Je ferai fort bien la Madame ;
Il ne me faudra pas long-tems
Pour me mettre au fait du ménage.

LE TABELLION.

Vous n'avez pas encore onze ans.

GOGO.

L'amour eſt de toute âge.

LE TABELLION.

AIR. *Je le ſçai bien.*

L'amour vous rend l'ame attendrie.
Qu'eſt-ce que l'amour, je vous prie ?

GOGO.

Je n'en ſçai rien.
Qu'importe-t'il de le connoître ?
Dès que je vois Pierrot paroître,
Je le ſens bien.

AIR. *Mon petit doigt me l'a dit.*

De plus, une fille ſage
N'eſt heureuſe qu'en ménage.

LE TABELLION.

Vous me rendez interdit.
D'où ſavez-vous donc, morveuſe ?
Qu'un mari peut rendre heureuſe ?

GOGO.

Mon petit doigt me l'a dit.

LE TABELLION.

Peſte ! Vous êtes déja bien ſavante.

GOGO.

C'eſt que ma mere m'a menée pluſieurs fois à Paris ; c'eſt-là que l'eſprit ſe forme : on n'eſt que des bêtes au Village.

LE TABELLION.

Servez-vous donc de votre eſprit pour prendre patience.

GOGO.

Vous ne voulez donc pas me donner votre filleul ?

LE TABELLION.

Allons, allons, vous êtes trop jeune.

GOGO.

Oh bien, je ſai ce que je ferai.

LE TABELLION.

Que ferez-vous ?

GOGO.

Rien, rien ; n'en parlons plus. A propos, Monſieur le Tabellion, ce que ma tante vous diſoit, eſt-il vrai ?

LE TABELLION.

Quoi ?

GOGO.

AIR. *De tous les Amans.*

J'écoutois de-là ſon caquet.
Elle vous diſoit que mon pere
Fut contraint d'épouſer ma mere,
Pour avoir volé ſon bouquet.

LE TABELLION.

Oui, cela eſt vrai. Pourquoi ?

GOGO *fait une révérence au Tabellion, & s'en va.*

Adieu, Monſieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Ouais! Voilà une petite friponne bien alerte.

## SCENE VI.

### PIERROT, LE TABELLION.

PIERROT.

MOn Parein, je n'ai pas encore pû parler à Théreſe parce qu'alle étoit aux champs, mais je vians de l'appercevoir, & je lui ai fait ſigne d'acourir ici.

LE TABELLION.

Ah mon pauvre enfant ! Madame Froment & Madame Rapé veulent abſolument t'épouſer.

PIERROT.

Quoi ! toutes les deux.

LE TABELLION.

Je vais les trouver chacune en particulier pour faire une nouvelle tentative, & tâcher de leur perſuader de t'accorder Thereſe. Mais il faut que tu y renonces ſi je n'y réuſſis pas.

## SCENE VII.

### THERESE, PIERROT.

PIERROT.

VLa Thereſe, oh ! oh !

AIR. *Laſſi laſſon laſſon bredondame.*

Morgué qu'alle eſt gentille,
Je ſens, je ſens mon cœur qui ſautille;
Morgué qu'alle eſt gentille,
Déja mon eſtomac
Fait tictac, tictac tac.

Venez-ça, Thereſe.

AIR. *Mon voiſin a pris ſon orge.*

J'ons un ſecret à vous dire,
Mais je n'oſerois,

THERESE.

Pourquoi?

PIERROT.

Je ſis muet quand je vous voi,
Faut pourtant vous inſtruire,
Oh dame auſſi c'eſt qu'vous allez vous mocquer de moi.
Je vous vois déja rire.

THERESE.

Eſt-ce que je peus me mocquer de vous, Pierrot? Parlez, parlez?

PIERROT *embaraſſé.*

Thereſe, c'eſt que je... je.

THERESE.

Hé bien!

PIERROT.

Vous me regardez?

THERESE.

AIR. *Oh Pierre, oh Pierre.*

Pourquoi tant de miſtere?

PIERROT.

Tournez la tête,

THERESE.

Hé bien?

Il faut vous satisfaire :
Parlez, ne craignez rien ?

PIERROT.

Ma chere
Bergere,
C'est que je vous aime bien.

(*Il se cache avec son chapeau.*)

THERESE.

Pierrot, vous m'aimez bien ?

PIERROT.

Oui, Therese. (*à part.*) Ouf, ça me pesoit sur la poitreine. (*à Therese.*)

AIR. *Fille qui voyagez en France.*

Quand m'en direz-vous de même ?

THERESE.

Oh, jamais.

PIERROT.

Cœur de rocher

THERESE.

Moi dire que je vous aime.

PIERROT.

Qui peut vous en empêcher ?

THERESE.

La bienséance.
Je dois même vous cacher
Que je le pense.

PIERROT.

Eh ? Pourquoi me cacher ça ?

THERESE.

AIR. *Si ma Philis vient en vandange.*

Pierrot, cela doit vous suffire,
Pourquoi ses aveux superflus ?

Hélas ! aſſez ſouvent on aime ſans le dire ;
Quand on le dit ſouvent on n'aime plus.

PIERROT.

Hé bien ne me le dites pas, mais faites-le moi connoître par quelque choſe ?

THERESE.

Comment cela ?

PIERROT.

En me laiſſant baiſer votre main.

THERESE.

Baiſer ma main !

PIERROT.

Vous vous fâcheriez de ça ?

THERESE.

Ne ſavez-vous pas qu'il faut qu'une fille ſe fâche quand on lui fait plaiſir ? Par exemple, à quoi bon me dire que vous m'aimez ? A préſent que je le ſai, voyez, je ſera iobligée de vous fuir.

PIERROT.

Tout de bon !

THERESE.

Sans doute, une fille ſage doit fuir tous ceux qui l'aiment, il faut encore par bienſéance que je vous défende de me voir.

PIERROT.

Et vous me le défendez ?

THERESE.

Vraiment oui, Pierrot.

PIERROT.

Sérieuſement ?

THERESE.

Très-ſérieuſement.

PIERROT *en pleurant.*

Pargué, j'avons bian affaire de ſte peſte de bienſéance-là. Auſſi c'eſt mon Parein qui eſt cauſe de ça; voyez, il s'eſt mocqué de moi à cauſe que je ne vous avois pas dit ça, & pis me vla bien avancé, allez je ne vas pas mal li chanter pouille, il va voir. (*Il fait quelques pas pour s'en aller, Thereſe le rappelle.*)

THERESE.

Pierrot.

PIERROT.

Plait... Plait-il, Thereſe.

THERESE.

Je vous défends de me voir.

PIERROT.

Il faut donc que je ne voye plus rien.

THERESE.

Mais vous n'êtes pas obligé de m'obéir, vous.

PIERROT *gaïement.*

AIR. *Quand le péril.*

Oh ce mot change ma fortune,
Je déſobéis en ce cas;
Mais vous ne m'en voudrez donc pas?

THERESE.

Je n'ai point de rancune.

Mais à quoi ſerviroit l'amour que j'aurions l'un pour l'autre?

PIERROT.

Je trouverons moyen de l'employer. Mon Parein va faire ſon poſſible pour que je vous épouſe, y conſentirez-vous?

THERESE.

Je ne ſerois plus obligée de vous rien défendre.

PIERROT.

Ni moi de vous déſobéir. Mais en attendant il faut que je vous déſobéiſſe encore une petite fois, en baiſant ſte main-là malgré-vous.

THERESE.

Oh! ce ne ſera pas malgré-moi! Doucement, Pierrot.

PIERROT *lui baiſant la main.*

Bon, bon, ce n'eſt pas votre faute. Je ne la lâcherai point que vous ne me payais ſa rançon.

THERESE.

Que vous faut-il?

PIERROT.

Vot bouquet.

THERESE.

Vous en avez tant d'autres.

PIERROT.

AIR. *Quelle eſt jolie ma brunette.*

Que votre eſprit ma poulette
N'en ſoit point jaloux;
Je ſuis prêt belle brunette
De les donner tous;
Pour une ſimple fleurette
Qui viendroit de vous.

(*Il donne tous ſes bouquets.*)

Tenez, tandez vot tablier, vla celui de Madame Froment, vla celui de Madame Rapé, vla ceux de Maturine, de Colette, de Babet, & de toutes les Filles du Village...

THERESE *lui donnant le ſien.*

Et vla le mien.

PIERROT.

Les belles fleurs ! elles ſont pu vives & pu fraiches depis que vous les avez cueillies !

THERESE.

Paix, vla Gogo qui vient.

PIERROT.

On ne voit que ſte petite eſpionne-là.

THERESE.

AIR. *C'eſt la ſervante de chez nous, mon Dieu qu'elle eſt jolie.*

Adieu, devant elle, Pierrot,
Ne faites rien paroître;
Dans le Valon j'irai tantôt
Mener mes moutons paître.

PIERROT.

De queu côté,

THERESE.

C'eſt par là-bas.

PIERROT.

Oh, oh, oh, oh, oh. Ah, ah, ah, ah, ah,

THERESE.

J'vous défens d'y ſuivre mes pas.

(*Elle s'en va.*)

PIERROT.

J'n'y manquerai pas.
J'n'y manquerai pas.

## SCENE VIII.

### GOGO, PIERROT.

PIERROT.

SEs Oeillets ont été ſur le ſein de ma Bergere, qu'ils ſentent bon !

AIR. *Nous jouiſſons dans nos Hameaux d'une douceur parfaite.*

Eſt-il de plus douces odeurs,
D'où vient que je ſoupire !
L'Amour s'eſt niché dans ces fleurs ;
C'eſt lui que je reſpire ;
Le biau Bouquet... Mais quelle ardeur !
Je me ſens tout de braiſe ;
C'eſt qu'il étoit contre le cœur
De ma chere Thereſe.

Qu'il reſte contre le mien.

GOGO.

Pierrot, vous avez-là un beau Bouquet ?

PIERROT.

Ne voudriais-vous pas déja l'avoir ? Vous avez envie de tout.

GOGO.

AIR. *Allons la voir à ſaint Cloud.*

Le mien eſt plus beau cent fois,
Regardez-le, je vous prie,
De ces fleurs j'ai fait un choix,
Moi-même dans la Prairie.

PIERROT.

Ce Bouquet a bian plus d'apas ;

GOGO.

Vraiment je ne troquerois pas
Le mien contre le vôtre,

PIERROT.

Jesommes contens du nôtre.

Je ne le donnerois pour un Jardin tout entier.

GOGO.

Voyons le donc ?

PIERROT.

Tout bellement.

GOGO.

Avez-vous peur qu'on ne le mange, il eſt vrai qu'il eſt charmant, que je le ſente. (*Pierrot approche le bouquet de Gogo, elle s'avance comme pour le flairer & le lui arrache.*) Ah! il embaume.

PIERROT.

Hé bien, hé bien Gogo.

GOGO.

Ah le nigaud, qui ſe laiſſe attraper comme ça.

PIERROT

Voulez-vous bian me rendre mon Bouquet.

GOGO.

Mocquez-vous de lui.

PIERROT.

AIR. *Baiſe-moi donc me diſoit Blaiſe.*

Je vais le dire à votre mere,

GOGO.

Allez, allez, oh je ne le crains guère;
De Thereſe c'eſt le Bouquet,
A ce nom votre cœur ſoupire;
Pour vous rabattre le caquet,
Je pourrois moi-même le dire.

PIERROT.

J'endeve. (*haut.*) Hé, ma petite Gogo, rendez-le moi, vous ſerez bien gentille, & je vous aimerons bien.

GOGO.

Comme il veut m'engeoler !

PIERROT *dépité.*

Voulez-vous bian me donner mon Bouquet, à la fin je me fâcherai.

GOGO.

Prr... qu'il eſt méchant !

PIERROT.

Je l'aurai bien malgré vous.

GOGO *en cachant le Bouquet.*

Ah ouiche, ah ouiche.

PIERROT.

Nous allons voir.

GOGO.

AIR. *De la beſogne.*

Je m'en vais tout le chifoner,
Plus-tôt que de vous le donner.

PIERROT *prenant le Bouquet de Gogo.*

Hé bian vous n'aurez pas le vôtre
Que vous ne m'ayez rendu l'autre.

GOGO.

Ah ! ah ! Monſieur Pierrot, vous me prenez donc mon Bouquet. C'eſt fort joli !

PIERROT.

Rendez-moi le mien.

GOGO.

Oui, oui, vous faites fort bien, je ne deman-

dois que çà, adieu Monſieur Pierrot, vous aurez de mes nouvelles.

PIERROT.

Ecoutez, écoutez-donc.

## SCENE IX.

Madame RAPE', Madame FROMENT, PIERROT.

Me. RAPE'.

PIerrot, Pierrot ?

PIERROT *les appercevant.*

Bon en vla d'autres aſtheure.

Me. FROMENT *à Madame Rapé.*

Ah ! ah ! Pierrot, Pierrot, je vous y prens encore, qu'il me ſuive, j'ai affaire de lui.

Me. RAPE'.

Non, non, qu'il reſte, j'ai deux mots à lui dire, vous avez renoncé à lui tantôt en préſence de Monſieur le Tabellion.

Me. FROMENT.

Oui, oui, j'y ai renoncé & vous auſſi.

Me. RAPE'.

Ça eſt vrai, mais toutes reflexions faites je me trouve dans la volonté de remplacer le deffunt.

AIR. *Un peu d'aide fait grand bien.*

Seul il menoit mon Commerce,
Depuis ſa mort je l'exerce,

Mais

Mais j'ons du mal comme un chien ;
Il faut qu'à tout je réponde,
J'ai beſoin qu'on me ſeconde :
Un peu d'aide fait grand bien.

Me. FROMENT.

Je vous vois venir.

Me. RAPE'.

Comme il n'y a que Pierrot dans le Village ; vous voyez bian que je ſuis obligée de le prendre.

*( Elle tire Pierrot à elle. )*

PIERROT.

C'eſt fort commode.

Me. RAPE'.

Vous direz & vous ferez tout ce qu'il vous plaira.

Me. FROMENT.

Oui, c'eſt comme çà ? Oh ! je vous approuve ; il eſt juſte que vous ſouteniez votre Hôtellerie.

AIR. *Tu n'as pas le pouvoir.*

Pour empêcher le décri
Il vous faut un mari ; ( *bis.* )
Ma ſœur il m'en faut un auſſi ;
Et je prens celui-ci.

*( Elle tire auſſi Pierrot de ſon côté. )*

PIERROT.

Me vla pris des deux côtés.

Me. FROMENT.

Vous direz auſſi tout ce vous voudrez.

AIR. *Oh la Jean voire.*

Pierrot, qu'eſt-ce qui t'arrête ?
Confond-là, déclare-toi.
Il ſera tous les jours fête
Quand j'aurai reçu ta foi ;
Plus content qu'un petit Roi,

Tu ſera chez nous le Maître ;
Tu voudras nuit & jour être
Près de moi.

Me. RAPE'.

AIR. *Dans nos vignes vignettes.*

Un bon menage je ferons ,
Dans nos Vignes tous deux j'irons
Soir & matin je danſerons ;
Dans ces Vignes vignettes ,
Dans ces Vignes vignons
Allons donc Violons
Violettes ,
Dans ces Vignes je danſerons.

Me. FROMENT.

AIR. *Mon Berger je ne puis ſans vous mener mes Moutons paître.*

Le ſoir après le labourage
Tu te referas ,
D'un Poulet bien gras ,
Accompagné d'un bon potage ;
De ta peine j'aurai pitié :
Si tu fais trop d'ouvrage ,
J'en ferai par bonne amitié
Du moins la moitié.

Me. RAPE'.

AIR. *Toujours va qui danſe.*

L'argent ne te manqueras pas ,
Tu feras de la dépenſe ;
Bonne chere à tous les repas ,
Du vin en abondance ;
Mon ami par deſſus tout çà
Grande réjouiſſance ,
La , la , la , la , la , la , la , la ,
Toujours va qui danſe.

Me. FROMENT.

Ah, ah , ah, vla une drole de mijaurée, pour

faire tant la ranchairie !

PIERROT *bas.*

Eſquivons-nous pendant leur débat.

Me. FROMENT *&* Me. RAPE', *enſemble en ſe ſaiſiſſant de Pierrot.*

Me. FROMENT.

Vous êtes une impertinente, je ne céderai point Pierrot, & je l'étranglerois plutôt.

Me. RAPE'.

Vous avez beau dire, tout ci, tout ça, j'aurai Pierrot, duſſiez-vous en crever de dépit.

PIERROT.

Au ſecours, miſéricorde !

## SCENE X.

MATURINE, PIERROT, Me. FROMENT, Me. RAPE',

MATURINE.

QU'eſt-ce qu'il y a ? Queu tapage vous faites ?

PIERROT.

On m'étrangle à force d'amiquié.

Me. FROMENT.

Suis-je obligée d'endurer les ſotiſes d'une cadette ?

Me. RAPE'.

Dois-je ſouffrir les arrogances d'une aînée ?

MATURINE.

La, la, tout doux, patience. Faut-il ſe cha-

mailler comme ça, tenez on me diroit toutes choſes au monde que je ne m'en échaufferois pas davantage.

Me. FROMENT, & Me. RAPE'.

Elle veut épouſer Pierrot.

AIR. *Ah Madame Anrou.*

Oh ! j'aurai Pierrot,
Oui je veux tantôt
Terminer l'affaire !
Oh ! j'aurai Pierrot,
Il m'eſt néceſſaire ;
C'eſt mon vrai balot.

MATURINE.

Moi je dis en un mot, *bis*,
Que s'il ne me préfere
Il ne ſera qu'un ſot.

*Toutes trois enſemble.*

Oh, oh, oh, oh, oh,
J'aurai Pierrot,
Il m'eſt néceſſaire,
C'eſt mon vrai balot.

## SCENE XI.

MATURINE, PIERROT, Me. FROMENT, Me. RAPE', COLETTE, FILLES DU VILLAGE.

COLETTE.

AIR. *Il eſt pourtant temps, pourtant temps.*

C'Eſt moi qui prétend,
Qui prétend, tant, tant,

C'eſt moi qui prétend
L'avoir à l'inſtant.

PIERROT.

Je ſuis perdu. Ah ! mon Parein, venez vîte, vla tout le Village qui veut m'épouſer malgré moi.

## SCENE XII.

MATURINE, PIERROT, Me. FROMENT, Me. RAPE', COLETTE, LE TABELLION.

Me. FROMENT.

MOnſieur le Tabellion c'eſt une choſe décidée, il faut qu'il ſoit mon mari, vous ſavez-bien ce que je vous ai propoſé.

Me. RAPE'.

Vous vous ſouvenez bien de ma promeſſe, il eſt tems de me ſervir.

MATURINE.

AIR. *Chacun à ſon tour.*

De quel droit oſez-vous mes Dames,
Demander Pierrot pour époux ?
Puiſque vous avez été femmes,
De votre ſort contentez-vous.
C'eſt voler le bien d'une fillette,
Vous avez jadis fait l'amour,
Chacune à ſon tour
Liron, lirette,
Chacune à ſon tour.

Me. FROMENT.

Je lui fais des avantages qui le détermineront.

Me. RAPE'.

Peut-il choiſir un meilleur parti que moi.

MATURINE.

AIR. *Tambourin de Jephté.*

Pierrot aujourd'hui
N'eſt plus à lui,
C'eſt mon ſyſtême,
Nous avons nos droits,
Il ne peut faire un pareil choix :

COLETTE.

Pierrot, en effet,
Pour nous eſt fait,
Non pour lui-même.

COLETTE & MATURINE.

Perdez tout eſpoir,
Nous prétendons l'avoir.

PIERROT.

Mon Parein, adjuſtez donc ça, je ne puis pas les épouſer toutes.

LE TABELLION.

Laiſſez du moins à Pierrot la liberté du choix.

MATURINE.

Non, non, cela feroit des jalouſes ; il faut entre nous autres filles que le ſort en décide.

LE TABELLION.

Attendez.

AIR. *Ces filles ſont ſi ſottes.*

Cela me fait naître d'abord
Un projet qui vous plaira fort :

Me. FROMENT.

Quel eſt-il, je vous prie ?

LE TABELLION.

C'eſt qu'il faut dès ce même jour
Faire une Loterie d'amour,
Faire une Loterie.

Chacune tirera ſon billet elle-même.

Me. FROMENT.

Mais...

LE TABELLION.

Laiſſez-moi dire, il eſt juſte que les Filles ayent la préférence, mais je vais rendre toutes choſes égales; comme Pierrot n'eſt pas riche, j'imagine un moyen de lui faire une dot, qui le rendra plus agréable à celle qui l'aura.

PIERROT.

Comment donc, mon Parein?

LE TABELLION.

Paix Pierrot.

AIR. *Tâtez-en tourelourirettes.*

Ce point eſt de grande importance,
Celle à qui tournera la chance
Aura Pierrot & le profit;
Pour tirer comme ces Fillettes,
Financés tourelouriretes
Si le cœur vous en dit.

Commencez, Meſdames, par donner chacune cinq cens livres pour acheter ce droit.

MATURINE.

Soit, nous les recevons à cette condition-là.

Me. FROMENT.

Vous vous mocquez, Monſieur le Tabellion?

Me. RAPE'.

Mais, mais, mais!

LE TABELLION.

Il faut en paſſer par-là.

Me. RAPE'.

S'il le faut abſolument, j'en avons le moyen.

Me. FROMENT.

AIR. *Le ſeul Flageolet de Colin.*

Pour obtenir un droit ſi beau
Ce n'eſt pas une affaire ;

COLETTE.

Moi je n'ai rien que mon Troupeau,
Mais il m'eſt néceſſaire ;

MATURINE.

Moi je n'ai rien que mon Trouſſeau
Avec mon ſavoir faire.

LE TABELLION.

On ne taxera point les Filles en faveur de leurs privileges, conſentez-vous à ce que je propoſe ?

*Toutes.*

Oui.

PIERROT *bas au Tabellion.*

Mais, Thereſe ?

LE TABELLION *bas à Pierrot.*

Taiſez-vous petit ſot. (*haut*) Allez donc vous arranger pour cela, vous viendrez chez moi ſigner les conventions, ne tardez pas ?

Me. RAPE'.

J'y ſuis dans l'inſtant ; ſans adieu, Pierrot.

Me. FROMENT *à Pierrot.*

Vois ce que je riſque pour toi.

(*Toutes ſe retirent en faiſant des careſſes à Pierrot.*)

## SCENE XIII.

### PIERROT, LE TABELLION.

PIERROT.

VOus voulais donc qu'on me tire au ſort, mon Parein : Hé que deviendra Thereſe ? Je lui ai dit enfin que je l'aime, elle penſe itou qu'elle m'aime.

AIR. *Il étoit un Moine blanc.*

J'avons un amour ardent,
Qui s'aumente à chaque inſtaut
Si je n'en faiſions uſage,
Ce ſeroit un grand dommage.

LE TABELLION.

Je crains que cet amour-là ne te porte malheur.

PIERROT.

Oh ! tous les malheurs du monde ne ſont rien auprès du plaiſir qu'on a d'aimer Thereſe ! Si l'on prétend m'en donner une autre, j'en verrai tout au berniquet. Arrangez-vous là-deſſus.

LE TABELLION.

Ne déſeſpere de rien, le ſort peut tomber ſur elle, envoye-la moi ſi-tôt que tu la verras ; mais ſur-tout prends garde de ne point faire ſoupçonner ton amour à ſes tantes.

PIERROT.

Paſſe pour ça, je vas la chercher.

## SCENE XIV.

### PIERROT.

AIR. *Charivari de Ragonde.*

DEs Veuves je crains la tendreſſe,
A leur âge prendre un mari,
Charivari, charivari.
Chaque fille auſſi me careſſe,
Et pour m'avoir, fait à l'envi
Charivari, charivari.
Si je n'ai ma Maîtreſſe,
Moi, je vais faire auſſi
Charivari, charivari.

La voilà qui arrive ; ne l'envoyons pas tout d'abord à mon Parein.

## SCENE XV.

### PIERROT, THERESE.

PIERROT.

AIR. *Ma Bergere ſur la fougere.*

AH ! Thereſe,
Que je ſuis aiſe,
Quand je vois
Votre minois !

Du moment que je l'apperçois,
Tout le chagrin que j'ai s'appaiſe.
Ah Thereſe !
Que je ſuis aiſe,
Quand je vois
Votre minois !

THERESE.

Eſt-ce que vous aviez du chagrin ?

PIERROT.

Oui. Toutes les femelles d'ici avont envie de moi, & moi je n'ai envie que de vous.

THERESE.

AIR. *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

Les plus riches vous font la cour :
Elles attendent du retour.
Comment me flatter en ce jour
D'avoir la préférence ?
Moi qui n'ai rien que mon amour,
Et mon innocence.

PIERROT.

AIR. *Vaudeville de l'Iſle des Talens.*

Votre biauté, ma chere,
Vous met à leur nivau.

THERESE.

Qui ; moi, ſimple Bergere.
Moi qui ne ſait rien faire
Que ſoigner un troupeau ?

PIERROT.

Le talent le plus beau
Eſt le talent de plaire.

Ah ! Thereſe, la jolie choſe que de s'aimer ! Depuis que je vous ai ouvert mon cœur, je ſis tout autre.

AIR. *Ingrat Berger, qu'eſt devenu ?*

Je penſe mieux, je parle mieux.

THERESE.

Moi ; loin de fuir, j'écoute.

PIERROT.

Vous m'animez par vos biaux yeux.
La premiere fois coûte.

Mais tenez, Thereſe,

Quand on a dit un mot d'amour,
On en veut parler nuit & jour.

THERESE.

Avez-vous vû Monſieur le Tabellion ?

PIERROT.

Oui. Il s'eſt aviſé d'une drôle de choſe ; il fait une lotterie ; c'eſt moi qui ſerai le gros lot. Les filles tireront comme à la milice ; & ſtellà qui attrapera le billet noir, m'aura.

THERESE.

Vous aura ?

PIERROT.

Oui, avec l'argent de la loterie, à ce que dit mon parein ; mais je ſai qu'en penſer, moi. Il faudra toujours que vous y mettiez un billet. Mon Parein veut vous parler pour ça.

AIR. *On n'aime point dans nos forêts.*

Qu'avez-vous donc, mon cœur ?

THERESE.

Hélas !

PIERROT.

Cela vous rend triſte & rêveuſe.

THERESE.

Non, Pierrot, je n'y mettrai pas ;
Je ne ſuis pas aſſez chanſeuſe.

PIERROT.

Thereſe, je ſerons heureux.
La fortune aide aux amoureux.

Allez, mon Parein eſt bon & ſage ; & ſi vous ne gagnez pas, perſonne ne gagnera.

AIR. *Attendez-moi ſous l'orme.*

Ne craignez rien, ma chere.

THERESE.

Quoi, ſans aucun égard,
Mon amitié ſincere
Vous devroit au hazard ?

PIERROT.

Eh bien, quoiqu'on en gronde,
Je vous préférerons ;
Oui, malgré tout le monde,
Je nous épouſerons.

THERESE.

On nous en empêcheroit bien, & je ſuis trop ſage pour m'attirer des reproches. Adieu, Pierrot.

PIERROT.

Faut-il comme ça jetter le manche après la coignée. Un peu de patience.

THERESE.

On ne permettra pas que je ſois à vous. Pourquoi vous ai-je vû ? Oubliez-moi, & me rendez le bouquet que je vous ai donné tantôt. Vous ne l'avez plus ?

PIERROT *embaraſſé.*

Thereſe....

THERESE.

Qu'en avez-vous fait?

PIERROT.

Thereſe, on me l'a pris.

THERESE.

Et vous l'avez laiſſé prendre? Allez, je vois bien que vous ne me conſerveriez pas mieux votre cœur.

AIR. *Non, vous ne m'aimez pas.*

De mon bouquet, volage,
Vous avez fait préſent;
Et celui-ci, je gage,
Vous plaît mieux à préſent.

PIERROT.

Non, pour donner le vôtre,
J'en faiſois trop de cas.

THERESE.

Vous en avez un autre.
Ah! vous ne m'aimez pas.

PIERROT.

Ecoutez-moi.

THERESE.

Je n'écoute rien. Je vais trouver le Tabellion, mais c'eſt pour lui dire que je ne ſuis pas de ſa lotterie, & que je renonce pour jamais à un perfide comme vous. (*Elle s'enfuit.*)

## SCENE XVI.

PIERROT.

THereſe... Thereſe... C'eſt Gogo... Elle s'enfuit tout de bon. Que je ſuis malheureux !

AIR. *J'ai perdu ma liberté, ſans ceſſe je ſoupire.*

Comment ſortir d'embarras ?
Ah ! je me déſeſpere.
Je me vais, la tête en bas,
Jetter dans la riviere.
Non, je ne verrois plus, hélas !
Les yeux de ma Bergere.

## SCENE XVII.

PIERROT, MATURINE, UNE FILLE *qui bat le tambour.*

PIERROT.

OH Ciel ! Vlà les Filles qui s'aſſemblent.

MATURINE.

AIR. *Entre vous, jeunes filles, qui êtes à marier, au gué.*

Qu'ici toutes les filles
S'aſſemblent promptement,
Raplan.

Laides comme gentilles
Ont droit également,
Raplan.
Accourez au ſon du tambour,
Accourez dans ce beau ſéjour,
On doit à la milice d'amour,
Chacune en ce jour,
Tirer à ſon tour.

## SCENE XVIII.

LE TABELLION, PIERROT, THERESE, Madame RAPE', Madame FROMENT, MATURINE, FILLES DU VILLAGE.

PIERROT *bas au Tabellion.*

AH! mon parein, ſi vous n'avez pitié de moi, je ſuis mort.

LE TABELLION *bas à Pierrot.*

Encore? Ne t'aviſe pas de faire le mutin, ſi tu ne veux perdre entierement l'eſperance d'être à Thereſe.

PIERROT.

Voyons donc juſqu'où cela ira.

LE TABELLION *bas à Thereſe.*

Vous, n'ayez plus de colere contre Pierrot, & faites ce que je vous ai dit. (*haut*) Allons, tout eſt prêt; il y a dans ce chapeau autant de billets que vous êtes d'aſpirantes.

AIR.

AIR. *Suivons, ſuivons, tour à tour, Bacchus & l'Amour.*

Tôt, tôt, que toutes s'avancent,
Que l'on n'ait point de débats :
Ça, que les filles commencent,
En faveur de leurs appas :
La jeuneſſe, en pareil cas,
Doit avoir le pas.

AIR. *Fi de la Loterie.*

Cette loterie
Sera ſans tricherie.
Tirez, je vous prie,
Chacune à votre rang.
Allons, Claudine,
Vous, Maturine.

PIERROT *à part.*

On m'aſſaſſine.

MATURINE *ouvrant ſon billet.*

J'ouvre en tremblant,
Hélas ! j'ai pris un billet blanc.

Me. FROMENT *regardant les billets des autres.*

Ceux-ci ſont de même.

Me. RAPE'.

Ça va bien.

LE TABELLION.

A vous, Thereſe.

PIERROT *à part.*

Nous y voilà.

LE TABELLION.

AIR. *Tatitaté tes tetons.*

A la loterie amoureuſe
Venez tirer, ma belle enfant ;

Nous allons voir à l'inſtant
Si vous avez la main heureuſe.

PIERROT *bas à Thereſe.*

Tachez d'amener Pierrot,
Vous n'aurez pas un mauvais lot.

THERESE.

AIR. *Nanon dormoit.*

Non, non, Monſieur,
Il n'eſt pas néceſſaire.

LE TABELLION.

Quelle froideur !

THERESE.

Un autre ſait lui plaire.

PIERROT *bas à Thereſe.*

Vous me déſeſperez.
Tirez, tirez ;
Mon cœur me dit que vous m'aurez.

Me. FROMENT.

Elle ne veut point ; cela ſuffit.

Me. RAPE'.

Cela ne doit pas arrêter.

LE TABELLION.

Pardonnez-moi ; il faut que toutes les filles tirent avant vous : on eſt convenu de cela ; & Thereſe fera comme les autres.

MATURINE.

Sans doute il ne faut pas qu'elle laiſſe empiéter ſur nos droits ?

Me. FROMENT.

Dépêchez, dépêchez donc, puiſqu'il le faut.

Me. RAPE'.

C'eſt bien neceſſaire.

LE TABELLION.

AIR. *Dans notre Village chacun vit content.*

Allons donc, ma fille,
Pourquoi faire ainſi ?
Approchez ici.
N'êtes-vous pas aſſez gentille
Pour tirer auſſi ? *bis.*

THERESE.

Hé bien, j'obéis; mais ie ne veux pas ſeulement regarder le billet. (*Elle le déchire avec ſes dents.*)

LE TABELLION.

AIR *Je n'en dirai pas davantage.*

Arrêtez-donc.

PIERROT.

Que faites-vous ?
Vous me portez les derniers coups.

LE TABELLION *frappant du pied.*

Pierrot !

PIERROT.

C'eſt le gros lot qu'elle déchire.

MATURINE.

Il faudra donc que l'on retire ?

LE TABELLION.

Non, non, Thereſe, ne renonce à rien.

PIERROT *bas.*

Alle ſoupire; ça me donne un peu courage.

LE TABELLION *bas aux Veuves.*

Vous ne voulez pas que l'on recommence ? Il y auroit bien plus de riſque pour vous.

Me. FROMENT.

Vous dites bien. Continuons.

Me. RAPE'.

Ma ſœur, entre nous le débat. Je tire avant vous, comme cadette. (*tirant un billet.*) Stici ſera bon.

AIR. *Ah! que Colin l'autre ſoir me fit rire?*

Pierrot n'eſt dû qu'à ma vive tendreſſe;
J'en ons déja le cœur plein d'allégreſſe.

(*Elle ouvre le billet.*)

Ah! Juſte ciel! Que vois-je là!

Me. FROMENT *riant.*

Ah! Ah! Ah! Ah! &c.

Me. RAPE'.

Je ſuis au déſeſpoir.

LE TABELLION.

Il n'y a plus qu'un billet.

PIERROT.

AIR. *J'ai demandé à ma mere.*

C'eſt ce dargnier qui décide
De ma vie ou de ma mort.

Me. FROMENT.

Le tendre amour qui me guide,
Pour moi fait pencher le ſort.

LE TABELLION.

Nous l'allons bien-tôt voir.

Me. FROMENT *à Pierrot.*

C'eſt moi qui vas t'avoir.
Dans ce charmant eſpoir,
Je pâme d'aiſe.
(*En ouvrant ſon billet.*) Ah!

Je n'ai pas le billet noir.

LE TABELLION, PIERROT, Me. RAPE', MATURINE, *enſemble.*

C'eſt donc Thereſe.

PIERROT.

C'eſt elle. Que je ſis joyeux !

Me. FROMENT.

Comment donc, petit perfide !

PIERROT.

Dam, oui, c'eſt Thereſe que j'aime. Mon parein, vous me permettez de dire à préſent tout ce que je penſons : ma chere amie !

AIR. *Mon honneur alloit faire naufrage.*

Le ſoupçon à tort vous effarouche.
J'ai pour vous une fidele ardeur.
Par piquié, que mon amour vous touche.

THERESE.

Votre excuſe eſt moins dans votre bouche,
Que dans mon cœur,

Si mes tantes conſentent que je vous épouſe.

LE TABELLION.

Il faut bien qu'elles y conſentent.

## SCENE XIX.

LE TABELLION, PIERROT, THERESE, Me. RAPE', Me. FROMENT, MATURINE, FILLES DU VILLAGE, GOGO.

GOGO.

DOucement ; je m'y oppoſe, moi. Tout ce que Monſieur le Tabellion vient de faire là ne vaut

rien ; & je cherchois ma tante & ma mere pour leur apprendre la tricherie.

LE TABELLION.

Que veut-elle dire ?

GOGO.

Oui, oui ; il n'y avoit que des billets blancs dans ſa loterie. Il diſoit à ma couſine ; Thereſe, faites ſemblant d'être encore fâchée contre Pierrot, & déchirez le billet que vous tirerez, ſans l'ouvrir, afin qu'on croye que c'eſt le noir qui vous eſt échû.

LE TABELLION.

Ah ! le petit ſerpent !

GOGO.

Ils ne ſavoient pas que je les écoutois.

Me. FROMENT.

Puiſqu'il y a de la tricherie, recommençons.

GOGO.

Non, non ; c'eſt moi qui épouſe Pierrot.

AIR. *Amis, ſans regretter Paris.*

Il m'appartient, en verité.

Me. RAPE'.

Eh ? Pourquoi donc ?

GOGO.

Oh, dame !

Il eſt dans la neceſſité
De me prendre pour femme.

Me. FROMENT.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

PIERROT.

Pargué, je n'en ſçai rien.

GOGO.

AIR. *Voilà comment, ſans le ſavoir.*

J'ai des droits ſur ſa perſonne;
Il me doit ſa foi, qu'il me la donne.

Me. FROMENT.

Comment donc, petite friponne ?

GOGO.

Il m'a pris mon bouquet, vraiment.

LE TABELLION.

Bon, bon; ce n'eſt qu'un badinage.

GOGO.

Voilà comment,
Sans le ſavoir,
Sans le vouloir,
On s'engage.

AIR. *Vous me l'avez dit, ſouvenez-vous-en.*

Un beau jour, dans ſon corcet,
Pour avoir pris un bouquet,
Mon pere épouſa maman;
Vous me l'avez dit, ſouvenez-vous-en.
Que l'on m'épouſe à l'inſtant,
Car on m'en a fait autant.

PIERROT.

Pourquoi m'a-t'elle arraché celui de Thereſe ? C'eſt-elle au moins.

LE TABELLION.

Vous voyez bien que c'eſt un enfant qui parle.

Me. FROMENT.

Retirez-vous, petite fille.

GOGO.

Mais, ma mere....

Me. FROMENT.

Vous oſez répliquer ?

GOGO *en s'en allant.*

Allez, c'eſt bien injuſte de m'empêcher de faire comme vous.

Me. RAPE'.

Il faut que l'on tire de nouveau.

Me. FROMENT.

Je le prétens bien.

MATURINE.

C'eſt mon avis.

PIERROT.

Ce n'eſt pas le mien. Gnia qu'à leur rendre tout ce qu'alles ont donné; mais je garde Thereſe.

AIR. *L'autre jour, deſſous un hormeau.*

Je m'engage à toi pour jamais,
Sois-moi conſtante:
De leurs biens & de leurs attraits,
Rien ne me tente;
Tu vas m'en dédommager.
Sans vignes ni vergers,
J'aurons l'ame contente.
Mes tréſors & mon bonheur
Sont au fond de ton cœur.

Si l'on me chicane encore, j'irai ſi loin que l'on ne me reverra jamais.

LE TABELLION.

Ne crains rien, Pierrot; j'ai leurs ſignatures, & les mille francs qu'elles ont donnés, ſont ce qui revient à Thereſe.

Me. RAPE'.

Je ne vous aurois jamais cru capable d'un pareil tour.

Me. FROMENT.

Qu'ils ſe marient, mais qu'ils ne ſe préſentent plus devant moi. Vous êtes un grand fripon, Monſieur le Tabellion.

PIERROT.

AIR. *Ici je fonde un Abbaye.*

C'eſt à ce coup que je ſuis aiſe.

THERESE.

Ah ! Que mon cœur eſt ſatisfait !

MATURINE.

J'aimons mieux qu'il ſoit à Thereſe ,
Que de le perdre tout-à-fait.

LE TABELLION.

Allons mes enfans , faiſons la nôce , & que l'on célébre le Cocq du Village.

FIN.

# LA COQUETTE SANS LE SÇAVOIR,

## *OPERA COMIQUE,*

## EN UN ACTE.

*Le prix eſt de vingt-quatre ſols.*

A PARIS,

Chez PRAULT, Fils, Quai de Conti, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. L.

*AVEC PERMISSION.*

## *ACTEURS.*

Mad. BOMBINOTTE, *Mademoiſelle Dubois.*

AGATHE, *Mademoiſelle Beaumenard.*

COLETTE, Couſine d'Agathe, *Mademoiſelle Darimath.*

COLIN, Berger, *M. Durancy.*

Le Procureur Fiſcal, *M. le Fevre.*

LUCAS, *M. l'Ecluſe,*
BLAISE, *M. Parent,* } Payſans.

*La Scene eſt dans un Village.*

# LA COQUETTE SANS LE SÇAVOIR.

## SCENE PREMIERE.

COLETTE *ſeule.*

AIR: *Mon Pere je viens devant vous.*

PEndant mon ſéjour à Paris,
Où j'ai bien façonné mes charmes,
Nombre d'Amans m'étoient ſoumis
Faut-il ici rendre les armes!
Agathe l'emporte ſur moi,
Et de Colin obtient la foi.

AIR: *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Troublons, troublons leur ſimpathie,
Tâchons de les rendre inconſtans,
J'ai déja mis la jalouſie
Dans le cœur de ces deux Amans.
A la Ville on a l'avantage

De s'enflâmer par ſon ſecours ;
Mais la jalouſie au village
Eloigne & détruit les amours.

AIR : *Faut-il qu'une ſi foible plante.*

De cet eſpoir mon cœur ſe flatte :
Agathe vient, cachons nos feux.

## SCENE II.

COLETTE, AGATHE.

COLETTE.

OÙ vas-tu donc, ma chere Agathe ;
Vas-tu trouver ton amoureux !

AGATHE.

Je veux lui parler, ma Couſine ;
Il eſt fâché j'en ſuis chagrine.

AIR : *Vous voulez me faire chanter.*

Colin me plaît infiniment,
Je ne puis m'en défendre,

COLETTE.

Un Garçon, ſous le nom d'Amant ;
Ne tend qu'à nous ſurprendre.

AGATHE.

Tu lui fais tort de le penſer.

COLETTE.

Ses regards le trahiſſent ;
Le drôle voudroit commencer
Par où d'autres finiſſent.

AIR : *Je le crois bien.*

Pour un autre Colin ſoupire

AGATHE.

Pour qui ?

COLETTE.

Suffit . . .

AGATHE.

Que veux-tu dire ?

COLETTE.

Je ne dis rien.

AGATHE.

Eſt-ce pour toi ?

COLETTE.

Cela peut être.

AGATHE.

D'accord . . . mais . . .

COLETTE.

Colin eſt un traître ;
Je le ſçais bien.

AIR : *Baiſe moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Mais ne crains rien, il a ma haine ;
Va, va, je ſçais pour renouer ta chaîne

Un bon ſecret.

AGATHE.

En vérité!
Ah! dis le moi vîte de grace.

COLETTE.

Il faut...

AGATHE.

J'admire ta bonté;

COLETTE.

Il faut...

AGATHE *avec vivacité.*

Permets que je t'embraſſe.

COLETTE.

AIR: *Joconde nouveau.*

A Colin témoigne en ce jour
Beaucoup d'indifférence:
Je lui marquerai de l'amour;
Soyons d'intelligence.

AGATHE.

Bon, bon, tu veux railler, je croi.

COLETTE.

En diſant que je l'aime.
Je le détacherai de moi;
C'eſt un fin ſtratagême.

AGATHE.

AIR. *Je voudrois bien me marier.*

Mais de grace apprens moi comment.

COLETTE.

On aime ce qui coûte ;
D'un bien qu'on obtient aiſément ;
Toujours on ſe dégoûte ;
C'eſt ainſi que penſe un Amant.

AGATHE.

Ah ! tu dis vrai.

COLETTE.

Sans doute.

AIR : *Le tout par nature.*

Gros Guillot, Blaiſe & Lucas
Sont épris de tes appas ;
A leurs feux, d'un ton plus doux,
Que ta bouche réponde ;
Colin en ſera jaloux.

AGATHE.

Fi, c'eſt tromper le monde.

COLETTE.

AIR : *Ah vraiment je m'y connois bien.*

Mais chut. Le perfide s'avance,
Tu vas apprendre comme il penſe ;
Tu peux l'écouter à l'écart.

*Agathe ſe retire dans un coin du Théatre.*

COLETTE *à part.*

J'ai beſoin ici de mon art.

---

## SCENE III.

### COLIN, COLETTE.

COLIN *en entrant avec un Ruban à la main.*

AIR : *Je ſuis la fleur des Garçons du Village.*

BOn jour ma chere ( *à part* ) Oh ! j'ai crû voir Agathe.

COLETTE.

Votre chere ! ah qu'il eſt galant !
De jolis mots toujours Colin me flatte !
Que me voulez-vous mon enfant !

COLIN *à part.*

AIR: *Je vous la gringole.*

Colette va m'obſéder ;
Son aſpect me chagrine :
Cependant loin de la bouder,
Faiſons-lui bonne mine ;
Elle peut me raccommoder,
Avec ſa couſine.

COLETTE.

AIR: *Je ne veux pour tout bien que ma Vielle.*

Voilà le plus beau des Rubans,
Vous me le deſtinez, je gage ;

COLIN.

Ne gagez pas (*à part*) nenni

COLETTE.

J'entens :
C'eſt gager avec avantage.
Que Colin eſt poli !
Je veux qu'il mette
A ma Gorgerette
Un Ruban ſi joli.

COLIN *d'un air embaraſſé.*

AIR: *Je reviendrai demain au ſoir.*

Oh ! c'eſt trop peu pour vous l'offrir.

COLETTE.

Il me fera plaiſir. *bis.*
C'eſt me l'offrir trop galamment

*Elle lui arrache le Ruban.*

J'accepte le préſent. *bis.*

COLIN *à part.*

AIR : *Ma mie Babichon.*

Je ſuis un Nigaud ;
Jarni peu s'en faut
Que mon dépit n'éclatte ;
Mais ne diſons mot
J'en aurai tantôt
Un plus beau pour Agathe.

COLETTE.

AIR : *Tout vous adore Venus & Flore.*

Un tel préſent mérite du retour.

COLIN.

Ah ! vous pourriez me ſervir en ce jour.

COLETTE.

Oui je devine
A votre mine

Que vous avez à me parler d'amour.

COLIN.

AIR : *C'en eſt aſſez pour être heureux.*

Je voudrois bien que ma maîtreſſe
N'eût point pour moi de cruauté.

COLETTE.

Pouvez-vous être rebuté !
Non, pour vous le cœur s'intéreſſe.

COLIN.

J'eſpere que votre bonté
Prendra pitié de ma tendreſſe ;

COLETTE.

Cher Colin, ſoyez amoureux,
C'en eſt aſſez pour être heureux.

COLIN.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Vous me ſerez donc favorable.

COLETTE.

Si votre amour eſt véritable,
Soyez certain d'un heureux ſort.

COLIN.

Cette assurance me console,
Je vais vous embrasser bien fort
Pour une si douce parole.

*Colin prend un baiser, qu'elle reçoit de bonne grace.*

COLETTE.

AIR : *Refrain.*

En agit-on comme cela!
Ah! fripon que faites-vous là.

COLIN.

AIR : *Petits Moutons gardez la plaine.*

A votre Cousine il faut dire . . .

COLETTE.

Oui fiez-vous à moi Colin;
De votre amour je vais l'instruire.

*Elle emmene Agathe qui s'avançoit sur le Théatre.*

## SCENE IV.

COLIN *seul.*

VOILÀ mon affaire en bon train

AIR. *Tout cela m'eſt indifférent.*

Allons, d'un ruban gris de lin
Qui ſignifie Amour ſans fin,
Et d'un autre couleur de Roſe,
Faire à ma belle un Las d'amour;
Puiſſe-t-il, malgré toute choſe,
Rejoindre nos cœurs en ce jour.

## SCENE V.

COLETTE, AGATHE.

COLETTE.

AIR. *Ah, ah, ah, venez-y toutes.*

VOILÀ comme une Fille

Eſt dupe d'un Garçon ;
Le fripon !
Et de fil en éguille
Nous gobons l'hameçon,
Colin change d'amourette ;
Tu vois qu'il me conte fleurette,
Il te fait faux bon. *bis.*

AIR. *Il a la fine montre.*

Il devroit être abandonné :
Vois le Ruban qu'il m'a donné,
Ce traître, ce volage ;
De ſon amour c'eſt un gage.

AGATHE.

AIR. *C'eſt une excuſe.*

Il t'a même pris un baiſer ;
Tu devois bien le refuſer.

COLETTE.

Eſt-c'que ça ſe refuſe.
Va, ſans conſéquence à Paris
Les baiſers ſont donnés, ou pris,
C'eſt une excuſe.

AGATHE.

AIR. *A l'envers.*

J'ai du dépit contre toi

COLETTE.

Eh pourquoi!
J'agis pour te ſatisfaire.

AGATHE.

Je le croi;
Mais auſſi pourquoi lui plaire
Plus que moi.

COLETTE.

AIR. *La Bergere de nos Hameaux.*

Ton amant ne me tente point;
Je cherche à te rendre ſervice;
Nous ſommes d'accord ſur ce point.

AGATHE.

Pour toi, j'ai vû, quoique novice,
Qu'il n'a point du tout
Marqué de dégout.

COLETTE.

Cela viendra, patience,

Rends Colin jaloux
Lucas vient à nous,
Donne-lui quelqu'espérance.

## SCENE VI.

AGATHE, COLETTE.

LUCAS *au fond du Théatre.*

AGATHE.

AIR. *Non je n'irai plus seulette aux bois.*

C'Est le tromper; que dire! hélas!

COLETTE.

Je te conseillerai tout bas,

AGATHE.

J'y consens.

COLETTE.

Appelle Lucas.

AGATHE.

Lucas, Lucas,

Quoi vous ne nous voyez pas!

LUCAS.

Hé bien Lucas,
Que voulez-vous de Lucas;
De languir pour vous, Lucas
Eſt las.

AIR. *Hélas vous n'm'aimez pas.*

Je d'viens comme un parchemin;
Je crois qu'alle m'enſorcelle.
Je f'rois torner un moulin
Des ſoup'rs que j'fais pour elle.
C'en eſt trop à la parfin;
Je dois fuir une cruelle.
Morgué j'la plante là, je m'envas.

AGATHE.

Lucas vous n'm'aimez pas.

COLETTE.

AIR: *Margot rêvoit tranquillement.*

C'eſt ſe laſſer trop aiſément;
Un amant
Doit guetter un heureux moment:

La récompenſe de ſes ſoins
Vient ſouvent
A l'inſtant
Qu'il l'attend
Le moins.

LUCAS.

AIR. *Ah la vieille ! la peſte de vieille !*

D'oublier une tigreſſe,
Je m'étions promis cent fois,
L'amour détruit ma promeſſe
Tout dres que j' vous apparçois :
Oui ventrebille
Ma fille
Je grille
Toujours pour votre minois.

AIR. *Ces filles ſont ſi ſottes lon la.*

D'vant vot' couſein' j'en fais l'aveu ;
Je ſens là d'dans pour vous un feu...
Un feu que rian n'appaiſe.

AGATHE *bas à Colette.*

Que répond-on en pareil cas ?

COLETTE *bas à Agathe.*

Dis-lui, j'en ſuis bien aiſe, Lucas ;

AGATHE.

Lucas, j'en ſuis bien aiſe.

LUCAS.

AIR. *Ce qui n'eſt qu'enflure.*

Aimez qui vous aime bian
C'eſt là l'bon ſyſtême
Sans quoi ç'a n' m'avanc' de rian.

COLETTE *bas à Agathe.*

Dis-lui, je vous aime.

AGATHE.

Lucas, je vous aime.

LUCAS.

AIR. *Simone, ma Simone.*

Agathe eſt-ce tout de bon?

AGATHE.

Lucas, pourquoi non!

LUCAS.

Dans mon cœur a ſtaveu là
Le fripon d'amour trote;

Je ſens que ça, ça, ça, ça
Que ça m' ravigote.

AIR. *Quand le péril eſt agréable.*

Mais t'nez j' craignons qu'euqu'anicroche :
Et s'il faut vous ouvrir mon cœur,
C'eſt q'je n' ſuis point du tout d'himeur
D'acheter chat en poche.

AIR. *Ah je ne m'en ſoucie guere.*

N'en faites point de myſtere.
Colin cherche à vous plaire ;
Vous l'aimez !

AGATHE *naïvement.*

Oui Lucas.

*Colette la fait appercevoir de ſa naïveté déplacée.*

Non je ne m'en ſouci' guere ;

COLETTE.

Elle n'en fait plus de cas.

AGATHE.

Non, je ne m'en ſouci' pas.

LUCAS.

AIR. *Je ne veux point troubler votre ignorance.*

Prouvez-moi donc

Que c' n'eſt point badinage ;
Prouvez-moi donc
Votre amour ſans façon.
Un doux baiſer
Peut en être le gage

AGATHE.

Un doux baiſer !
Je dois le refuſer.

LUCAS.

AIR. *Il n'y a pas de mal à ça.*

Laiſſez-le moi prendre
Sur ce p'tit bec là ;
Pourquoi s'en défendre !

AGATHE.

Un baiſer ! Oui da.

COLETTE.

N'y a pas de mal à ça.

LUCAS *prenant le baiſer.*

N'y a pas de mal à ça.

COLETTE.

AIR : *Vantez-vous-en.*

Tout beau ; ſoyez moins téméraire ;
Si ma Couſine vous eſt chere,
A ſa mere allez de ce pas
La demander.

LUCAS.

Morgué j'y vas ;
Y conſent-elle !

COLETTE.

Eh oui Lucas.

AGATHE *à Colette.*

Que dis-tu là !

COLETTE *à Agathe.*

Laiſſe-le faire.

LUCAS.

Vous épouſrais un bon vivant ;
Vantez-vous-en.

AIR. *Des Pierrots.*

Vous m'varez du ſoir au matin
Toujours en train
Pour cultiver vos charmes ;
Vous m'varez du ſoir au matin
Près de vous pir' qu'un vrai lutin ;
Si jamais je mets bas les armes,
Ce minois la
Morguenne y pourvoira,
Et chaque jour
Mon amour
Grandira.

AGATHE *d'un ton railleur.*

Ah, ah, j' voudrois bien voir ça.

## SCENE VII.

AGATHE, COLETTE.

AGATHE.

AIR. *Par bonheur ou par malheur.*

SI Lucas va m'obtenir !

COLETTE.

Colin doit le prévenir,
Et par cette concurrence
Son feu pour toi renaîtra;

AGATHE.

Je me fie à ta prudence,

COLETTE *à part.*

Mon projet réuſſira.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

Je vois venir à grands pas
Le Procureur Fiſcal & Blaiſe ;
Flatte-les comme Lucas,

Quoiqu'aucun des deux ne te plaiſe :
Donne à chacun un rendez-vous.
Pour rendre Colin plus jaloux ;
Je vais l'amener dans ce coin,
De tout je le rendrai témoin.

AIR. *Toujours va qui danſe.*

Tous deux dupes de leur deſſein ;
Ils ſeconderont le nôtre ;
A l'un, ſi tu ſerres la main,
Fais un clin d'œil à l'autre.

AGATHE.

J'exécuterai tout cela
Avec intelligence.

---

## SCENE VIII.

LE PROCUREUR FISCAL, BLAISE, AGATHE.

BLAISE.

TA la, la, la, la, la, la, la,
Toujours va qui danſe.

LE PROCUREUR FISCAL.

AIR. *La Confeſſion.*

Je viens devant vous
A deux genoux,
Je viens ma chere,
Vous faire en ce jour
L'aveu du plus parfait amour.

BLAISE.

En parler eſt tout ce qu'il peut faire;
Je ſuis un compere
Qui ſuis toujours guai,
Je vous plairai.
Oui je l'eſpere
Secondez mes vœux
Répondez de grace à mes feux.

LE PROCUREUR FISCAL.

AIR: *Tant de valeur & tant de charmes.*

On dit par-tout dans le Village
Que vous renoncez à Colin,
Eſt-il vrai?

AGATHE.

Le fait eſt certain ;
On doit oublier un volage.

LE PROCUREUR FISCAL.

AIR. *Le branle de Metz.*

Quel bonheur pour moi, ma chere,

BLAISE.

Morgué j'en ſuis réjoui.

AGATHE.

Colin n'aime qu'à demi,
Ce n'eſt point là mon affaire.

BLAISE.

Je ne fais rien à demi
Prenez-moi pour votre ami.

LE PROCUREUR FISCAL.

AIR : *Partez d'abord.*

D'une ardeur ſincere
Je ſuis enflammé :
Comment faut-il faire
Pour ſe voir aimé !

Dites-le moi,
Faites la loi,
Je veux bien m'y ſoumettre ;
Je vous promets
D'être à jamais
L'Amant le plus ardent.

BLAISE.

Il m'a tout l'air d'être
Gaſcon ou Normand.

AGATHE.

AIR : *Vous qui voyez les Dames.*

Meſſieurs vous voulez rire,

LE PROCUREUR FISCAL.

Je parle tout de bon ;
Pour vous mon cœur ſoupire,
Prenez de lui leçon.

BLAISE.

Si l'âge rend ſçavant,
Il peut aſſurément
Vous donner des leçons
De toutes les façons.

## SCENE IX.

AGATHE, LE PROCUREUR FISCAL, BLAISE.

COLETTE & COLIN *tous les deux au fond du Théatre.*

COLETTE *à Colin.*

AIR. *Tandis que nous ſommes.*

VOILÀ ma Couſine.

COLIN *à Colette.*

Que fait-elle là !

BLAISE.

Choiſiſſez la bonne mine,

LE PROCUREUR FISCAL.

Renvoyez ce manant là.

BLAISE.

AIR : *Monſieur en vérité.*

Je ſerons toûjours près de vous
Pour vous faire careſſe.

LE PROCUREUR FISCAL.

Vous me verrez à vos genoux
Exprimer ma tendreſſe ;
Votre cœur en eſt-il flatté !

BLAISE.

Souffrez que mon amour éclatte ;
Ma chere Agathe.

AGATHE.

Meſſieurs en vérité
Vous avez bien de la bonté.

LE PROCUREUR FISCAL.

AIR : *Voici le jour ſolemnel de Noel.*

Agathe décidez-vous
Entre nous,
Mon cœur eſt fait pour le vôtre

BLAISE.

Ça, lequel aimez vous mieux
De nous deux !

AGATHE.

Moi j'aime bien l'un & l'autre.

COLETTE *au fond du Théatre à Colin.*

AIR. *Pour paſſer doucement la vie.*

Voilà votre amour en déroute.

COLIN *à Colette.*

Ah juſte ciel qui l'auroit dit !

AGATHE *à part.*

Colin eſt là qui nous écoute,
Obſervons ce qu'on m'a preſcrit.

BLAISE.

AIR. *Et mon petit cœur de quinze ans.*

On ne peut en épouſer deux.

LE PROCUREUR FISCAL.

On ne peut en épouſer deux.

BLAISE.

Sçachons qui votre cœur préfere.

AGATHE.

Que l'un & l'autre perſévere
Je me donne au plus amoureux.

LE PROCUREUR FISCAL.

AIR. *Attendez-moi ſous l'Orme.*

D'une douce eſpérance
Vous flattez donc mes vœux.

BLAISE.

J'aurons la parfarance
Sur ce vieux radoteux ;
Baillez-moi donc courage,
La, par quelques faveurs.

LE PROCUREUR FISCAL *voulant prendre le Bouquet d'Agathe.*

De votre main pour gage
Que j'obtienne ces fleurs.

BLAISE.

AIR. *Dormir eſt un tems perdu.*

C'eſt pour Blaiſe le Bouquet.

LE PROCUREUR FISCAL.

C'eſt fort bien l'entendre.

COLETTE *à Colin.*

Vous devez bien être au fait

COLIN *à Colette.*

Oui, je viens de tout comprendre

AGATHE.

Vous allez me chiffonner;
J'aime mieux vous le donner,
Que de le laiſſer prendre.

AIR. *Sont les Garçons du Port au Bled.*

En faveur de votre amitié
Prenez-en chacun la moitié.

COLIN *à part.*

Voilà donc ma flamme trahie.

AGATHE.

Je ne fais point de jalouſie.

LE PROCUREUR FISCAL, *tirant Agathe à part.*

AIR: *Je le ſens bien.*

Apprenez-moi tout bas, ma chere,
Si je ne ſçais pas mieux vous plaire,

AGATHE.

*Oui* . . . n'en dites rien.

BLAISE *la tirant de ſon côté.*

Pour vous trouver bian en minage,
Il faut un garçon de mon âge.

AGATHE.

Chut . . . je le ſens bien.

BLAISE *à part.*

AIR. *Et dru dru dru.*

Helas pour moi qu'eu doux plaiſir !

LE PROCUREUR FISCAL *à part.*

Je ne me ſens pas d'aiſe.

AGATHE *bas à Blaiſe.*

Pour nous parler plus à loiſir,
Revenez tantôt Blaiſe.

*Bas au Procureur Fiſcal.*

Tantôt chez nous
De grace rendez-vous.

LE PROCUREUR FISCAL.

Ouida chaud comme braiſe.

AGATHE.

AIR: *Je ne veux point troubler votre ignorance.*

Pour l'un des deux ſi je ſuis plus épriſe,

Je dois encor brûler d'un feu discret :
L'heureux amant que mon cœur favorise
Ne doit-il pas deviner mon secret.

BLAISE ET LE PROCUREUR FISCAL.

AIR : *Mon Pere a fait bâtir maison.*

Par la jarny que je suis aise,
Donnez cette main que je la baise.

AGATHE.

Modérez-vous donc . . . la voilà.

*Elle donne à chacun une main, l'une pardevant & l'autre par derriere.*

COLIN *à part.*

Que vois-je là . . .

LE PROCUREUR FISCAL ET BLAISE.

Ah ah ah ah :

ENSEMBLE.

| LE PROCUREUR FISCAL. | BLAISE. |
|---|---|
| Adieu maître Blaise l'on verra | Adieu bon-homme l'on verra |
| Qui de nous deux l'emportera. | Qui de nous deux l'emportera. |

*Ils sortent tous les deux en riant, & en se moquant l'un de l'autre.*

## SCENE X.

COLIN, COLETTE, AGATHE.

COLIN *piqué.*

AIR: *J'ai la plus méchante femme.*

JE renonce à la tendreſſe.

AGATHE.

Hé qu'avez-vous donc Colin!
Eſt-ce que votre Maîtreſſe
Vous a donné du chagrin,

COLIN.

Je mépriſe jarnonbille
Un cœur qui coûte ſi peu ;
Faut-il qu'une honnête Fille
Donne à tout venant beau jeu.

AGATHE *à Colette.*

AIR.

Eſt-ce de toi qu'il veut parler ?

COLETTE *bas à Agathe.*

Oui le ſecret opere ;
Tu dois encor diſſimuler,
Tu parviens à lui plaire.
Il faut ſans éclairciſſement
Confondre ce volage amant.

COLIN.

AIR. *Quand je vous ai donné mon cœur.*

Ah qu'une Fille a l'air trompeur !
Je viens de tout entendre ;
Agathe partage ſon cœur.
Ciel m'y devois-je attendre !
Agathe partage ſon cœur,

AGATHE.

Je n'ai pû m'en défendre.

AIR. *C'eſt fort bien fait, c'eſt encore mieux.*

On aime le tiers & le quart,
C'eſt à préſent l'uſage.

COLIN.

Vous avouez ſans nul égard
Votre penchant volage :

AGATHE.

Lorſque l'on peut n'aimer qu'un ſeul objet,
C'eſt fort bien fait. *Bis.*
Lorſqu'au lieu d'un l'on en peut aimer deux,
C'eſt encore mieux. *Bis.*

COLIN *à Colette.*

AIR : *Voilà le monde.*

Mais je ne la reconnois plus;

COLETTE *à Colin.*

Hélas ni moi.

COLIN.

Je ſuis confus.

COLETTE *à part.*

L'affaire eſt pour moi délicate,

*Bas à* COLIN.

Pour la contraindre à du retour,
Faites le fier à votre tour.

*Bas à Agathe.*

Tiens ferme Agathe.

AGATHE.

AIR: *En toute choſe il eſt bon.*

Quand on n'a qu'un ſeul amant,
Que faire s'il eſt volage :
Il faut crainte d'accident
Qu'avec pluſieurs on s'engage.
En toute choſe il eſt bon
D'uſer de précaution.

COLIN *à part.*

AIR: *En Billet doux.*

Crainte de chaumer d'amoureux
Agathe les prend deux à deux !

AGATHE.

AIR: *C'eſt fort bien fait à moi.*

Reſter toûjours fidele,
C'eſt pour mourir d'ennui.
Colin change de Belle,
C'eſt fort bien fait à lui.
Dois-je trouver étrange
Qu'il dégage ſa foi ?

Non, je lui rends le change
C'eſt fort bien fait à moi.

COLIN. *d'un air étonné à Colette.*

AIR : *Réveillez-vous belle endormie.*

Qu'eſt-ce donc qu'elle s'imagine ?

COLETTE *à Colin.*

C'eſt prétexte pour vous quitter.

*Bas à Agathe.*

Point d'éclairciſſement Couſine.

COLIN.

Je ne puis plus y réſiſter.

AIR : *L'autre jour deſſous un Ormeau.*

Pouvez-vous vous plaindre de moi ?
Parlez, cruelle.
Vous avez trahi votre foi ?
Cœur infidéle.
Malgré votre changement ;
Ma flamme en ce moment
Pour vous ſe renouvelle.

*Agathe ſourit.*

Elle rit de ma douleur,
Ah ! quel eſt mon malheur.

AGATHE *bas à Colette.*

AIR : *Tu n'a pas le pouvoir.*

Ah ma Couſine ton ſecret
Produit un bon effet
Et mon Cœur va prendre l'eſſor

*Colette bas à Agathe.*

Il n'eſt pas tems encor. *Bis.*

COLIN *tendrement.*

AIR : *Ah ſi j'avois connu M. de Catina.*

Prenez-vous du plaiſir à me rendre jaloux ?
Voulez-vous perdre un Cœur qui n'aime rien que vous.
Songez qu'un tendre amant eſt un tréſor.

AGATHE,

Hé bien !

Peut-on trop en avoir, si c'est un si grand bien.

COLETTE.

AIR. *Du haut en bas.*

Cousine calme sa tristesse.

*Bas à Agathe.*

N'en faites rien.

*Haut.*

Ce pauvre corps t'aime si bien :
Pour lui la pitié m'intéresse ;
Répons, répons à sa tendresse.

*Bas à Agathe.*

N'en faites rien.

COLIN.

AIR. *L'Amour me fait mourir.*

Hélas, hélas ma chere
Rends moi ton amitié :
De ma douleur amere
N'as-tu donc pas pitié ?
Si tu ne cesses ta rigueur,
Je vais percer mon Cœur.

COLETTE *à Colin.*

AIR : *Gardez vos moutons, lirete, liron.*

Je vais parler pour vous Colin.

COLIN *à Colette.*

Fléchiſſez donc l'ingrate.

COLETTE. *bas à Agathe.*

Tu vois ſi mon projet eſt vain :

AGATHE *à Colette.*

Il eſt tems que j'éclate.

COLETTE *bas à Agathe.*

Non garde-t'en bien ;
Ne lui répond rien.

COLIN.

Ah ! la bonne avocate.

COLETTE *bas à Agathe.*

AIR : *Cotillon couleur de Roſe.*

Il ne faut rien précipiter ;
Son caprice peut lui reprendre ;
Mais je ſçaurai bien l'arrêter,
Couſine, va chez toi m'attendre ;

Je veux, avant de le quitter,
Qu'il ſoit conſtant, fidéle & tendre.

COLIN *à part.*

Elle ſourit : bon, c'eſt tant mieux.

*à Agathe.*

Je lis ma paix dans vos beaux yeux.

AGATHE. *d'un air affecté.*

AIR : *Je vous la gringole.*

Vous pouvez m'aimer Colin.
Rien ne vous en empêche.

COLIN.

Ma chere Agathe à la fin
Ne m'eſt donc plus revêche ;
Je veux, par des ſoins aſſidus...

AGATHE.

A rien je ne me m'oppoſe,
Avoir un amant de plus,
C'eſt toûjours quelque choſe.

*Elle ſort en riant.*

## SCENE XI.

COLETTE, COLIN.

COLETTE.

AIR : *Suivons l'Amour, c'eſt lui qui nous méne.*

QUe je vous plains !

COLIN.

Quelle eſt ma ſurpriſe !
C'en eſt donc fait, rien ne l'attendrit.

COLETTE.

Vous l'aimez trop, elle vous mépriſe ;
Je n'ai pû gagner ſur ſon eſprit.

AIR : *Pour héritage je n'eus de mes parens.*

Cette infidelle
Excite mon courroux :
Trouvera-t-elle
Un plus parfait Epoux.

COLIN.

Si comme vous

Penſoit cette parjure,
La félicité la plus pure
Eût été pour nous.

COLETTE.

AIR : *Sur le pont d'Avignon.*

Hélas ! ſi comme moi penſoit votre Maîtreſſe
On vous aimerois trop... adieu quelle foibleſſe.

AIR : *L'occaſion fait le Larron.*

Reſtez, Reſtez, car le chagrin m'obſede
De mon malheur, Colette ayez pitié.
Apprenez-moi s'il n'eſt point de remede
Pour regagner ſon amitié.

COLETTE.

AIR : *Vous voulez me faire chanter.*

Je vous l'offrirois de bon cœur,
Comment vous ſatisfaire.
Agathe eſt trop... votre douleur
Me contraint à me taire.

COLIN.

Pourquoi !

COLETTE.

Pour en dire du mal,

J'aime trop ma Couſine ;
De plus . . .

COLIN.

De plus !

COLETTE.

Son cœur banal
Sçait plus d'une routine.

AIR : *Ah ſi j'avois connu M. de Catina.*

Ce que je vous dirois vous paroîtroit ſuſpect.

COLIN.

Pourquoi donc ?

COLETTE.

On me voit rougir à votre aſpect ;
Le monde eſt ſi méchant . . .
On peut me reprocher,
De trop ſuivre un penchant
Que je ne puis cacher.

COLIN.

AIR : *T'u croyois en aimant Colette.*

Vous m'aimez !

COLETTE.

Je fais plus encore,
Colin ne m'interrogez plus
Un ſecret ennui me dévore ;
Je voudrois... ô vœux ſuperflus!

AIR : *Muſette de Callirhoë.*

Quand j'entens
Votre Muſette ;
Je repete
Ses tendres accens ;
Ma tendreſſe ;
Eſt ſans eſpoir.
Et ſans ceſſe
Je cherche à vous voir.
Inquiéte,
En cachette,
Je vous guette.
Et ſi je rencontre enfin vos yeux,
Je ſens naître....
Je crois être
Dans les Cieux.

COLIN *tendrement.*

AIR : *Le Savetier matineux.*

Ah Colette vos diſcours

Ont

Ont un attrait qui me flatte ;
Ils rappellent les beaux jours
Où j'étois aimé d'Agathe *(Bis.)*

AIR : *Cela m'eſt bien dur.*

Entre mes bras ſous un feuillage
L'Eté je la voyois dormir ;
Sur ſa gorge & ſur ſon viſage
Mon chapeau pouſſoit le Zephir :
Pour moi, diſois-je, l'amour l'a fait ſi belle!
Quand je me rappelle
La douceur
D'un bonheur
Si pur,
Cela m'eſt bien dur

COLETTE.

AIR : *Quitte ta Houlette.*

Cela vous chagrine,
Laiſſons-là ma couſine,
Cela vous chagrine.

COLIN.

Non je veux tout ſçavoir.

COLETTE.

Je ſuis diſcrette ;
Mais la poulette
D'un tête à tête

Flatte ce ſoir
De deux amans le tendre eſpoir.

COLIN.

AIR : *Mon petit doigt me l'a dit.*

Qu'ais-je appris ! ah l'infidelle !
Les reçoit-elle chez elle !

COLETTE.

*Oui* ... Non, Colin, je n'ai rien dit.

COLETTE *avec tranſport.*

Si vous prouvez ce myſtere,
Dès ce jour je veux, ma chere,
Vous épouſer par dépit.

COLETTE.

AIR : *les Routes du monde.*

Par dépit !

COLIN.

Ah pardonnez-moi
Le trouble affreux où je me vois ;
Non, non, ce ſera par tendreſſe ;
Vous avez le don de charmer,
Oui ... Mais j'ai fait une promeſſe
De ne point ceſſer de l'aimer.

COLETTE.

AIR : *Fille qui voyage en France.*

La foi qu'en amour on jure,

N'a de force qu'un moment ;
Fait-on mal d'être parjure,
Quand on promet follement ;
Une infidelle
Doit dégager du ſerment
Qu'on fait pour elle.

AIR : *De néceſſité néceſſitante.*

Deux amans chez elle ont ſçu ſe rendre ;
Colin, vous pouvez les y ſurprendre :
Mais ſurtout point d'éclat, je vous prie ;
COLIN *lui donnant la main.*
Je ſuis à vous pour toute ma vie.

## SCENE XII.

### Me. BOMBINOTTE, LUCAS, COLIN, COLETTE.

Me. BOMBINOTTE *à Colin.*

AIR : *Refrain.*

VOUS quittez donc ma fille ;
Que de bi, que de Bariolets ;
COLIN.
Pour ça votre famille
Ne manquera jamais ;

AIR: *Ton humeur eſt Catherine.*

Je n'y penſe plus.

Me. BOMBINOTTE.

Tredame,

Hé-bien, Colin, en ce cas,
Un autre l'aura pour femme,
Et je la donne à Lucas.

LUCAS.

Oui, j'avons ſon cœur pour gage.

COLIN.

Encor Lucas ! eſt-ce un jeu !
Donnez-lui tout le Village,
C'eſt pour elle encore trop peu.

AIR. *T'as le pied dans le margouilli.*

Gros Guillot & Blaiſe auſſi
Sont chez vous avec votre fille.

Me. BOMBINOTTE.

Bon quel conte !

COLIN.

C'eſt ainſi.

Me. BOMBINOTTE.

Agathe, Agathe venez ici.

## SCENE XIII.

### Me. BOMBINOTTE, LUCAS, COLIN, COLETTE, AGATHE, LE PROCUREUR FISCAL & BLAISE.

LE PROCUREUR FISCAL & BLAISE *en ſuivant Agathe.*

AIR : *Refrain.*

ALlons voir, allons voir, allons voir ;
Qui de nous la doit avoir.

Me. BOMBINOTTE.

AIR. *Le Pâté qu'on apporte.*

Venez petite ſote,
Vous changerez de note.

LE PROCUREUR FISCAL.

Madame Bombinotte,
Je ſuis ſon prétendu.

BLAISE.

Oh ! j'aurai la victoire.

LUCAS.

Voire.

LE PROCUREUR FISCAL.

Je ſuis beaucoup plus riche.

BLAISE.

Ouiche.
Morgué ſon revenu
Croyez-moi, ne vaut pas un fétu

LUCAS.

AIR: *Tatitaté tes tetons.*

Queu fantaiſie eſt la vôtre !
Bon, bon, vous radotez tous deux:
Vous voyais ſon amoureux,
Vous ne l'aurais, ni l'un, ni lautre.
C'eſt moi qui ſuis l'prétendant
Vous n'en tatrais que d'une dent.

AIR. *Vous me l'avez dit, ſouvenez-vous-en.*

Avant vous j'dois l'épouſer,
J'ons pris pour arrhe un baiſer.

BLAISE *à Agathe.*

Vous m'aimez bian tendrement,
Vous me l'avez dit ſouvenez-vous-en.

LE PROCUREUR FISCAL.

Vous m'en avez dit autant.

COLIN.

Quel naturel obligeant !

AIR. *Les trembleurs.*

Perfide & trompeuſe Agathe

De ce bonheur qui les flatte,
Vous me berciez donc ingrate.

AGATHE *timidement.*

Ah Colin !

COLETTE *à Colin.*

Quel air fournois !

Mᵉ. BOMBINOTTE. *en colere.*

Jour de dieu crains ma colere,
Amuſer de la maniere
Quatre amans !

AGATHE.

Nenni ma mere,
Je n'en amuſois que trois.

Mᵉ. BOMBINOTTE.

AIR : *Ma raiſon s'en va bon train.*

Je ne ſçais plus où j'en ſuis,
Avoir tant de favoris !
Pour moi quels affronts !

AGATHE *à Colette.*

Couſine réponds.

COLETTE.

Suis-je votre interprête !

Mᵉ. BOMBINOTTE.

Quelle Coquette eſt-ce donc ça.

AGATHE.

Qu'eſt-ce qu'une Coquette !

COLIN.

Lon la.

AGATHE.

Qu'eſt-ce qu'une Coquette !

LE PROCUREUR FISCAL.

AIR : *Tant de valeur & tant de charmes.*

C'eſt un cœur pétri d'impoſtures
Perfide par amuſement.

LUCAS.

Qui ſçait tromper adroitement,
Et tirer d'un ſac deux moutures.

BLAISE.

AIR : *C'eſt le tran, tran, tran, tran.*

Marquer à l'un de la tendreſſe,
A l'autre faire les yeux doux,

LE PROCUREUR FISCAL.

Et ménager avec adreſſe
Aux deux autres un rendez-vous ;

LUCAS.

Leur parler à tous en cachette
Et s'engager de but en blanc ;

*Tous les Trois.*

C'eſt le tran, tran, tran, tran
D'une fine Coquette.

COLETTE.

AIR : *Vaudeville de la Roſe.*

Venez Colin c'eſt trop attendre :
N'en avez-vous pas aſſez vû !

AGATHE *avec ſurpriſe.*

Vous fuyez ?

COLIN.

L'amour le plus tendre,
Chere Colette, vous eſt dû,
Agathe, adieu, je vous laiſſe
Gros Guillot, Blaiſe & Lucas.

AGATHE.

Quoi Colin ne m'épouſe pas !
Ah ! quel revers pour ma tendreſſe.

COLIN.

AIR : *L'amour n'eſt pas un oiſeau.*

Non, la choſe eſt reſolue.

COLETTE *à Colin.*

Ce ſeroit être bien fou.

LUCAS.

Alle veut Colin itou,
Jarnonbile qu'eu gouluë.

LE PROCUREUR FISCAL *en ſe retirant.*

AIR : *Ah mon mal ne vient que d'aimer.*

C'en ait fait je prens mon parti

BLAISE.

Adieu, je ſerions bian loti.

*il ſort.*

LUCAS.

De ſon cœur je m'croyois nanti,
Mais je n'tenais qu'une ombre.
Morgué m'vla trop bian avarti,
Pour me mettre du nombre.

*Il ſe retire.*

## SCENE XIV. & derniere.

AGATHE, Me. BOMBINOTTE, COLETTE, COLIN.

AGATHE.

AIR : *L'autre jour dans un Jardin.*

ARrêtez encore Colin ;
Je connois mon imprudence.

Colette c'eſt bien vilain
De tromper ma confiance.
Hé pourquoi me difiez-vous
Que s'il devenoit jaloux,
Je pourrois fixer ſon cœur !
Vous cauſez tout mon malheur.

COLIN.

AIR : *Vaudeville des Amours Grivois.*

Ceci mérite réflexion.

AGATHE.

Non, je n'étois pas ingrate.

COLETTE *en voulant emmener Colin.*

Allons, Colin ſuivez-moi donc ;
Que votre amour éclatte.

COLIN *avec vivacité prend la main d'Agathe.*

Avec votre permiſſion
Je vais reprendre Agathe.

COLETTE *piquée.*

AIR : *Vous le prenez ſur un drole de ton.*

Et comment donc ſe moque-t'on de moi ?
Vous venez de m'engager votre foi.

COLIN *en se moquant d'elle.*

AIR. Fille qui voyage en France.

*La foi qu'en amour on jure,*
*N'a de force qu'un moment:*
*Fait-on mal d'être parjure*
*Quand on promet follement*
*Une infidelle*
*Doit dégager du serment*
*Qu'on fait pour elle.*

Mr. BOMBINOTTE.

AIR: *Non je ne ferai pas, &c.*

Fuyez loin de ces lieux, vous n'êtes qu'une sote.

COLETTE.

Doucement, s'il vous plaît, Madame Bombinotte.
Colin est un Benêt, je l'ai toûjours bien dit;
Il ne mérite pas une femme d'Esprit.

AIR. *Le Confiteor.*

Au sein d'un stupide repos
L'Amour s'endort dans cette azile;
On perd son tems avec les sots.
Non, non, l'art d'une femme habile
Ne dupe que les grands esprits;
Cherchons un Epoux à Paris.

*Elle sort.*

COLIN.

AIR : *Je ne ſuis pas ſi diable.*

C'eſt vous ſeule que j'aime ;

AGATHE.

Je n'aime auſſi que vous.

Me. BOMBINOTTE.

Dites toûjours de même,
Soyez heureux Epoux.

COLIN.

Tout ça vient de Colette.

Me. BOMBINOTTE.

Voyez quel eſprit noir.

AGATHE.

Hélas ! j'étois Coquette
Sans le ſçavoir.

---

*VAUDEVILLE.*

J'Obtiens ta main ma chere Agathe,
Ah qu'un pareil bonheur me flate !
Ce jour va combler mon eſpoir,
S'il faut que de l'hymen s'enſuive.
Quelque échec qu'on ne peut prévoir,
Hélas, du moins que ça m'arrive.
Sans le ſçavoir.

Je fus toûjours ſimple & novice,
Mais ſouvent dans le précipice,
On tombe ſans l'appercevoir ;
Si jamais je te fais injure
Colin ne vas pas m'en vouloir.
Car ce ſera, je te le jure,
Sans le ſçavoir.

Une Madame, une Bergere,
Egalement cherchent à plaire,
Et s'occupent de cet eſpoir ;
A Paris la moindre griſette,
En fait un art matin & ſoir,
Mais au Village on eſt Coquette
Sans le ſçavoir.

Sans nous parler de ſa tendreſſe,
Un amant nous fait politeſſe,
Et l'on s'accoûtume à le voir :
Petit-à-Petit, ſon langage
Sur notre cœur prend du pouvoir
Et c'eſt ainſi que l'on s'engage
Sans le ſçavoir.

Un tendre Amant à ſa Bergere,
Dérobe une faveur légére,
C'eſt un baiſer qu'il veut avoir ;
Enſuite il oſe davantage

Le cœur commence à s'émouvoir,
La tête tourne, & l'on s'engage
Sans le sçavoir.

Avant douze ans Gogo se pare,
De son cœur le plaisir s'empare
Quand alle est devant un miroir ;
Alle minaude se tiant drette,
Et ne veut plus mettre un mouchoir,
Voila Gogo déjà Coquette
Sans le sçavoir.

Plus d'un mari, coquet, volage,
Prétend que sa femme soit sage
Tandis qu'il manque à son devoir ;
Epoux, quelle erreur est la vôtre !
Dormez, dormez, sur cet espoir ;
Mais vous serez tout comme un autre,
Sans le sçavoir.

Je nous aimons sans nul reproche,
Je n'achetons point chat en poche
Quand il s'agit de se pourvoir ;
Mais à la Ville jarnonbille,
On donne dans le pot au noir ;
On prend souvent Veuve pour Fille,
Sans le sçavoir.

Iris dormoit ſur la fougere,
Un jeune Berger téméraire
Voyoit voltiger ſon mouchoir,
L'Occaſion me favoriſe,
Faiſons, dit-il, notre devoir :
La pauvre enfant ſe trouva priſe,
Sans le ſçavoir.

FIN.

---

*APPROBATION.*

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé, *la Coquette ſans le ſçavoir, Opera-Comique.* A Paris, ce 17. Août 1744.

CREBILLON.

*Vû l'Approbation, pemis de repréſenter ce 19. Août 1744. MARVILLE.*

# ACAJOU;

## OPERA COMIQUE.

## PIECES DU MESME AUTEUR,
*Qui ſe trouvent chez le même Libraire.*

MOULINET, Parodie de Mahomet ſecond.

LA CHERCHEUSE d'Eſprit.

LE PRIX DE CYTHERE.

HIPPOLITE ET ARICIE, Parodie.

LE COCQ DE VILLAGE.

LA SERVANTE JUSTIFIE'E.

LES BATELIERS DE S. CLOUD.

ACAJOU.

# ACAJOU;

## *OPERA COMIQUE,*

*Par Monſieur* FAVART.

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théatre du Fauxbourg Saint Germain, le 18. Mars 1744.

*Le prix eſt de vingt-quatre ſols.*

A PARIS;

Chez PRAULT, fils, Libraire, Quay de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLIV.

*Avec Approbation & Privilége du Roy.*

# ACTEURS.

HARPAGINE, Fée.

NINETTE, Fée.

ZIRPHILE, Princeſſe.

PODAGRAMBO, Génie.

ACAJOU, Prince.

M. MORTIFER, Médecin.

M. METROMANE, Géometre.

M. STENTOR, Avocat.

M. GLAPISSANT, Huiſſier Audiencier.

M. FAUSSET, Procureur.

Troupe de Nains de la Cour de Ninette.

*Le Théatre repréſente le Palais d'Harpagine.*

# ACAJOU,

## *OPERA COMIQUE.*

### SCENE PREMIERE.

PODAGRAMBO, HARPAGINE.

PODAGRAMBO.

AIR. *N'aurai-je jamais un Amant.*

Harmante Sorciere aux yeux doux ;
Je brûle d'être votre époux,
Quand pourrons-nous,
Malgré les jaloux
Terminer l'alliance.

HARPAGINE.

J'attends ce moment comme vous,
Avec impatience.

PODAGRAMBO.

Vous m'aimez donc Madame Harpagine ?

HARPAGINE.

Point du tout Seigneur Podagrambo, les Grands

ne se marient que pour unir leur puissance.

PODAGRAMBO.

Vous avez raison, je ne vous aime pas non plus moi, cela n'y fait rien, je vous épouserai.

HARPAGINE.

AIR. *Vous voulez me faire chanter.*

Pour moi je suis prête à former
Ce lien désirable ;
Car je viens de me faire aimer
D'un jeune homme adorable.

PODAGRAMBO.

Fort bien, c'est par nécessité
Qu'Harpagine m'épouse,
C'est trop d'honneur en vérité.

HARPAGINE.

Oh ! point d'humeur jalouse.

Avez-vous oublié que les Fées nos ennemies ont prononcé, que nous ne pourrions nous unir à moins que nous ne nous fissions aimer de quelqu'un.

AIR. *Il faut suivre la mode.*

A votre mérite, à vos traits,
Si mon cœur est inaccessible,
Si malgré mes picquants attraits,
Je n'ai pû vous rendre sensible,
Dois-je donc rester sans emploi ?
Non, le célibat m'incommode,
Un autre m'aime, épousez-moi,
Il faut suivre la mode.

PODAGRAMBO.

AIR. *Et mon petit cœur de quinze ans.*

J'entre dans vos desseins prudens,
Et vous m'aurez dans peu de tems ;
Car enfin j'ai tout lieu de croire,
Que j'aurai bientôt la victoire,
Sur un petit cœur de quinze ans.

HARPAGINE.

Tout de bon !

PODAGRAMBO.

Apparemment, j'ai honoré Zirphile de mon choix.

HARPAGINE.

A merveille : je ſuis perſuadée qu'elle aura du goût pour vous, elle eſt d'une bêtiſe ſi grande !

PODAGRAMBO.

Paſſons les complimens.

HARPAGINE.

Mais vous aurez peine à tromper la vigilance de la Fée Ninette, ſa protectrice.

PODAGRAMBO.

Prr..., une petite folle de trois pieds & demi, qui ne raiſonne que quand elle met des lunettes, prétend-t'elle contre-carer un Génie de ma ſorte ? car je ſuis un grand Génie moi, je vais me montrer à ſa Cour : dès que Zirphile me verra ſous les habits d'un petit-Maître, crac ſon cœur eſt à moi, je vous ſouhaite un pareil ſuccès.

HARPAGINE.

Le mien eſt ſûr depuis que j'ai enlevé Acajou au berceau, dix-ſept ans ſe ſont écoulés ſans qu'il ait vu d'autres femmes que moi.

AIR. *Le maſque tombe.*

L'amour éclos avec l'adoleſcence ;
Cher Acajou tes déſirs vont germer ;
Mes ſoins, mon ſexe & le beſoin d'aimer ;
Ont ſur ton cœur étendu ma puiſſance.

PODAGRAMBO.

Mais ne craignez-vous pas, que votre Acajou ne

ſe forme l'idée de quelque objet femelle, dont la comparaiſon.....

HARPAGINE.

Quand même il en verroit à préſent de plus aimable que moi, je ſerois toujours préférée, l'éducation ridicule que je lui donne, ne peut que lui inſpirer un faux gout qui me raſſure.

PODAGRAMBO.

Comment vous y prenez-vous.

HARPAGINE.

Un Avocat lui montre à chanter, un Médecin à faire des armes, un Abbé à jouer de la vielle, à minauder & à découper, un Géometre à faire des vers.

PODAGRAMBO.

A faire des vers ?

HARPAGINE.

Oüi, c'eſt un ridicule de plus. Enfin il eſt au point de préférer l'enluminure & le vernis de Martin, au coloris de Rubens ; & les Comédies modernes, à celles de Moliere.

PADAGRAMBO.

Diable ! Mais, mais, vous n'y penſez pas, il y a là de quoi faire un jeune homme accompli.

HARPAGINE.

Auſſi l'eſt-il, le voilà, jugez-en.

## SCENE II.

ACAJOU, HARPAGINE, PODAGRAMBO.

HARPAGINE.

AIR *Confiteor.*

QUel objet offre plus d'atraits ;
A bien choiſir je ſuis habile,

PODAGRAMBO.

Il a la grace, il a les traits
De la jeune & tendre Zirphile ;
Mais Zirphile eſt dans ſa façon,
Plus parfaite que ce garçon.

ACAJOU.

Queſt-ce que c'eſt que Zirphile ?

HARPAGINE.

Rien, rien, (*bas au génie.*) à quoi bon parler de Zirphile.

PODAGRAMBO.

Comment rien, rien, Diable ! mon choix vaut bien le vôtre : Zirphile eſt la plus jolie Princeſſe de l'univers.

HARPAGINE *bas au Génie.*

Quelle imprudence !

PODAGRAMBO.

Il eſt aiſé de vous en éclaircir, ſes jardins ſont voiſins des vôtres.

HARPAGINE.

Le butord.

ACAJOU.

AIR. *Silvie j'ai vu vos beaux yeux.*

Zirphile (*bis*)
Je voudrois la voir
Dans cet azile,
Comblez mon eſpoir ;
Je paſſe
Des momens fâcheux ;
L'ennui s'éface
Lorſque l'on eſt deux.

PODAGRAMBO.

Oui dà !

HARPAGINE.

Et ne ſuis-je pas avec vous ? Cette Zirphile dont il parle, eſt laide en comparaiſon de moi.

ACAJOU.

Oh ! tant mieux, vous êtes ſi belle, ſi belle, que je ſuis ſûr que la laideur de Zirphile me plaira.

PODAGRAMBO.

Ah ! ah, ah, elle eſt adorée, ah, ah, ah.

HARPAGINE.

Ah ! ah, ah, riez, vous êtes le plus ſot Génie.

PODAGRAMBO.

Là, là, tout doux, point d'invectives ma future moitié, il ſemble que nous ayons déja ſix mois de mariage.

HARPAGINE.

Si vous continuez vos balourdiſes, nous avons tout l'air de reſter comme nous ſommes.

PODAGRAMBO.

Parbleu ce ſera plus votre faute que la mienne ; & je crois que Zirphile....

HARPAGINE.

Encore ! ſuivez-moi, Seigneur Podagrambo ! (*à Acajou*) Mon fils, j'apperçois M. Mortifer votre Maître d'Armes, cultivez vos talens, c'eſt le moyen de plaire.

ACAJOU.

Obéïſſons donc à la Fée pour plaire à Zirphile, ſi je puis la voir.

## SCENE III.

ACAJOU, MORTIFER, *en robe de Docteur en Médecine.*

MOnſieur *Recipe* un fleuret, ſoyez attentif, vous pouvez vous vanter d'avoir pour Maître d'Armes le célébre Mortifer, Docteur en Médecine, *Medicus ſum & Doctor*, je veux morbleu qu'avant ſix mois, vous ſoyez en état de diſſequer un homme à la pointe de l'épée.

ACAJOU.

Mais, Monſieur le Docteur, il me ſemble que la profeſſion de Maître en fait d'Armes ne ſimpatiſe guére avec la Médecine.

MORTIFER.

C'eſt ce qui vous trompe, Monſieu.

*J'écoutois de là ſon caquet.* AIR du Cocq de Village.

Maître d'Armes & Médecin,
Ont entre-eux peu de différence,
Tous deux poſſedent la ſcience
De détruire le genre humain.

L'un tue ſon homme tout auſſi bien que l'autre, avec la tierce & la quarte, comptez là-deſſus.

ACAJOU.

Je m'étois figuré que la Médecine étoit l'art de guérir.

MORTIFER.

Vous avez raiſon.

ACAJOU.

AIR. *A ſa Voiſine.*

Un tel principe vous dément;

MORTIFER.

Nous ſçavons radicalement
Guérir la maladie,
Et le malade ſimplement
En perd la vie.

ACAJOU.

Rien n'eſt tel que de tuer le malade, pour le guérir de tous ſes maux.

MORTIFER.

Sans, doute, *ſublata cauſa tollitur effectus.* Mais il eſt tems de prendre votre leçon, apprenez que toute la ſcience des armes conſiſte dans le Siſtole & Diaſtole du poignet; voilà le préſervatif de la tierce, voilà le préſervatif de la quarte; c'eſt par la Circulation du fer que l'on repouſſe toutes les attaques. Allons, mettez-vous en garde. Bon, le ſalut.

Faites-moi une Pulsation à l'épée de tierce, *Deterge*, & tirez-moi de quarte. Aye, aye, aye, comme vous y allez, arrêtez donc, s'il vous plaît.

ACAJOU.

AIR. *O reguingué, ô lon lan la.*

Ne pouvez-vous donc me parer,

MORTIFER.

Non je ne sçai que démontrer,
Ce n'est pas à moi d'opérer,
Ma main en seroit avilie,
C'est le fait de la Chirurgie.

Quand il s'agit... ah ! de tirer du sang, j'ai un Frater excellent Anatomiste, qui me sert de second, & de Prévôt.

ACAJOU, *jettant les gands & le fleuret.*

Allez, M. Mortifer, ne vous mêlez que de tuer vos malades.

MORTIFER.

Corbleu, ne tombez jamais sous mon ordonnance, je vous ferois voir ce que c'est qu'un Maître d'Armes enté sur un Médecin.

## SCENE IV.

METROMANE, ACAJOU.

METROMANE.

UN, deux, trois, quatre, cinq, six.

ACAJOU.

Ah ! voilà Monsieur Metromane, le Géometre, autre original.

METROMANE.

Qu'avez-vous donc, Seigneur, quelle ſombre triſteſſe . . .

ACAJOU.

Monſieur, vous me donnerez leçon une autre fois, je n'ai pas l'eſprit libre; de plus, je ne vois pas qu'il ſoit néceſſaire qu'un jeune homme de ma ſorte ſçache faire des vers.

METROMANE.

Un Seigneur tel que vous doit n'ignorer de rien.

ACAJOU.

Ah! quel homme ennuyeux!

METROMANE.

Prince, écoutez-moi bien,
Je vous l'ai déja dit: l'auguſte Poëſie
Eſt aſſervie aux loix de la Géométrie;
Tout Verſificateur doit ſçavoir à propos,
Toiſer une penſée & combiner des mots.
Que toujours le bon ſens, eſclave de la rime,
En forme de problême expoſe une maxime.
Les vers de Tragedie au milieu partagés,
Portant ſix pieds de long, de niveau ſont rangés;
Et tout Poëte exact ſur les mêmes modéles,
Reſſere ſon génie entre deux paralleles;
Je vous ai démontré l'art de conſtruire un vers;
Apprenez maintenant ſes uſages divers.
Seigneur.

ACAJOU.

AIR. *Ah! vraiment je m'y connois bien.*

Seigneur votre art m'eſt inutile.

METROMANE.

Commencons par la plus facile;
Une leçon vous apprendra
A fabriquer un Opera.

Pour devenir Auteur lirique,
Il faut ſur un plan ſimetrique
Par un calcul Géometrique
Echafauder ſoixante mots,
Vuides de ſens, forts de Muſique;
Tels ſont les Opera nouveaux.

ACAJOU.

Eh! Monſieur, je n'ai point envie de faire d'Opera.

METROMANE.

Du moins de déclamer, apprenez la methode,
C'eſt un talent Seigneur qui devient à la mode;
Dans cet art méchanique on aime à s'éxercer;
Ecoutez mes lecons, je vais vous y dreſſer.

ACAJOU.

Le plus court eſt de le laiſſer dire, continuez donc puiſqu'il faut en paſſer par là.

METROMANE.

Pour faire des Héros une illuſtre peinture,
N'allez pas ſotement imiter la nature:
A voir avec quel art on nous rend leurs tranſports;
Sans doute ces Héros n'étoient que des reſſorts.
Sachez qu'un Prince Grec, ou qu'un Bourgeois de Rome;
Parloit au tems jadis autrement qu'un autre homme.
Ces Pirrhus, ces Brutus en perruque, en chapeau,
En corcets de baleine, & couverts d'oripeau:
Malgré le ſens commun guidés par la meſure,
D'un ſon harmonieux, cadançoient la ceſure.
Le moindre confident ſur pareil ton monté,
Avoit comme ſon Maître un langage noté,
Tous parloient en chantant, & leur voix compaſſée
Ne s'ajuſtoit qu'au geſte, & non à la penſée;
Chaque Acteur pour les peindre, & s'exprimer comme eux,
Dit des vers ampoulés qui tombent deux à deux,
Examinez mon jeu, c'eſt ainſi que j'avance,

Je prens une attitude & fort bas je commence:
Ma voix en même tems s'éleve par éclats,
Je balance le corps, & j'agite les bras.
Tantôt avec ardeur, je dis à ma maîtreſſe :
Pourquoi me fuyez-vous adorable Princeſſe!
Aux tourmens que j'endure ayez quelques égards ;
Cruelle je mourrai privé de vos regards!
Hélas! de cet hélas, diſtinguez l'intervale,
Tantôt de mes deux bras décrivant un ovale ;
Du ton ſacré des Rois, j'en impoſe aux humains;
Alors embarraſſé de mes pieds, de mes mains,
Des yeux, & de la voix, à peine ai-je l'uſage,
Je fremis ; je pâlis ſans changer de viſage ;
Sur mon flanc agité je porte un bras tremblant ;
Et je m'évanouis ſur mon cher Confident.
Actrices qui briguez les honneurs de la Scene ;
Que dès le premier vers la fureur vous entraîne,
Etendez votre bras pour mieux le faire voir :
Grimacez avec art, étalez le mouchoir,
Criez à tout propos, criez à perdre haleine :
Que l'on croye en un mot voir hurler Melpomene.
Par ce goût général que chacun ſoit conduit,
On ne doit déclamer que pour faire du bruit,
Taratantalera ; mais quel démon m'inſpire ?
Quels goufres ſont ouverts ? Taratantalerire.
Ah! Princeſſe! Ah! Seigneur je deviens furieux ;
C'eſt ainſi qu'en partant je vous fais mes adieux.

## SCENE V.

HARPAGINE, L'AVOCAT, LE PROCUREUR, L'HUISSIER, ACAJOU.

ACAJOU.

A La fin m'en voilà débarraſſé, cherchons maintenant.

HARPAGINE.

HARPAGINE.

Arrêtez mon poulet, voilà M. Stentor l'Avocat, qui vient vous donner votre leçon de musique.

ACAJOU.

Oh ! Madame, j'ai un si grand mal de tête.

STENTOR.

Nous ne ferons que mettre à éxecution devant vous, un morceau de musique que j'ai dressé en faveur de Madame, & je produis à cet effet Monsieur Glapissant, Huissier Audiencier, & Maître Fausset Procureur, qui ont l'honneur de comparoir devant vous. Allons, Messieurs.

TRIO.

Chantons, Chantons, que notre voix éclate ;
Chantons l'amante d'Acajou.

L'HUISSIER.

L'Amour ce petit fou,
Dans ses yeux fait joujou,
Comme un furet dans son trou.

TRIO.

Chantons, &c.

LE PROCUREUR.

Elle est plus tendre qu'une chate ;
Qui soupire après son matou.

Miaou.

TRIO.

Chantons, Chantons, que notre voix éclate ;
Chantons l'amante d'Acajou.

HARPAGINE.

Fort bien, Messieurs.

L'AVOCAT, *à Acajou.*

Quel jugement rendez-vous sur cette Piéce ?

ACAJOU. (*bas à l'Avocat.*)

Monsieur, connoissez-vous une jolie Princesse, appellée Zirphile?

L'AVOCAT.

Non Monsieur.

ACAJOU.

Hé bien; vous m'ennuyez, laissez-moi.

HARPAGINE. (*aux Musiciens.*)

Retirez-vous.

## SCENE VI.

HARPAGINE, ACAJOU.

HARPAGINE.

AIR. *Je suis un bon Soldat titata.*

Mon petit Acajou,
Mon bijou
D'où provient ta tristesse;
Ne puis-je pas remplir
Ton loisir
Par ma vive tendresse.

AIR. *Quand le péril.*

Est-il chose si difficile,
Dont mon pouvoir ne vienne à bout.

ACAJOU.

Hélas! Puisque vous pouvez tout,
Faites-moi voir Zirphile.

HARPAGINE.

Toujours Zirphile? Hois! Vous la verrez si vous

m'aimez bien ; la Fée Ninette la garde à vue, & le Deſtin ne vous permet pas de ſortir de l'enceinte de ce Palais, que vous n'ayiez reſſenti de l'amour.

AIR. *Oh ! Ricandaine.*

Pour être libre, mon mignon,
Oh ! Ricandaine Ricandon,
Dépechez-vous donc de m'aimer ;
C'eſt moi qui dois vous enflamer.
Ricandaine.

Vous ne vous repentirez pas
De ſoupirer pour mes appas ;
Car
Je vous amuſerai,
Oricandaine ;
Et je vous ſuffirai,
Oricandé.

Sans adieu mon ami, je vais faire un petit tour du monde, pour voir ce qui s'y paſſe ; je ne ſerai qu'un inſtant.

## SCENE VII.

### ACAJOU.

AIR. *Je ne ſçai ce qu'il me veut dire.*

SUr moi le doux nom de Zirphile
A produits des effets puiſſans :
Rêvons dans un lieu plus tranquille
Au trouble imprévû que je ſens,
Je ne ſçai ce qu'il me veut dire,
Et malgré moi mon cœur ſoupire.

# ACTE II.

*Le Théatre change, & repreſente les jardins de Ninette.*

## SCENE PREMIERE.

NINETTE, ZIRPHILE.

NINETTE.

AIR. *Songez à vous défendre.*

SOngez, Songez à vous ma fille,
Tout Amant n'eſt qu'un engeoleur ;
Dès qu'une fois on perd ſon cœur,
Tout s'enſuit de fil en éguille.
Songez, Songez, à vous ma fille,
Tout Amant n'eſt qu'un engeoleur,
Tout Amant n'eſt qu'un engeoleur.

ZIRPHILE

Des Amans, un cœur, je ne ſçai pas ce que vous voulez dire, ma bonne Ninette.

NINETTE.

Quelle innocente ! eſt-il poſſible que vous ſoyez toujoûrs ſi ſtupide au milieu d'une Cour comme la mienne qui eſt le centre de la politeſſe, des belles façons, du goût, de l'eſprit, & des plaiſirs ? Nous ne ferons donc rien de vous, tous les ſoins que je prends pour vous inſtruire ſont donc inutiles.

ZIRPHILE.

Dame, apparamment que vous ne vous y prenez pas bien, tous les Meſſieurs de votre Cour diſent qu'ils m'inſtruiront mieux que vous, & vous ne

voulez pas auſſi ; vous me ſuivez par-tout, & vous avez peur que je ne m'écarte un moment de ces lieux.

NINETTE.

AIR. *Ah ! Le charmant Berger que j'aime.*

Il faut que je vous accompagne
Sur tous vos pas, je veux voir clair ;
L'honneur comme un vin de champagne,
Zeſt, s'échape dès qu'il prend l'air.

ZIRPHILE.

L'honneur, qu'eſt-ce que c'eſt ? vous me parlez toujoûrs de ce que je n'entends pas.

NINETTE.

L'honneur, eſt ce qu'on a de plus cher : par exemple, qu'eſt-ce que vous aimez mieux dans le monde ?

ZIRPHILE.

Eh... mais, c'eſt le petit ſerin que vous m'avez donné, quoiqu'il ſoit un peu farouche.

NINETTE.

Eh bien, imaginez vous que tous les Meſſieurs ne vous font politeſſe que pour voler votre petit ſerin.

ZIRPHILE.

Oui da ! Oh, ils n'ont qu'à s'y jouer, je ſuis bien aiſe de ſçavoir cela.

NINETTE.

AIR. *Depuis long-tems charmante Brune.*

L'honneur eſt un Oiſeau ſauvage,
Qui ſe déplaît dans ſon ſéjour,
Dès qu'il trouve un jour à ſa cage,
Hélas on le perd ſans retour :
Car dans les griffes de l'amour,
Il tombe en ſortant d'eſclavage :
Ce fripon au guet nuit & jour.

L'étrangle, & s'enfuit à ſon tour.

ZIRPHILE.

Quoi ! l'on étrangleroit mon ſerin ; oh ! je vous aſſure que j'y prendrai bien garde.

NINETTE.

C'eſt à vous même qu'il faut prendre garde ma fille.

ZIRPHILE.

Pourquoi donc ?

NINETTE.

C'eſt que l'on ne cherche que l'occaſion de vous faire quelque malice, à cauſe de votre ſimplicité; défiez-vous de tout le monde.

AIR. *Non je ne ferai pas.*

Craignez des Officiers le ſéduiſant langage',
Craignez les gens de robe encor bien davantage ;
Ce ſont en tapinois, malgré leur air benin,
Vrais Renards affamés de l'honneur feminin.

Fuyez ſur-tout les jolis Abbés de Cour.

AIR. *On voit dès le deuxiéme.*

Avec beaucoup d'adreſſe,
Le Galant à rabat,
Cache ſous ſa tendreſſe
Sa volonté traîtreſſe.
Auprès de ſa maîtreſſe,
Figurez-vous un chat.
Un chat avec fineſſe,
Tout doucement careſſe,
Mais ſitôt qu'on le flate,
Il ſaiſit cet inſtant,
Et ſa griffe auſſi-tôt s'étend ;
Paf, c'eſt le coup de pate.

Vous ne m'écoutez pas ?

ZIRPHILE.

Pardonnez-moi ma bonne.

NINETTE.

Qu'ai-je dit?

ZIRPHILE.

Mon ſerin, des fripons, un Abbé qui fait le chat. Et puis... Oh, dame je ne ſçai plus.

NINETTE.

Je vois bien que je perds mon tems, ma chere Zirphile, pour vous garentir de tout accident? il vous ſuffira de garder ſoigneuſement l'anneau conſtellé que vous avez au doigt.

AIR. *La jeune Abbeſſe de ce lieu.*

Par l'effet de ce Taliſman,
Dont la puiſſance eſt infinie,
Une fille peut aiſément
Commander au plus grand Genie.
Cet anneau la rend égale aux Rois,
Tout l'Univers eſt ſous ſes Loix.

AIR. *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Pour conſerver votre avantage,
Gardez toujours un ſi précieux gage,
Me le promettez-vous?

ZIRPHILE.

Oh! oui!

Mais ſi quelque fripon me l'ôte,
Dame il faudra s'en prendre à lui:
Car ce ne ſera pas ma faute.

NINETTE.

On ne pourra point vous l'ôter ſans votre conſentement; mais vous êtes menacée de le donner vous-même à quelqu'un que vous aimerez: ſi cela arrivoit, la méchante Fée Harpagine s'empareroit de vous, & nous ne pourrions peut-être plus vous unir au joli Prince que nous vous deſtinons.

ZIRPHILE.

Oh ! N'ayez aucune crainte.

NINETTE.

J'apperçois Podagrambo ; c'eſt un ſot Génie, qui a le privilege d'être ennuyeux, nous ne pouvons l'éviter.

## SCENE II.

PODAGRAMBO, *en habit de petit Maître.*

ZIRPHILE, NINETTE.

PODAGRAMBO, *à Ninette.*

BOnjour la petite Fée. (*à Zirphile*,) Serviteur ma belle Reine.

AIR. *N'avez vous pas vû l'horloge.*

Commençons par ſon Eloge,
J'ai mon compliment tout prêt :
Belle en vos yeux l'amour loge,
Et ſa fléche eſt en arrêt.
N'avez-vous pas vû l'horloge,
Sçavez-vous, qu'elle heure l'heure il eſt.

Je ne m'en ſuis pas mal tiré. (*à Ninette*,) croiriez vous bien, Madame, que je me ſuis pris de goût pour elle, c'eſt en honneur.

NINETTE.

C'eſt un hommage bien flateur pour Zirphile ! Le Fat !

PODAGRAMBO, *à Zirphile.*

Oui, mon adorable.

NINETTE.

Ne lui répondez rien.

PODAGRAMBO.

Vous ne dites mot ? Doutez-vous du propos que je tiens ?

AIR. *Réveillez-vous belle endormie.*

De mon eſprit le feu rapide,
Ne prend point ſur le ſentiment ;
Votre ſilence m'eſt perfide,
Car je vous aime étonnamment.

Permettez.....

ZIRPHILE.

Laiſſez-moi là.

NINETTE.

Doucement, Seigneur, plus de retenue, vous la fâcheriez.

PODAGRAMBO.

A d'autres !

AIR. *Mon honneur alloit faire naufrage.*

En amour quand mon bonheur m'appelle ;
A l'inſtant je cours le grand galop ;
On obtient mieux ſon pardon d'une belle,
Qand on n'eſt pas aſſez ſage avec elle,
Que quand on l'eſt trop.

NINETTE.

Songez que c'eſt une fille que j'ai élevée.

PODAGRAMBO.

Eh ! mais vous l'avez élevée très-mal, très-mal ; elle eſt plus farouche qu'une Bourgeoiſe ; cela eſt pitoyable ! Je veux en faire quelque choſe, moi ; venez, maman.

ZIRPHILE.

Voulez-vous bien finir ?

NINETTE.

Donnez-vous patience, Seigneur.

AIR. *De la Chercheuſe d'Eſprit. A préſent je ne dois plus feindre.*

Lorſqu'une trop vive lumiere,
Frape à l'imprévû la paupiere,
On ne diſtingue aucun objet ;
Devant vous Zirphile interdite,
Vient d'éprouver le même effet,
Par l'éclat de votre mérite.

Laiſſez-lui le tems de revenir à elle-même, & donnez-moi le bras juſqu'à mon appartement.

PODAGRAMBO.

Soit. Sans adieu petite cruelle.

## SCENE III.

ZIRPHILE, ACAJOU.

ZIRPHILE.

MA bonne a bien fait de l'emmener ; il augmentoit mon ennui.

ACAJOU, *que l'on ne voit point.*

AIR. *Pour voir un peu comment ça fra.*

Hélas !

ZIRPHILE.

Mon cœur eſt tout ému,
J'entens une voix qui ſoupire.

ACAJOU, (*ſans être vû.*)

Hélas !

ZIRPHILE.

Par un charme inconnu
Elle me trouble, elle m'attire,
Répondons-lui ſur ce ton là,
Pour voir un peu comment ça ſra.

AIR. *Oh ! oh, ah, ah.*

Hélas ... Ciel je découvre
A travers ce Taillis ....
La palliſſade s'ouvre,
Tous mes ſens ſont ſurpris.

ACAJOU, (*paroiſſant*)

Oh, oh.

ZIRPHILE.

Ah, ah.

*Enſemble.*

Ac. Ah l'aimable objet que voilà !
Zir. Le beau jeune homme que voilà !

ACAJOU.

AIR. *Je ſens un certain je ne ſçai quoi.*

Abordons-la.

ZIRPHILE.

Monſieur.

ACAJOU.

Je !

ZIRPHILE.

Oui.

ACAJOU.

Je ne puis lui rien dire !

ZIRPHILE.

Le cœur me bat.

ACAJOU.

Ciel ! parlons-lui,
Qu'elle a ſur moi d'empire !

ZIRPHILE.

En le voyant mon ennui ceſſe,
Quel changement ſe fait en moi;
Je ſens un certain je ne ſçai qu'eſt-ce.

ACAJOU.

Je ſens un certain je ne ſçai quoi.

ZIRPHILE.

Qui êtes-vous beau garçon ?

ACAJOU.

Je m'appelle Acajou, & vous ?

ZIRPHILE.

Zirphile.

ACAJOU.

Zirphile ! Quoi vous êtes cette Zirphile. . . . que je ſens de plaiſir à vous voir !

ZIRPHILE.

Eh moi . . . Oh je ſuis ſi aiſe que . . . . que je ne ſçaurois lui répondre.

ACAJOU.

Qu'elle eſt charmante ?

AIR. *Comme vla qu'eſt fait.*

Ces fleurs qui parent la nature
Paliſſent près de cet objet,
Le Ciel dont la lumiere eſt pure
M'offre un ſpectacle moins parfait ;
Mon ame vole & l'environne
Par l'effet d'un pouvoir ſecret.
Quel teint ! quelle bouche mignone !
Quels yeux ! mais quel nouvel attrait !
Comme vla qu'eſt fait. (*bis*)

ZIRPHILE.

Vous me trouvez donc belle ?

ACAJOU.

Ah rien n'eſt ſi beau dans l'Univers, j'en crois plus mon cœur, que les diſcours d'Harpagine.

ZIRPHILE.

Seriez-vous le joli Prince que l'on dit qu'elle tient renfermé, vous ne retournerez plus chez elle, n'eſt-ce pas?

ACAJOU.

Je veux toujours reſter avec vous, ſi vous me le permettez.

ZIRPHILE.

Oh, oui! qu'il eſt beau! Ecoutez: de crainte que cette vilaine Fée ne vous renferme encore, je vous cacherai quelque part, & je vous nourrirai ſans qu'on le ſçache, de bon bons & de confitures.

ACAJOU.

C'eſt bien dit.

ZIRPHILE.

La Fée Ninette m'a dit, de me défier de tous les Meſſieurs, parce qu'ils veulent me faire des malices, mais ſûrement vous êtes excepté; car je ſens bien que vous ne pouvez me faire que du plaiſir.

ACAJOU.

Du plaiſir!

ZIRPHILE.

Elle m'a dit encore que l'on ne me fait des politeſſes que pour voler mon ſerin, mais je ne m'en ſoucie plus, ſi vous le voulez, je vous le donnerai.

ACAJOU.

Plus je l'entens, & plus mon cœur.....

ZIRPHILE.

Comment vous êtes-vous échappé du Palais de la méchante Harpagine?

ACAJOU.

Je n'en pouvois ſortir que je n'euſſe ſenti de l'amour; je vous ai vû à travers ce feuillage, un trait

de flamme m'a pénétré, la paliſſade s'eſt ouverte d'elle-même, c'eſt à vous que je dois ma liberté; le trouble qui m'agite eſt ſans doute de l'amour.

ZIRPHILE.

Je ſens donc auſſi de l'amour, moi?

ACAJOU.

Quoi, vous m'aimez!

ZIRPHILE.

Si le déſordre de nos ſens s'appelle de l'amour; oui, Acajou, je vous aime, je vous aime, & puis encore.

ACAJOU.

Je trouve enfin cette félicité que mon cœur m'annonçoit ſans la connoître.

AIR. *Ah! mon mal ne vient que d'aimer.*

Inceſſamment je ſoupirois,
Après un bien que j'ignorois.

ZIRPHILE.

J'avois de même du ſouci,
Sans en ſçavoir la cauſe,
Hélas il me manquoit auſſi
Comme à vous quelque choſe.

AIR. *Dans votre joli corbillon qu'y met-on.*

Il faudra toujours être enſemble,
Pour nous amuſer tous les deux,
Nous jouerons à de petits jeux,
Oui, c'eſt bien dit, que vous en ſemble?

ACAJOU.

Je veux ma chere,
Ce qui peut vous plaire.

ZIRPHILE.

Sur ce verd gazon,
Il faut jouer au corbillon,

Qu'y met-on.
Donnez-moi la main.

ACAJOU.

AIR. *Voyez-vous.*

Je voudrois ſur ces jolis doigts
Prendre un baiſer ma mie.

ZIRPHILE.

Prenez-en deux, prenez-en trois;
Contentez votre envie,
Voyez-vous.

ACAJOU.

Rien n'eſt ſi doux
Je crois, dans la vie,
Que mon ame eſt ravie.

ZIRPHILE.

Quelle nouvelle émotion développe mes ſentimens, une foule d'idées ſe préſente à mon eſprit, je ne ſuis plus la même.

ACAJOU.

Ma chere Zirphile!

ZIRPHILE.

AIR. *Eſt-il de plus douces odeurs.*

Mon cœur s'anime à tes accens,
Un Dieu s'en rend le maître;
Quel cahos offuſquoit mes ſens,
Avant de te connoître:
Le jour n'avoit point luit pour moi;
C'eſt toi qui me fait naître.

ACAJOU.

Je ſens auſſi... je ſens en moi;
Ah! je prends un nouvel être.

*A l'ombre de ce verd bocage.*

Quelle volupté fait éclore
Dans mon cœur un ardent désir ;
Un autre lui succede encore,
Et m'annonce un nouveau plaisir ;
Qu'un doux baiser, ah ! je t'adore ;
J'ai senti nos ames s'unir ;
Viens, redouble, que l'on ignore ;
Qui de nous deux pousse un soupir.

## SCENE IV.

PODAGRAMBO, ZIRPHILE, ACAJOU.

PODAGRAMBO.

QUe vois-je ! Acajou & Zirphile ; courons avertir Harpagine.

## SCENE V.

ACAJOU, ZIRPHILE.

ZIRPHILE.

MOn cher Acajou, croyez-vous que nous puissions nous aimer encore davantage ?

ACAJOU.

Cela pourroit bien être, chaque moment augmente mon amour & mes désirs.

ZIRPHILE.

Pourquoi avons-nous tant de plaisir d'être ensemble ?

ACAJOU.

ACAJOU.

AIR, *Sortez de vos retraites*

Le Dieu qui nous enflamme,
Ne me donnât, je croi,
Que la moitié d'une ame,
Et l'autre étoit pour toi;
Toujours chaque partie
Cherchoit ſes premiers nœuds;
Cette ame réunie,
Nous rend égaux aux Dieux.

ZIRPHILE.

Je le crois comme vous (*appercevant Harpagine*)
Ah!

ACAJOU.

O Ciel!

## SCENE V.

HARPAGINE, ACAJOU,

HARPAGINE.

ARrêtez. Comment avez-vous pû ſortir?

ACAJOU.

Ah, Madame, j'ai vû Zirphile, mais ce n'eſt pas ma faute; pourquoi n'avez-vous pas fermé vos jardins d'un mur au lieu d'une paliſſade?

HARPAGINE.

Il a raiſon, je reconnois ma ſotiſe, ſuivez-moi.

ACAJOU.

Non, s'il vous plaît, je reſterai avec Zirphile.

HARPAGINE.

Je perds par mon imprudence le pouvoir que j'a-

vois ſur lui ; que ferez-vous avec une petite ſotte comme Zirphile ?

ACAJOU.

Elle a tout l'eſprit du monde, elle m'aime.

AIR. *Quelle flamme brûle mon ame.*

Lorſqu'on aime,
Dès l'inſtant même
L'eſprit nait du ſentiment,
Dans notre ame
Un trait de flamme,
Fait briller un jour plus charmant.

HARPAGINE.

Vous l'aimez donc auſſi ?

ACAJOU.

Ce n'eſt pas encore ma faute, elle eſt ſi belle !

HARPAGINE.

Vous la préferez à moi, qui vous aurois élevé au deſſus de la nature, tous les mortels auroient fléchi devant vous.

ACAJOU.

AIR. *L'occaſion fait le larron.*

Ces vains honneurs n'offrent rien qu'impoſture,
Zirphile eſt tout, je voudrois en l'aimant
Eſtre ignoré de toute la nature,
Et connu d'elle ſeulement.

HARPAGINE.

Je ſuffoque de rage.

ACAJOU.

Cela vous fâche.

HARPAGINE.

Ne craignez rien, mon ami, je fais un généreux effort, vous m'êtes cher malgré votre ingratitude, je vais immoler mon repos au vôtre, en vous unif-

ſant moi-même à Zirphile pour faire votre b

ACAJOU. onheur.

Tout de bon.

HARPAGINE.

Oui, je vous le jure, mais il faut me prouver que vous êtes aimé de Zirphile; ſans cela Ninette n'y conſentiroit pas.

ACAJOU.

Zirphile m'aime, vous dis-je, elle me l'a dit, & de plus...

AIR. *Bacchus diſoit:*

Quand mes regards exprimoient ma tendreſſe,
Les ſiens plus doux s'expliquoient encor mieux;
En ma faveur Zirphile s'intereſſe;
J'ai vû ſon cœur tout entier dans ſes yeux.

AIR. *Tant de valeur & tant de charmes.*

La bouche la plus éloquente
Eſt moins fertile en ſentimens;
Mon ame dans ſes yeux charmans;
Puiſe une yvreſſe qui m'enchante.

HARPAGINE.

Cela ne ſuffit pas, je croirai qu'elle vous aime ſi vous m'apportez ſon anneau, je ne puis vous ſervir qu'à cette condition, je vais me tenir à l'écart, allez la rejoindre: dès que vous aurez l'anneau, appellez-moi.

## SCENE VI.

ZIRPHILE, ACAJOU.

ACAJOU.

ZIrphile, Zirphile.

ZIRPHILE.

Eſt-elle partie?

ACAJOU.

Ne craignez plus rien, Harpagine ne s'oppoſe point à nos déſirs.

ZIRPHILE.

Eſt-il poſſible!

ACAJOU.

Elle veut faire elle-même notre bonheur, ſi vous y conſentez.

ZIRPHILE.

Si j'y conſens! en doutez-vous?

ACAJOU.

AIR. *Le vieux Docteur Blaiſe.*

De votre tendreſſe
Donnez-moi ma chere maîtreſſe;
Un gage nouveau.

ZIRPHILE.

Quel gage nouveau?

ACAJOU.

Helas! c'eſt votre anneau.

ZIRPHILE.

Que je vous le donne,
O Ciel! que me diroit ma bonne?

Il fait mon bonheur,
Je perdrois l'honneur,
Mes attraits, votre cœur.

ACAJOU.

Quand on s'aime bien,
On ne refuſe rien,
Que craignez-vous tant,
Je le veux un inſtant,
Auſſi-tôt je vous le rend,
L'amour en eſt garant.

ZIRPHILE.

Dieux quel embarras !

ACAJOU.

Vous ne m'aimez pas.

ZIRPHILE.

Mon trouble
Redouble,
Que faire hélas !
Non, non.

ACAJOU.

Point d'excuſe,
Quoi Zirphile me le refuſe !
Je m'en vais mourir.

ZIRPHILE.

Tu me fait fremir !
Attend, mais. . . .
Quel déſir !

ACAJOU.

Quelle crainte extrême,
Vous allarme quand je vous aime.

ZIRPHILE.

Il m'arrivera,
Tout ce qu'il pourra,
Tu le veux, le voilà.

ACAJOU.

AIR. *A ta mere à préſent.*

O Dieux quelle douceur !

ZIRPHILE.

Qu'en allez vous faire ?

ACAJOU.

Il va combler mon bonheur.
Au gré de nos déſirs ;
Nous ſerons, ma chere,
Toujours au ſein des plaiſirs.

ZIRPHILE.

J'oublie en vous voyant tous les dangers dont on m'a ménacée, ſi je donnois mon anneau ; je ne crains plus que pour vous.

ACAJOU.

AIR. *Le Savetier matineux.*

Sur le ſort le plus affreux
Mon ame reſte tranquille ;
Qu'ai-je à craindre de fâcheux,
Je ſuis aimé de Zirphile. (*bis.*)

## SCENE VII.

HARPAGINE, ACAJOU, ZIRPHILE.

ACAJOU,

APprochez, Madame, voilà la preuve & le gage de ſon amour pour moi.

HARPAGINE.

Voyons. Je ſuis ſatisfaite, tremblez malheureux, vous êtes deux victimes dévouées à toute ma colere.

AIR. *De mon pot je vous en répond.*

Puiſqu'un autre obtient ton cœur,
Ingrat frémis d'horreur ;
Crains tout de ma fureur extrême,
Je vais remettre à l'inſtant même,
Au pouvoir de Podagrambo,
Zirphile & ſon anneau.

## SCENE VIII.

ACAJOU.

AIR. *Le bonheur de ma vie.*

O Trop funeſte ſort !
Ma tendreſſe eſt trahie !
Vient me donner la mort,
O barbare ennemie :
Zirphile m'eſt ravie,
Je retombe au néant,
Mon bonheur & ma vie
N'ont duré qu'un inſtant.

## SCENE IX.

NINETTE, ACAJOU.

NINETTE.

OH moment favorable !
C'eſt l'amour

Qui le conduit à ma Cour ;
Eh bon jour Prince aimable ,
Que depuis long-tems
J'attends ,
Ici pour vous s'apprête ,
Un himen qui va remplir
Votre désir :
J'ai commandé la fête ;
Livrez-vous au plaisir.

J'ai découvert par mon art que vous vous affranchiriez aujourd'hui du pouvoir d'Harpagine , que vous verriez Zirphile , que vous l'aimeriez , qu'elle vous aimeroit , en un mot que vous vous conviendriez tous deux.

AIR. *J'étois perdue.*

Mais , quoi vous ne répondez pas ,
L'accueil est sauvage ;
Je ne vois point Zirphile.

ACAJOU.

Helas !

NINETTE.

Quel affreux présage !
Je la cherche en vain des yeux ;
Qu'est-elle devenue ?
Elle n'est point en ces lieux ,

ACAJOU.

Elle est , elle est perdue.

AIR. *Du pain, de l'eau, elle vit.*

La fureur de moi s'empare.

NINETTE.

Que lui vient-il d'arriver ?

ACAJOU.

Harpagine, la barbare !

NINETTE.

Hé bien !

ACAJOU.

Vient de l'enlever,
Je me trouble, je m'égare.

NINETTE.

Arrêtez, cher Acajou,
Le bon ſens eſt déja rare,
N'allez pas devenir fou.

Je vois la cauſe de vos malheurs, Zirphile a eu l'imprudence de vous donner l'anneau, qui la garantiſſoit de tous les revers, mais le mal eſt fait, il s'agit d'y trouver un prompt remede, attendez, je vais mettre mes lunettes ; ô Dieux ! Podagrambo & Zirphile.

ACAJOU.

*Air.*

Ah ! quel malheur, tout eſt perdu !
Je meurs, dépêchez-vous, Madame ;
Je crains que l'objet de ma flamme,
Trop tard me ſoit rendu.

NINETTE.

Remettez vous par le pouvoir des Fées, ſans que votre maîtreſſe ait perdu la vie, ſa tête eſt montée dans la Lune.

ACAJOU.

Dans la Lune !

NINETTE.

Oui, & ſon corps ſe promene dans les jardins de Podagrambo.

ACAJOU.

Mais Madame, vous vous mocquez, mon rival n'eſt point à plaindre, s'il alloit épouſer ce qui lui reſte.

NINETTE.

Ne vous allarmez point, il ne peut en approcher qu'il ne ſoit poſſeſſeur de la tête, il va la chercher dans la Lune, il faut que vous le preveniez.

ACAJOU.

Eh ! comment voulez-vous que je parvienne à la Lune, moi ?

NINETTE.

Je vous éleverai d'un coup de baguette au-deſſus de la moyenne région, & comme les têtes d'amoureux ont un rapport intime avec la Lune, cet aſtre vous attirera auſſi par une attraction naturelle.

ACAJOU.

Et pour revenir.

NINETTE.

Vous deſcendrez avec les influences : que cela ne vous inquiéte pas, ne ſongez qu'à réuſſir.

ACAJOU.

Quel en eſt le moyen.

NINETTE.

Prenez cette bequille, celui qui la porte ne fait point de fauſſes démarches, ces lunettes vous éclairciront le jugement, & vous empêcheront d'être reconnu de Podagrambo : attendez ne les mettez pas

encore, vous ſeriez trop raiſonnable pour arriver à la Lune, ſuivez-moi.

# ACTE III.

*Le Théatre change & repréſente un boſquet de la Lune.*

## SCENE I.

*La tête de Zirphile ſur un Buiſſon de Roſes.*

AIR. *Je crois Liſon.*

CHer ſouvenir,
Non, je ne puis te bannir,
L'amour alloit m'unir
Au beau Prince que j'aime;
Tout le bonheur
Dont il ennivroit mon cœur
Paſſe de même
Qu'un ſonge vain & flateur.

AIR. *Que je regrette mon Amant.*

Que je regrette mon Amant,
Quoiqu'il cauſe mon infortune,
Pour avoir aimé tendrement,
Voilà ma tête dans la Lune.
Si chaque fille eſt dans ce cas,
Les têtes ſont rares là bas.

AIR. *Sans le ſçavoir.*

Un charme affreux ici m'arrête,
Il ne me reſte que la tête,
Quel arrangement puis-je avoir;
Podagrambo du reſte eſt maître,
Et je déteſte ſon pouvoir,
Je réponds à ſes feux peut-être,
Sans le ſçavoir.

## SCENE II.

ACAJOU. *en Vieillard*, LA TESTE DE ZIRPHILE.

ACAJOU, *ſans être vû.*

AIR. *Oh Pierre, oh Pierre.*

MA peine eſt inutile,
Et je cours comme un fou,
Zirphile, ma Zirphile.

LA TESTE DE ZIRPHILE.

C'eſt la voix d'Acajou.

ACAJOU, (*ſans être vû.*)

Zirphile, Zirphile,

LA TESTE.

Oui, j'entends Acajou.

ACAJOU, *paroiſſant.*

Serai-je toujours aſſailli de têtes folles, ſans trouver celle que je cherche, je parcours en vain tous les boſquets de la Lune, Podagrambo m'aura prévenu : malheureux Acajou!

LA TESTE.

AIR. *Trois Enfans gueux.*

Jettez les yeux ſur ce buiſſon de fleurs.

ACAJOU.

Que vois-je, hélas! c'eſt Zirphile elle-même.

LA TESTE.

C'eſt Acajou qui vient ſecher mes pleurs;
Je vois encor le cher Amant que j'aime.

Par quel hazard êtes-vous auſſi dans la Lune

ACAJOU.

La Fée Ninette vient de m'y tranſporter pour vous procurer la liberté.

LA TESTE.

Eh! dites-moi de grace, pourriez-vous m'apprendre des nouvelles de moi.

ACAJOU.

Comment des nouvelles de vous?

LA TESTE.

Oui.

AIR. *C'eſt une excuſe.*

Mon corps eſt reſté ſeul là bas,
Et j'ai tout lieu de craindre hélas!
Quelque maligne ruſe;
S'il fait par malheur des faux pas,
Ma tête ne le conduit pas,
C'eſt une excuſe.

ACAJOU.

Tranquilliſez-vous, il eſt ſous la garde de ées; je viens chercher cette tête charmante pour l'y réunir. Mais hâtons-nous de prévenir Podagrambo, car il a le même deſſein.

LA TESTE.

Arrêtez ce Génie.....

ACAJOU.

Ne l'appréhendez point, il ne pourra me reconnoître ſous ce déguiſement, dès que je mettrai ces lunettes que la bonne Fée ma données.

AIR. *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Venez volez entre mes bras.

LA TESTE.

Je ne puis, un charme m'arrête,
Sans mon anneau, l'on ne peut pas

Se rendre maître de ma tête.

ACAJOU.

Comment je n'y pourrai réuſſir ſi je n'ai votre anneau ?

LA TESTE.

Non, & le vilain Génie le poſſede.

ACAJOU.

ſuis au déſeſpoir.

LA TESTE.

Le voilà pour comble de malheur.

ACAJOU.

Cachez-vous un moment dans ce buiſſon, l'amour m'inſpire une idée.

## SCENE III.

PODAGRAMBO, ACAJOU.

PODAGRAMBO (*avec un trébuchet.*)

PEtite, petite, petite, voilà une tête femelle qui me fait voir bien du pays. Petite, petite, rien ne paroît [*appercevant Acajou*] enſeignez-moi ce que je cherche.

ACAJOU.

Que cherchez-vous, vous ne pouvez mieux vous adreſſer qu'à moi, je ſuis habitant de ces lieux: c'eſt ici le magaſin des choſes perduës, & j'en ai l'Intendance.

PODAGRAMBO

Tant mieux, vous pourriez m'être utile.

ACAJOU.

Les Animaux, les végetaux, tous les Etres que vous voyez dans la Lune ſont des choſes évaporées de votre monde, qui prennent ici des formes caractériſées.

PODAGRAMBO.

Ah ! ah !

ACAJOU.

Par exemple : l'eſprit étourdi des petits-Maîtres, voltige dans la Lune ſous la figure des Hannetons & des Papillons.

AIR. *Dans le fond d'une écurie.*

Ici l'eſprit des Coquettes
Par l'intérêt animé,
En Abeille transformé,
Vit du tribut des fleurettes ;
Et du lys au jaſſemin,
Vole & ſuce ſon butin.

PODAGRAMBO.

Eh ! Qu'eſt-ce que c'eſt que cette foule d'oiſeaux dont ces boſquets ſont remplis ?

ACAJOU.

Vaud. *De la Parodie de Roland.*

La vertu legere des belles,
Ici paroît avec des aîles.

PODAGRAMBO.

Quel cas nouveau !

ACAJOU.

Toujours par quelque moyen drôle ;
Dans la Lune l'honneur s'envole
Comme un Oiseau.

Nous en avons ici de toutes les especes.

AIR. *L'amour n'est pas un Oiseau.*

On en voit dans ce boccage
De petits foibles encore,
Beaucoup même ont pris l'essor
Avant d'avoir leur plumage.

PODAGRAMBO.

Ce n'est pas tout cela que je cherche : c'est la tête de ma maîtresse.

ACAJOU.

Les têtes d'amoureux aiment la solitude, vous la trouverez peut-être dans ce boccage.

PODAGRAMBO.

Gramercy, je vais y tendre mon trébuchet.

ACAJOU.

Ah ! ah, ah, vous voulez prendre les filles au trébuchet : ce sont elles qui nous y prennent, laissez-moi faire, je l'attrapperai moi, il y a cinquante ans que je fais la chasse à ces oiseaux.

PODAGRAMBO.

Eh ! comment pourrez-vous attraper la tête legere d'une jeune fille de quinze ans, vous êtes si vieux.

ACAJOU.

C'est à cause de cela que j'y réussirai.

L'innocence est craintive ;
Et les jeunes tendrons,
Sont sur la défensive,
A l'aspect des garçons
Galants,

Trop

Trop pétulens,
Vous manquez leur défaite ;
Par trop d'ardeur
On leur
Fait peur ;
Mais un Vieillard
Gaillard
A l'art
D'attraper une fillette ;
Et cela ſans courir.

PODAGRAMBO.

De quelle maniere ?

ACAJOU.

On ſe ſert d'appeaux, on attire la tête d'une jeune fille par la curioſité, la louange, la médiſance & les contes frivoles, vous allez voir ; comment ſe nomme votre maîtreſſe ?

PODAGRAMBO.

Zirphile.

ACAJOU.

AIR. *Ah ! vraiment je m'y connois bien.*

Venez adorable Zirphile,
Venez embellir cet azile,
Par l'éclat de vos yeux vainqueurs ;
Vous allez enflamer nos cœurs.

PODAGRAMBO.

Oh ! oh, la voilà, vous avez raiſon, je vais la prendre pendant que vous l'amuſerez.

ACAJOU.

Non, je la prendrai mieux que vous, parce que j'ai plus d'experience, & vous l'amuſerez mieux que moi, parce que je m'apperçois que vous avez plus d'eſprit.

PODAGRAMBO.

Cela n'eſt pas étonnant, je ſuis un Génie.

ACAJOU.

Je vais donc.....

PODAGRAMBO.

Attendez, attendez, ah! ah, ah, avec toute votre expérience, vous ne ſavez pas que l'on ne peut avoir la tête de ma maîtreſſe ſans cet anneau, tenez le voilà, prenez-la ſubtilement pendant que je vais faire un conte. Je vais m'aſſeoir pour reciter plus à mon aiſe.

AIR. *Voyelles anciennes.*

Il étoit une fois un Roi,
Et puis il étoit une Reine,
La Reine un jour diſoit au Roi.
Et le Roi diſoit à la Reine,
La Reine un jour diſoit au Roi.
Et le Roi diſoit à la Reine.

(*il s'endort.*)

## SCENE IV.

HARPAGINE, PODAGRAMBO

HARPAGINE.

JE crains que le Génie ne faſſe quelque nouvelle étourderie : ſuivons-le dans ſon entrepriſe.

PODAGRAMBO, *continue.*

La Reine un jour diſoit au Roi,
Et le Roi diſoit à la Reine.

HARPAGINE.

Comment il dort, que faites-vous donc là Seigneur?

PODAGRAMBO.

Paix, chut, je fais un conte pour endormir la tête de Zirphile.

HARPAGINE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

PODAGRAMBO.

Point de bruit, on va la prendre tout doucement pendant que je l'amuſe; je viens de donner l'anneau à un Habitant de la Lune qui fait ſon métier d'attraper des têtes. Ah ! ah, ah.

HARPAGINE.

Qu'avez-vous fait, tout eſt perdu.

## SCENE V. & derniere.

NINETTE, ACAJOU, ZIRPHILE, PODAGRAMBO, HARPAGINE.

NINETTE.

VEnez tendres Amans, venez triompher de leurs complots ; & vous perfides diſparoiſſez, que leur union faſſe votre ſupplice ; le ſot Génie a donné lui-même à ſon rival l'anneau qui aſſure pour jamais leur bonheur, & détruit votre puiſſance, vous êtes tous deux les victimes de votre propre malice, les ſots & les méchans n'ont point de plus grands ennemis qu'eux-mêmes. (*ils s'abiment.*)

ACAJOU.

AIR. *Ainſi qu'une Hirondelle.*

D'un ſort digne d'envie,

Les Dieux me font jouir.

ZIRPHILE.

Aux Dieux je dois la vie,
A toi tout mon plaiſir.
Oui je dois moins encore
Aux Dieux qu'à mon Amant;
C'eſt lui qui fait éclore
En moi le ſentiment.

NINETTE.

Les Nains mes Sujets ont préparé une maſcarade : je vais les tranſporter ici d'un coup de baguette avec tout mon Palais.

FIN.

# LES
# AMOURS GRIVOIS,

## *OPERA COMIQUE-BALLET.*

DIVERTISSEMENT FLAMAND,

En un Acte.

*Par M.* FAVART.

*O Mœlibœe ! Deus nobis hæc otia fecit.* Virgil. Bucol.

---

Le prix eſt de 30. ſols avec la Muſique.

---

*Derniere Edition, augmentée des couplets nouveaux.*

M. DCC. LI.

---

*AVEC PERMISSION.*

## *ACTEURS.*

MADAME GUILLEMETTE vieille Vivandiere, mere de Fanchon.

FANCHON, jeune Vivandiere, promise à Joli-cœur.

JOLI-CŒUR, Tambour, Amant de Fanchon.

COLIN, jeune Berger Flamand.

COLETTE, jeune Bergere Flamande.

UNE MARCHANDE de Bran-de-vin.

UNE BERGERE Flamande.

UN PANDOUR Déserteur, Amant de la Bergere Flamande.

ISABELLE, Demoiselle Flamande, travestie en Servante.

UNE SUIVANTE d'Isabelle.

UN GRENADIER, Amant d'Isabelle.

DEUX BUVEURS Flamands.

UN NIAIS & une NIAISE, chantans & dansans.

# L'ECOLE DES AMOURS GRIVOIS.

*Le Théâtre repréſente un Hameau Flamand. On voit dans l'éloignement une Ville, dont les Remparts ſont détruits par le Canon; de l'autre côté un Camp, à la tête duquel eſt une Batterie de Canon. Les Aîles repréſentent des Maiſons de Payſans & des Eſtaminettes. Le milieu de la Scêne eſt occupé par pluſieurs Flamands, dont les uns jouent de divers inſtrumens ſous un grand arbre, pendant que les autres, autour de pluſieurs tables, boivent, fument, jouent & danſent.*

## SCENE PREMIERE.

MADAME GUILLEMETTE, FANCHON.

*Après une ouverture qui caractériſe un bruit de Guerre où le Canon ſe fait entendre par intervalle un Flamand ſe leve & chante.*

UN BUVEUR FLAMAND.

AIR: *Noté*, N° 1.

L'AMOUR troublé,
Par le bruit des trompettes;
S'eſt envolé
De ces retraites;
Courons le chercher dans nos bois,

Qu'il entende nos voix ;
Reviens dans cet azile,
Amour, tout eſt tranquile,
LOUIS y donne des loix.

*Madame Guillemette & Fanchon s'avancent, on leur apporte une Table, ſur laquelle on met un Pot de Bierre & trois verres.*

FANCHON.

AIR : *Blaiſe revenant des Champs.*

Cette place apparemment,
Sera Maman,
Pour Joli-cœur mon Amant.

Me. GUILLEMETTE.

Non, je veux ma fille,
Eprouver ce drille.

AIR : *La beſogne.*

Nous ferons ſemblant aujourd'hui ;
D'en attendre un autre que lui,
Pour voir s'il t'aime ſans feintiſe.

FANCHON.

Je vous réponds de ſa franchiſe.

Me GUILLEMETTE.
AIR : *Noté*, n° 2.

Le François dans ſa vive tendreſſe.

Ne ſe pique pas de bonne foi,
Son cœur eſt volage pour ſa Maîtreſſe,
Autant qu'il eſt fidéle à ſon Roi.

AIR: *Tu n'a pas le pouvoir.*

Nous lui dirons qu'un gros Seigneur
A demandé ton cœur,
Et s'il prend la choſe en douceur,
C'eſt qu'il n'a point d'ardeur.

AIR: *Le tout par nature.*

Obſerve bien tes diſcours,
Suppoſons d'autres Amours.

FANCHON.

Je n'entens point ces détours,
Ma mere, je vous jure,
Mon cœur parlera toujours,
Le tout par nature.

AIR: *Adieu ma chere Maîtreſſe.*

Joli-cœur n'eſt point volage,
J'en ai des preuves, Maman,
Il a mis ſa pipe en gage,
Pour m'acheter un Ruban.

AIR: *Il t'attrapera.*

Il ne porte point de Coquarde,
Qui ne ſoit faite de ma main;
Quand j'approche du Corps de Garde

Du doigt il m'appelle ſoudain ?
Battant la Caiſſe il me regarde,
En me faiſant ce ſigne-là. *

Me. GUILLEMETTE.

Il t'attrapera, il t'attrapera.

AIR : *Noté*, N°. 3.

Pour t'avoir, le Grivois te guette ;
On attrappe une fillette,
Mon enfant, à peu près
Comme le Soldat prend les Poulets :
S'il en voit un hors de ſa cage,
Il jette du pain, du fromage,
Tiens, petit, petit, petit,
Le Poulet ſuit,
Et crac,
Le voilà dans le ſac.

* *Signe d'un baiſer.*

## SCENE II.

JOLI-CŒUR, Madame GUILLEMETTE, FANCHON.

AIR : *Quand je ſuis dans mon Corps de Garde.*

BON jour Maman, bon jour Fillette,
Ici vous m'attendez, je crois,
Ma foi,
Notre gloire eſt complette,
Fanchon, c'eſt à toi que je bois.

Me. GUILLEMETTE.

AIR : *On vous en ratiſſe.*

On attend un autre Amant.

JOLI-COEUR.

Bon, quel chien de compliment !
Me prend-on pour un Jocriſſe ?
C'eſt moi qui l'épouſera.

Me. GUILLEMETTE.

On vous en ratiſſe, tiſſe, tiſſe,
On vous en ratiſſera.

AIR : *Mon pere a du pouvoir beaucoup.*

C'eſt un Monſieur qui vient chez nous;
Il a plus d'or & plus d'argent que vous,
Il en a tout plein ſes caſſettes,
Et c'eſt ce qui faut pour les fillettes.

JOLI-COEUR.

AIR : *Et autre choſe itou.*

Et autre choſe itou.
La mere Guillemette,
Et autre choſe itou,
Faut s'entr'aimer ſur-tout.

FANCHON.

AIR : *Reçois dans ton galetas.*

Vraiment ne ſçavons-nous pas,
Comme font ces Meſſieurs de l'armée
Ils vous laiſſent dans l'embaras,
Quand vous vous croyez bien aimée,
Ils changent d'amour ſans façon,
Tout de même que de garniſon,
Tout de même que de garniſon.

JOLI-COEUR.

L'AIR *Ci-deſſus.*

Ma Fanchon?
Que crains-tu donc?

Tu ſeras toujours aimée.
Oui, mes amours
Iront toujours,
Tambour battant, méche allumée,
Par la ſembleu quoique grivois.
Je ſuis conſtant comme un Bourgeois. *bis.*

## Me. GUILLEMETTE.

AIR: *Tambour ; que tu cauſe d'allarmes.*

Un garde Magaſin,
Aura ma Fanchonette :
Vous la r'luquez envain,
La promeſſe en eſt faite,
Tambour
Battez-moi la retraite,
Adieu, bonjour.

## JOLI-COEUR.

AIR: *Pour le peu de tems qu'il nous reſte.*

Et ! comment ?
D'un amour réciproque,
Eſt-ce que l'on ſe moque ?
Quel traitement !
Le courroux me ſuffoque,
Si l'on me l'eſcroque,
Fût-ce le plus fier Traitant ;
Le Diable me croque,
Ce bras le diſloque,
Le plonge au néant,

Je vous le mets en loque
Dans un inſtant.

Me. GUILLEMETTE.

AIR: *Noté*, No. 4.

C'eſt un vivant, ſur la Hanche,
Qui vraiment vous vaut bien.

JOLI-COEUR

S'il veut m'enlever mon bien;
Ventre-non d'un Chien,
Je vous le tranche.

FANCHON.

AIR: *Et non je n'en veux pas davantage.*

Maman, vous avez beau dire,
Joli-cœur a mon amour,
Il a dequoi me ſuffire,
Quoiquil ne ſoit que Tambour,
Joli-cœur a du courage,
Il aime de bonne façon,
Eh! non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

JOLI-COEUR *à Me. Guillemette.*

AIR: *Ce ſont les Garçons du Port au Bled*, ou *j'ai fait l'amour c'eſt pour un autre.*

Si vous vous oppoſez à nous,

Je vous ſaboule auſſi.

Me. GUILLEMETTE.

Tout doux :
Je vois que vous aimez ma fille.
Eh bien, entrez dans ma famille.

JOLI-COEUR.

AIR : *C'eſt une Comedie.*

Et ce Rival ?

Me. GUILLEMETTE.

Mon Gendre, il n'en eſt rien ;
C'étoit pour voir ſi ton cœur aimoit bien,
C'eſt une Comedie.

JOLI-COEUR.

C'étoit pour m'éprouver ? Le beau trait de génie
A quoi bon ces ſotiſes-là ?
C'eſt un Opera.

AIR : *Turlurette.*

Oublions tout ce micmac
Notre affaire eſt dans le ſac.

Me. GUILLEMETTE.

Trinque, à nous, la Nôce eſt faite,
Turlurette.

*Ils s'approchent tous trois de la Table & chantent enſemble en trinquant.*

Turlurette, ma tan turlurette.

JOLI-COEUR.

AIR: *Rlan tan plan tire lire.*

Achevons notre Cruchon;
Et rli, rlan, rlan, tan plan, tire lire.
Puiſque j'obtiens ma Fanchon,
Cel' que mon cœur deſire,
Cel' que mon cœur deſire,
Rlan tan plan tire lire,
Joli-cœur eſt bon Garçon,
Et rli & rlan, rlan tan plan tire lire;
Joli-cœur eſt bon Garçon.
Il te fera bien rire.

AIR: *Noté*, N°. 5.

Si tu veux me ſuivre,
L'on me verra vivre,
Joyeux avec toi.
Au Camp du Roi,
Dans le doux breuvage,
Verſé de ta main,
Je boirai le courage
Avec le Brandevin.

FANCHON.

AIR : *Le Tambour á la Portiere.*

Je ferai ta cadenette,
J'attacherai ton col noir,
Je te nouerai ta roſette,
Je te friſerai le ſoir.

Me. GUILLEMETTE.

Mais que joli-cœur promette
De l'habiller proprement,
Afin que ſa fanchonette
Faſſe honneur au Régiment.

JOLI-COEUR.

AIR : *En miſtico en dardillon en dar.*

Tu ſera miſe en Damoiſelle,
En miſtico, en dardillon, en dar, dar, dar, dar,
Tu porteras frange & dentelle,
Fin ſoulier de caſtor miſtificoté, brodé,

*Même Air.*

Tu porteras de la friſure,
En miſtico en dardillon, en dar, dar, dar, dar,
Boucle d'argent à la ceinture,
En bas rouge à coin verd miſtificoté tiré.

FANCHON.

AIR: *Le Tambour à la Portiere.*

Quand tu battras la rettraite.
Le ſoir au déclin du jour,
Donne un coup pour Fanchonette,
Qui te paiera de retour,
Le matin avant l'aurore,
En reprenant ton tambour,
Bats pour Fanchonette encore,
Pour réveiller notre amour.

JOLI-COEUR.

AIR: *En miſtico, en dardillon, en dar.*

Je battrai pour ma Fanchonette
La rataplan, la rataplan, la ratapataplan,
Et jamais un coup de baguette.
Ne fera rataplan
Pour d'autres que toi, mon enfant.

Me. GUILLEMETTE.

AIR: *Du Siege de Cythere.*

Mais le tambour ſe fait entendre.

FANCHON.

Soyons tous joyeux & diſpos.

JOLI-CŒUR.

Vous ne pouviez ici vous rendre,

Camarades, plus à propos ;
Nos ennemis ont pris le large :
Quand on les entend battre aux champs,
Ratapataplan, ratapataplan,
Nos amours battent la charge.

*MARCHE DE GRENADIERS.*
*& de Vivandieres.*

## JOLI-COEUR.

AIR : *Tambour de l'amour, &c.*

Au ſon du tambour
Celebrez l'Amour :
Que chacun en ce jour
A ma voix obéiſſe.
Au ſon du tambour
Celebrez l'Amour :
Que chacun en ce jour
Faſſe l'Exercice ;
Qu'ici chaque Amant
Soit prêt au commandement.
Montrez nous ici comment
On prend les Belles.
Prenez garde à vous.
Grivois écoutez-moi tous.
Que les cœurs les plus rebelles
tombent ſous vos coups.

## *EXERCICE DES AMANS GRIVOIS au ſon du tambour.*

JOLI-COEUR.

Adroite . . . . . .
Préſentez-vous. . . . . .
A genoux. . . . . .
Baiſez la main. . . . . .
Remettez-vous. . . . . .
Offrez le bouquet. . . . . .
Parez-en le ſein. . . . . .
Prenez un baiſer. . . . . .
Alte-là. . . . . .
Remettez-vous. . . . . .
A Gauche. . . . . .
Marche. . . . . .

*DANSE DES GRIVOIS.*

## SCENE III

COLIN, COLETTE, une Bergere Flamande dans le fond du Théâtre.

COLETTE.

AIR noté, N°. 6.

C'EST toi, Colin ?

COLIN.

C'eſt toi, Colette ?
Je te revois dans ce ſéjour,
Avec toi, ma chere brunette,
Ramene-tu le tendre Amour ?

COLETTE.

Avec rranſport toujours je t'aime ;
Je porte l'amour dans mon cœur.

COLIN.

Ah ! quel bonheur !

COLETTE.

Quel bien ſuprême !

COLIN.

Que j'ai d'ardeur !

COLETTE.

Et moi de même. . . :

COLIN.

Laiſſe-moi donc prendre un baiſer.
Quoi, tu veux me le refuſer ?

COLETTE.

Que veux-tu faire ?

COLIN.

Veux-tu te taire.

COLETTE.

Arrête.

COLIN.

Non, je vais tout oſer.

COLETTE.

Colin.

COLIN *prenant un baiſer*

Colette.

COLETTE.

On m'aura vû.
Ah ! Ah ! je ſuis perdu !

*LES BERGERS PAROISSENT.*

COLIN *aux Bergers.*

AIR : *Le printems rapelle aux armes.*

Amans, chaſſez les allarmes,
Sechez vos larmes ;
LOUIS nous fait, par ſes armes ;
Un ſort plus doux.
Du repos goûtez les charmes,
LOUIS veillera pour vous.

*ENTRE'EE DE BERGERS.*

COLIN *à Colette.*

AIR : *Nous jouiſſons dans nos hameaux.*

Ou, *Eſt-il de plus douces odeurs.*

Que Bellone ſoit dans les fers,
Ou que ſa foudre gronde,
Ici, comme au ſein des deſerts,
Notre paix eſt profonde :
Sur nous, à l'abri des revers,
Notre bonheur ſe fonde :
Que nous importe l'Univers,
Nous ſommes ſeuls au monde.

AIR : *Noté*, N°. 7.

Dis-moi, chere Colette,
As-tu pleuré pour Colin?

COLETTE.

Pour toi ſeul, inquiette,
Je tremblois pour ton deſtin:
Je mourois, hélas! ſans toi;
Je renais quand je te vois.

COLIN.

*Même Air.*

Quand le fer & la flamme
Deſoloient ces triſtes lieux,
Ils ſéparoient mon ame
En t'éloignant de mes yeux:
Je mourois abſent de toi;
Je renais quand je te vois.

COLETTE.

AIR : *Il étoit un Moine blanc.*

Tous diſperſés par l'effroi,
Colin, j'étois loin de toi;
Mon jardin, à l'avanture,
Etoit reſté ſans culture.

COLIN.

*Même Air.*

Ah! que de champs ravagés!
Et que d'hommes égorgés!
Allons réparer ma chere,
Les dommages de la Guerre

*Ils se retirent.*

UNE BERGERE.

AIR: *Jecoutois de-là son caquet.*

Si mon Pandour n'étoit absent,
Je pourrois en dire de même;
Comme eux je sens que mon cœur aime.
Mais que sert l'Amour sans l'Amant.

## SCENE IV.

UN PANDOUR, UNE BERGERE.

LE PANDOUR.

AIR: *du Noël Suisse.*

POUR ain choli fame,
Toi repans ton flame,
Mechant p'tit l'Amour,

Dans la kir d'ain Pandour.
Moi chel diſertir pour fuir dans ſti ſichour,
Cherchir ſti tendron que chel fis ſtautre chour.
Moi, pour ſti pempeche,
Prelir comme ain meche;
Chel revenir ſeche
Comme ain Lucifer;
Moi, pour la troufer,
Chirois juſqu'aux l'Enfer.

LA BERGERE.

AIR: *Vous parlez Gaulois.*

J'apperçois l'objet de ma flamme,
Madier modou moy dobri priteli.

LE PANDOUR.

Eh, comment donc, mon choli Dame,
Fous parlir Houcrois.

LA BERGERE

Du tendre Amour c'eſt un ouvrage.
Vous ſçavez auſſi mon langage.

LE PANDOUR.

Parlir pon François.

AIR: *J'ai fait une Maîtreſſe.*

Sti bouche y être ſi belle,

Que j'affre û crand teſir
Te parlir tout comm'elle,
Et ſafoir c'qué parlir ;
Pour jaſſir d'amourette
On ſçait fîte ain chargon.

LA BERGERE.

Oui, le cœur nous répete
Tous les jours la leçon.

## LE PANDOUR ET LA BERGERE *en* duo.

LE PANDOUR. LA BERGERE *Chantent ſur le même air des paroles Hongroiſes.*

LE PANDOUR.

AIR : *Noté*, N°. 8.

Quel ardir
Dans mon kir
Fait ſentir
La plaiſſir.
Mon pti fame,
Si toi fouloir bien moi ;
Par Mon ame,
Moi chel foulir bien toi ;
Chel ten chir mon foi,
Chel ten chir mon foi.

## *ENTRE'E D'ENFANS FLAMANS.*

LA BERGERE.

Amour, dans ce ſéjour aimable,

Trouble nos cœurs, lance tes traits;
La Guerre qu'ici tu nous fais,
A la paix même eſt préferable.

*BALLET GENERAL DES BERGERS.*

## SCENE V.

ISABELLE en Servante, & une CONFIDENTE.

LA CONFIDENTE.

AIR: *Noté*, No. 9.

SE peut-il qu'une honnête fille,
Comme vous, de bonne famille,
En franche Servante s'habille!
C'eſt pour l'amour de quelque drille;
Avouez-le moi?

ISABELLE.

Hélas! hélas!

LA CONFIDENTE.

En bonne foy,
Vous n'y penſez pas.

AIR: *C'eſt une excuſe.*

Sans en rien dire à vos parens,

Vous avez pris la clef des champs ;
Eſt-ce ainſi qu'on en uſe ?

ISABELLE.

C'étoit pour voir au Camp François.
Ce Roi fameux par ſes ſuccès.

LA CONFIDENTE.

C'eſt une excuſe.

ISABELLE.

AIR : *L'occaſion fait le larron.*

Dans ſon Quartier, traveſtie en Servante ;
Pour l'admirer je courois à grands pas,
Je le cherchois dans une Cour brillante ;
Je l'ai vû parmi des Soldats.

AIR : *Fille qui paſſez par ici.*

On voyoit les moindres Soldats
Reſpirer ſon courage ;
On voyoit l'ardeur des Combats
Briller ſur leur viſage :

LA CONFIDENTE.

AIR : *Vous m'etendez bien.*

Qui vous arrête encore

ISABELLE.

Ah ! n'augmente pas mon ſouci

Je n'oſe te le dire,

LA CONFIDENTE.

Eh bien ?

ISABELLE.

Puiſque mon cœur ſoupire ;
Tu m'entens trop bien.

AIR : *Vla c'que c'eſt d'aller aux Bois.*

J'ai vû certain Grivois charmant ;

LA CONFIDENTE.

Vla c'que c'eſt d'aller au Camp.

ISABELLE.

Ma chere, depuis ce moment ;
Je ſens que mon ame
Malgré moi s'enflamme ;
Mon cœur eſt je ne ſçais comment.

LA CONFIDENTE

Vla c'que c'eſt qu'd'aller au camp.

AIR : *Sur le pont d'Avignon.*

Pour un ſimple Soldat, Iſabelle ſoupire ?

ISABELLE.

L'Amour ne compte point les rangs dans ſon Empire.

LA CONFIDENTE.

AIR : *Le fameux Diogêne.*

Mais certain Gentilhomme,
Que Leandre l'on nomme,
Doit avoir votre main.

ISABELLE.

Lorſqu'un pere propoſe,
Souvent l'amour diſpoſe,
Et l'on réſiſte envain.

AIR : *Adieu mon cher la Tulippe.*

Hélas ! nuit & jour je penſe
Au Grivois qui m'attendrit !
Il me dit dès qu'il me vit,
Ça, pour faire connoiſſance ;
Bel', ſouffrez ſans réſiſtence
Que je vous
Prenne un baiſer doux.

Je répons pour m'en défendre,
Vous plaît-il vous arrêter ?
Il ne daigna m'écouter,
Et mon cœur devenoit tendre ;
De force il croyoit me prendre
Un baiſer, mais
Je le lui donnois.

Se peut-il qu'on ſe refuſe
A ſon fier empreſſement ;
A faire un vain compliment,
Non jamais il ne s'amuſe ;
Sa bruſque ardeur eſt l'excuſe
Du penchant
Que pour lui l'on ſent.

A lui certain charme attache ;
Il a du feu dans les yeux.
Quoiqu'il ait l'air ſérieux,
Deſſous ſa noire mouſtache
Le fripon d'Amour ſe cache ;
Toujours prêt
A lancer ſon trait.

AIR : *Non je ne ferai pas, &c.*

Il vient, retirons nous, cachons lui ma foibleſſe.

# *SCENE VI.*

LE GRENADIER, ISABELLE.

LE GRENADIER.

VOUS me fuyez en vain, je vous suivrai sans ceſſe.

AIR: *Il a la fine montre au gouſſet.*

Depuis quatre jours environ,
Je vous aſſiege tout de bon;
Quoi les filles de ce canton
Sont donc plus difficiles
A prendre que les Villes?

AIR: *Y allons donc, Mademoiſelle.*

Y allons donc, Mademoiſelle,
De votre cœur, faites-moi don:
Pour forcer ce cœur rebelle,
Faut-il avoir du canon?
Y allons donc, Mademoiſelle,
De votre cœur, faites-moi don.

ISABELLE.

AIR: *Ah! je vous vois, je vous aime.*

Vous êtes pire qu'un Dragon,
S'y prend-on de cette façon?

## LE GRENADIER.

AIR: *Noté*, N°. 10.

Oh ! puiſque pour vous je ſoupire,
J'vous embraſs'rai, mon p'tit cœur.

ISABELLE.

Voyez ce fripon, ce petit lutin, fi donc, Monſieur,
Vous n'y penſez pas, pour qui me prend-il ?
j'ſuis fille d'honneur.

LE GRE'NADIER.

Quand vous ſeriez Ducheſſe, Princeſſe, la fille
d'un Procureur,
Vous n'm'enpêcherez pas d'vous dire,
Oh ! puiſque pour vous j'ſoupire,
J'vous embraſs'rai, mon p'tit cœur.

AIR: *Le Trantran.*

Attaquer une Citadelle,
Et l'emporter d'un plein effort ;
Faire le Siége d'une Belle,
Comme on feroit celui d'un Fort ;
Marcher en amour, comme en Guerre,
Sabre à la main, tambour battant ;
C'eſt le tran, tran, tran, tran, tran,
D'un brave militaire.

## ISABELLE.

AIR : *Récit d'Opera Noté*, N° 11.

Par un langage si flateur,
Ne vous obstinez plus à séduire mon ame ;
Monsieur, il faut éteindre une inutile
flamme ;
Le Ciel, pour un Soldat, n'a point formé
mon cœur

## LE GRENADIER.

AIR : *Et mon petit cœur de quinze ans.*

D'un Soldat faites plus d'état, *bis.*
Quand au Combat LOUIS nous mene,
Tout Soldat vaut un Capitaine.
Tout Capitaine est un Soldat.

AIR. *Je suis un bon Jardinier.*

N'ayez point tant de mépris,
Un bon Soldat vaut son prix :
Voyez donc un peu,
Par la sarpejeu,
Votre erreur est extrême ;
Quand LOUIS nous conduit au feu,
Il est Soldat lui-même,
Morbleu,
Il est Soldat lui-même.

ISABELLE.

AIR *S'ont les Garçons du Port au Bled.*

Monſieur, ce que je vous en dis,
Ce n'eſt point du tout par mépris;
Mais c'eſt que je ſuis Demoiſelle.

LE GRENADIER

Parbleu, vous nous la baillez belle.

ISABELLE.

*Même air.*

Je ſuis fille pour le certain
D'un Bourguemeſtre de Menin.

LE GRENADIER.

Vous n'en ſerez pas moins ma femme.
Ma foi, Monſieur vaut bien Madame.

AIR: *En paſſant ſur le Pont-neuf.*

Je ſuis homme de renom,
Et Leandre, c'eſt mon nom.
Je ſuis le fils, il faut croire,
D'un Gentilhomme Picard:
J'ai voulu ſuivre la Gloire.
Comme fit défunt Céſard.

ISABELLE

ISABELLE.

*Même Air.*

Vous Leandre ! c'eſt donc vous
Qu'on m'a promis pour époux ?
Moi je m'appelle Iſabelle.

LE GRENADIER.

Celle qu'on me deſtinoit.

ISABELLE.

Au devoir j'étois fidéle,
Lorſque mon cœur fripponnoit.

ISABELLE.

AIR. *Ah ! Si j'avois connu Mr de Catinat.*

Conſervez-vous pour moi, ne ſervez plus le Roi ;
Car aux plus grands dangers, il vole ſans effroi.

LE GRENADIER.

Sans appréhender rien, de grand cœur je le ſui,
Il ne craint que pour nous, je ne crains que pour lui.

ISABELLE.

*Même air.*

Comme lui, n'allez pas viſiter les travaux,
Il expoſe ſes jours à des Canons Brutaux,
Il porte la Faſcine en face à l'ennemi.

LE GRENADIER

Sommes nous, morbleu, plus gros Seigneurs que lui.

ISABELLE.

*Même Air.*

Bien-tôt à mon amour, le Roi t'enlevera ;
Il te menera loin, de l'air dont il y va,

Je te pers pour long-tems.

LE GRENADIER.

Va, calme ton ennui;
Nous reviendrons dans peu triomphans avec lui,

ISABELLE.

*Même Air.*

Eh bien, ſuis ton devoir, la Victoire & le Roi,
Mais laiſſe-moi du moins un gage de ta foi,
Afin qu'avec honneur, je puiſſe dire à tous,
Un Soldat de LOUIS, d'Iſabelle eſt l'époux.

AIR. *Trémouſſons-nous, & donnons-nous du mouvement.*

Mais une fête ici s'avance,
Mettons à profit les momens;
Chantons avec ces bons Flamans;
Qui ſont joyeux d'être à la France,
Et allons gai, gai, gai, gaiment,
Trémouſſons-nous, & donnons-nous du mouvement.

*MARCHE DE TOUS LES FLAMANS.*

*On danſe.*

*Duo de Flamands.* AIR: *Noté* No. 12.

Tandis que de toutes parts,
Contre des Ramparts,
LOUIS fait gronder ſon tonnerre;
Au lieu d'un Mouſquet,
Prenons un Foret,
Aux Tonneaux, déclarons la guerre;
Perçons leur flanc,

Verſons leur ſang,
Qu'il coule en nos goziers ſéchés par le ſalpêtre.
Pour boire à la ſanté de notre nouveau Maître.

*DANSE D'YVROGNE.*

## SCENE VII.

UNE BRANDEVINIERE, UNE FLAMANDE, UN FLAMAND.

LA BRANDEVINIERE.

AIR: *La Magnotte.*

COURAGE, enfans, point de chagrin;
Qu'ici chacun s'exerce,
Prenez un doigt de Brandevin,
C'eſt moi qui vous le verſe,
Venez, Amis,
J'offre gratis,
En ces jours de Victoire,
Le petit coup,
Le petit coup,
Le petit coup à boire.

UNE FLAMANDE.

AIR: *Je crois que toute la terre eſt à moi.*

Entre nous deux, faiſons la guerre,
Le Vainqueur donnera la loi,

LE FLAMAND.

Si je me bats, ce n'eſt, ma foi,
Qu'à coups de bec & coups de verre;
Si je ſoumets ton cœur, je crois
Que toute la terre,

Que toute la terre eſt à moi. *bis.*

LA FLAMANDE.

AIR : *Voilà mon verre par terre.*

Quand nous nous faiſons la guerre,
L'amour ſeul en fait les frais.

LE PAYSAN.

En brouille avec ma Bergere,
Je nous chamaillons exprès.

*avec* LA FLAMANDE.

C'eſt pour le plaiſir de faire notre paix.

*RONDE POUR LES FEMMES.*

*L'Air eſt à la fin.*

L'autre jour le biau Colas,
Au fond d'un Bois ſolitaire,
Vit la fille au gros Lucas,
Qui dormoit ſur la fougere,
Il la tirit par le bras,
Mon p'tit cœur vous n'maimez guere;
Car tout ça n'vous touche pas,
Hélas! vous n'maimez pas.

Je rotis pour vos appas,
Vous n'en êtes que plus fiere,
Mon cœur pouſſe des hélas!
Qui feroient fendre une pierre,
Vous m'réduirez au trépas,
Mon p'tit cœur vous n'maimez guerre,
Car tout ça n'vous touche pas, &c.

Quand vous allez tous là bas,
Voir les champs de votre Pere,
D'œufs durs, de fromage gras,
J'emplis votre panetiere,
Je vous y donne le bras,

Mon p'tit cœur, &c.

Je n'fais plus que tras repas,
Et devant votre chaumiere,
Tout d'bout comme un échalas,
Je paſſe la nuit entiere,
Mes ſoupirs font peur aux chats,
Mon p'tit cœur, &c.

Liſon voulant fuir Lucas,
Sentit rompre ſa jartiere,
Ça lui fit faire un faux pas,
Ah! méchant qu'allez-vous faire;
Vous m'mettrez dans l'embaras,
Je l'vois bien vous n'maimez guere, &c.

Finirez vous donc Lucas;
J'irai l'dire à votre Mere,
Ouf, vous me tordez le bras,
Agit-on de la magniere,
Quel tourment j'endure, hélas!
Aye, aye, ay'vous n'maimez guere, &c.

Il prit deux baiſers ou tras,
Sur le ſein de la Bargere,
Puis il ſe croiſit les bras,
Et reſtit la ſans rien faire,
Vous êtes donc las Colas,
Je l'vois bien vous n'maimez guere, &c.

## *MENUETS.*

### UN NIAIS ET UNE NIAISE.

### LA NIAISE.

AIR noté, N°. 13.

Que fais-tu là bas,

Tout droit comme un i ;
Approche donc Nicodême,
On ſe fait bien aiſe,
Et tu reſte-là,
Ni plus ni moins qu'une ſouche
Je m'ſens en humeur ;
C'eſt que j'voudrois bien
Danſer un petit branle ;
Allons, gros butord,
Fais-moi faire un ſaut
En l'honneur de la France.

LE NIAIS.

*Même Air.*

Mami' Babichon,
C'eſt que j' n'oſois pas
Danſer d'vant tout le monde
J'aim' tant à danſer,
Que ſouvent tout ſeul
Je Danſ' dans notre grange
Quoiqu'ça n'paroiſſe pas,
Je ſuis un Gaillard,
Comme étoit mon grand oncle :
Je ſuis un peu lourd,
Mais quand j' ſuis en train
J'vais plus long-tems qu'un autre.

*ENTRE'E DU NIAIS ET DE LA NIAISE.*

UN FLAMAND.

Le Ciel propice a comblé notre attente,
Jouiſſons de notre loiſir :
Que le canon qui portoit l'épouvante,
Annonce à préſent le plaiſir.

*BRANLE GENERAL.*

*Au bruit du Canon.*

AIR : *Noté*, N°. 14.

*Seconde Ronde Flamande chantée alternativement par Mlle Darimath, & M. de l'Ecluſe.*

Amis, chantons à pleine voix
Vive le bon Roi de France.
Enfin nous voilà ſous ſes loix,
Au gré de notre eſpérance ;
Enfin nous voilà ſous les loix
De ce bon Roi de France.

C'étoit malgré tous nos Bourgeois
Qu'on lui faiſoit réſiſtance ;
Chacun lui croyoit ſur les toits,
Y avance, y avance, y avance.
Enfin, &c.

Sur tous nos cœurs il a des droits,
En vertu de ſa clémence ;
Je goûtons, grace à ſes Exploits ;
Le repos & l'abondance :
Enfin, &c.

La Bierre nous rendoit ſournois ;
Du vin j'ignorions l'uſance ;
Il nous fait boire du pivois.
Morgué quelle différence !
Soyons à jamais ſous les loix
De ce bon Roi de France.

Dès qu'on le voit on l'aime tant ;
Que l'on ſe ſent l'ame épriſe,
Sur tout, le beau ſexe Flamand
Le mettroit dans ſa chemiſe:
Pour moi je l'aime franchement ;
Chacun loue à ſa guiſe.

Si pour célébrer les grands Rois
Je n'avons pas d'éloquence ;
Tout Flamand, comme un franc Gaulois,
Ne dit rien que ce qu'il penſe :
Parquoi j'diſons vive les loix
De ce bon Roi de France.

NICODEME.

Quand on ma dit vla les Français,
J'm'en fit m'cacher dans not' cave,
Eh puis quand ils m'ont trouvé-là,
Au lieu de m' couper la tête
Ils m'ont fait boire à la ſanté
De ce bon Roi de France.

BABICHON.

Moi j'fus m'cacher derriere du foin ;
Un Soldat ſuivoit des Poules,
Il m'trouvit là, j'crus qu'il m'tueroit
Mais il m'fit bien des careſſes ;
Ah qu'on eſt poli ſous les loix
De ce bon Roi de France.

Meſſieurs, la critique a des droits ;
Mais qu'ici l'on s'en diſpenſe,
Nous chantons le plus grands des Rois ;
Le zele vaut l'éloquence.
Répetez tous à haute voix,
Viv' le bon Roi de France. FIN.

*APPROBATION.*

J'ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier ; un Manuſcrit intitulé, *l'Ecole des Amours Grivois, Opera Comique Ballet.* A Paris ce 23 Juillet 1744.

CREBILLON.

*Vû l'Approbation, permis d'imprimer. ce 24 Juillet* 1744. *MARVILLE.*

# LE BAL
## DE
# STRASBOURG,
## *DIVERTISSEMENT ALLEMAND,*
## AU SUJET DE LA CONVALESCENCE
## DU ROY,
## *OPERA COMIQUE BALLET.*

Par Mrs. F... D. L. G... & L. S...

A PARIS;

Chez PRAULT Fils, Quai de Conti, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLIV.

*AVEC PERMISSION.*

# *ACTEURS.*

M. FRENCHMAN, Mr. le Febvre.

UN OFFICIER, Mr. Duranci.

HENRIETTE, Fille de M. Frenchman, Mlle. Darimath.

TROIS DEPUTE'S DE LA VILLE.

TROIS NOUVELLISTES.

Une petite FILLE, Mlle. Puvignée.

TROIS ALLEMANDES.

UN ALLEMAND.

NICODEME, Mr. Dourdais.

BABICHON, Mlle. Sauvage.

UN SUISSE, Mr. Drouillon.

*La Scene eſt à Strasbourg.*

# LE BAL DE STRASBOURG.

*DIVERTISSEMENT ALLEMAND.*

## SCENE PREMIERE.

UN OFFICIER FRANÇOIS de la Garniſon de Straſbourg.

AIR. *Alcide eſt vainqueur du trépas.*

LOUIS eſt vainqueur du trépas,
La gloire va guider nos pas (*bis.*)
Oui le Ciel avec notre Maître
Nous fait renaître, (*bis.*)
LOUIS eſt vainqueur, &c.

AIR noté. N° 1. *Que fais-tu là ſeule, Liſette?*

Reviens, amour, reprends les armes,
Qu'en un jour ſi beau
Tout ſente un feu nouveau,
Hâte-toi de rallumer ton flambeau
Que la crainte & la douleur
Avoient éteint dans nos larmes;
Henriette va combler mon bonheur
Si je trouve dans ſon cœur
La même ardeur.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

J'avois oublié ma tendreſſe,
Et l'image de ma Maîtreſſe
En vain ſe préſentoit à moi,
De chagrin mon ame remplie,
M'apprenoit qu'on peut à ſon Roi,
Sacrifier plus que ſa vie.

## SCENE II.

L'OFFICIER, HENRIETTE.

L'OFFICIER.

AIR. *C'eſt chez vous.*

QUoi c'eſt vous !
Ah je jouis du bonheur le plus doux.

HENRIETTE *froidement.*

Quoi c'eſt vous !

L'OFFICIER.

AIR. *J'ai paſſé deux jours ſans vous voir.*

J'ai reſté long-tems ſans vous voir,
Dans ces jours de triſteſſe,
Vous ne devez pas m'en vouloir,
O ma chere Maîtreſſe !
Je craignois hélas pour mon Roi,
Et mon cœur n'étoit plus à moi.

*Menuet de Roland.*

Quelle froideur extrême !

HENRIETTE.

J'excuſe votre oubli,
Je ne croyois pas même
Vous revoir aujourd'hui.

L'OFFICIER.

AIR noté. N° 2.

Je vous aimois
Plus que jamais;
Mais
(Pardonnez-le moi)
Le premier amour d'un François,
Eſt l'amour de ſon Roi.

HENRIETTE.

AIR. *C'eſt une excuſe.*

J'ai partagé votre douleur,
Ne croyez pas que de froideur
Ici je vous accuſe,
Tout François avec vous gémit
Et la crainte qui me ſaiſit
Fait votre excuſe.

AIR. *Eſt-il de plus douces odeurs.*

Qui doit plus que nous le chérir!

Ce Roi digne d'envie ;
Ne ſongeoit qu'à nous ſecourir,
Prêt à perdre la vie,
Nos cœurs ſont pénétrés d'amour
Pour un Roi qui nous aime ;
Que nous eût importé le jour
S'il eût péri lui-même.

L'OFFICIER.

AIR. *Monſieur le Prevôt des Marchands.*

Pour le bonheur de ſes Sujets
Le Ciel le rend à nos ſouhaits ;
Plus notre ami que notre maître,
LOUIS, échape du danger,
Il croit jouir d'un nouvel être
Pour nous chérir & nous venger.

HENRIETTE.

AIR. *Guillot eſt mon ami.*

Peut-on payer aſſez
Cette heureuſe nouvelle,
Tous nos maux ſont paſſés,
Je me livre à mon zéle,
Vous me rendez mon cher
Si... ſi ſatisfaite,

Que ſi vous vouliez d'Henriette
Un baiſer,
On ne pourroit vous le refuſer.

L'OFFICIER.

AIR. *Ah ſi j'avois connu M. de Catinat.*

Accordez-donc encor un prix à mon amour,
Sachez que l'ennemi fuit loin de ce ſéjour.

HENRIETTE.

Qu'ils reſtent, nous bravons leurs efforts ſuperflus,
Ce ſeroit pour LOUIS un triomphe de plus.

AIR. *Faut-il qu'une ſi belle plante.*

D'une ſanté pour nous ſi chere
Notre hymen aujourd'hui dépend,
Calmons la crainte de mon Pere;
Il n'attendoit que cet inſtant,
En rendant la joie à ſon ame,
Il va couronner notre flâme.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

Mais nous en croira-t'il encore?
Pour ce Roi, que ſon cœur adore,
Il ne ceſſe de s'affliger,

Son inquiétude eſt extrême,
Vous ſavez qu'après le danger,
On craint encore pour ce qu'on aime.

L'OFFICIER.

AIR. *Bacchus diſoit pour m'exciter à boire.*

Il nous croira, la nouvelle eſt certaine,
Pluſieurs Couriers viennent la confirmer.

HENRIETTE.

Eh pourquoi donc nous laiſſer dans la peine ?
Vous auriez dû plutôt m'en informer.

L'OFFICIER.

AIR. *A préſent je ne dois plus feindre.*

Je vous cherchois pour vous l'apprendre.

HENRIETTE.

Venez, venez, c'eſt trop attendre,
Nous ſerions déja mariés.

*Refrain.*

Que de momens perdus ! (*bis.*)
Ah ! que je les regrette.

(*Cor de Chaſſe.*)

L'OFFICIER.

*Fanfare de Choisy.*

J'entens encor un Courier
Qui vient nous la publier,
A Monsieur Franchman il faut
Courir l'apprendre au plutôt,
Qui peut donc vous arrêter ?

HENRIETTE.

Demeurons pour écouter.

## SCENE III.

L'OFFICIER, HENRIETTE, LE COURIER, précedé de deux Cors-de-Chasse, & suivis de la Populace.

LE COURIER.

AIR. *Morgué Pierrot j'ons bonne chance.*

RAssurez-vous, Peuple fidelle,
Notre Roy n'est plus en danger,
Et vous ne devez plus songer
Qu'à faire éclater votre zéle,
Vive le Roy,

*(Avec le Peuple.)*

Vive le Roi,
Le Ciel diſſipe notre effroi.

*Une* ALLEMANDE.

AIR. *Il faudroit pour faire un tombeau.*

Nous pourrons donc le voir enfin.

*Deuxiéme* ALLEMANDE.

Ah l'heureuſe nouvelle!

*Troiſiéme* ALLEMANDE.

Notre Reine auſſi viendra-t'elle?

*Quatriéme* ALLEMANDE.

Verrons-nous auſſi-le Dauphin?

*La premiere* ALLEMANDE.

AIR. *Comme deux Sceaux dans un puits.*

Pour notre Roi,
N'eſt-il plus rien à craindre?

*La deuxiéme* ALLEMANDE.

Dites-le moi?

*La troiſiéme* ALLEMANDE.

Parlez de bonne foi?

*(Toutes enſemble.)*

Premiere ALLEMANDE.

*S'eſt-il montré pour raſſurer ſon Peuple?*
*L'avez-vous vû vous-même?*

Deuxiéme ALLEMANDE.

*La Reine vous a-t'elle paru bien joyeuſe?*
*N'a-t'elle plus d'allarmes?*

Troiſiéme ALLEMANDE.

*Les Habitans de Metz ont-ils déja fait*
*Des Fêtes pour ſa convaleſcence?*

Quatriéme ALLEMANDE.

*Eh! mon cher Monſieur, là dites-nous*
*Sincerement, eſt-il entierement rétabli.*
*Ne nous flatez-vous pas?*

LE COURIER.

*Suite de l'Air ci-deſſus.*

Je vous parle ſans feindre.
Oui, oui, cent fois, oui le fait eſt certain,
Voulez-vous me tenir juſqu'à demain matin?

AIR. *Vous n'viendrez pas avec nous.*

Oh! s'il faut que je vous écoute,

Je n'aurai jamais fait avec vous,
Je n'ai mangé ni bû ſur la route.

TOUS LES BOURGEOIS.

Vous viendrez boire avec nous. (*ter.*)

LE COURIER.

AIR. *Mon brave Capitaine.*

Eh! laiſſez-moi de grace,
Tout ci, tout çà,
Tout cela me laſſe,
Eh! laiſſez-moi de grace....

UN BOURGEOIS.

*Comment, vous êtes fatigué de nous entendre?*

LE COURIER.

Je ne le ſuis que trop,
De courir le galop,
Pa ta ti, pa ta ta, pa ta trop.

AIR noté. N°. 3.

Je me mets à peine à crier,
Oh hé, oh hé, oh hé,
Que chacun au fouet du Courier,
Oh hé, oh hé, oh hé,

Tombe ſur moi comme grêle.
Tout le monde s'en mêle,
Que dit-il ? que dit-on ?
Pa ta ti, pa ta ton,
Comme leur langue trotte.
Pour achever de me laſſer,
Vingt femmes venoient pour m'embraſſer,
Je n'ai pu m'en débarraſſer
Qu'en leur laiſſant ma botte.

HENRIETTE.

AIR. *De neceſſité neceſſitante.*

Reſtez, reſtez, & ſoyez tranquille,
De la part des Bourgeois de la Ville,
Je vois venir un fort honnête homme,
Pour vous préſenter le Vidrecome.

## SCENE IV.

### LES ACTEURS PRECEDENS.

*MARCHE POUR LES DE'PUTE'S*

*qui apportent le Vidrecome.*

Trois DE'PUTE'S.

*CANON.*

AIR. *Gros nez, gros nez.*

GOUTEZ ce vin,
C'eſt le meilleur des bords du Rhin;
Buvez la ſanté de notre Souverain.

LE COURIER.

AIR. *J'avois pris femme laide*, Vaudeville du fleuve d'oubli.

Oh, je ſçais trop bien vivre
Pour refuſer cela, ah, ah, ah;
Qu'à la joye on ſe livre,
Notre Roy le ſçaura, ah, ah, ah:
A l'envi chantez ſa gloire,
Tandis qu'avec gaité
Sa Santé (*il boit*) je vais boire. (*bis.*)

L'OFFICIER.

*VAUDEVILLE Noté.* N°. 4.

Notre bonheur nous fait connoître
Que LOUIS nous donne des Loix ;
Nos Ennemis, par nos Exploits,
Connoiſſent qu'il eſt notre Maître :
Vive, vive, vive à jamais
Le Pere & le Roy des François.

HENRIETTE.

C'eſt à lui plus qu'au Diadême,
Que tous nos hommages ſont dûs ;
Il eſt plus grand par ſes vertus
Qu'il ne l'eſt par le rang ſuprême :
Vive, &c.

L'OFFICIER.

Aux jours d'un Prince qui nous aime,
Comment ne s'intereſſer pas ?
A ceux de ſes moindres Soldats
Nous l'avons vû veiller lui-même :
Vive, &c.

HENRIETTE.

Loin ces Rois dont l'affreux ſyſtême

Rend

Rend par l'effroi des cœurs soumis :
Louis est craint des ennemis,
Mais il veut que son Peuple l'aime,
Vive, &c.

L'Officier.

Les Rois, qui des Dieux sont l'image,
Devroient être immortels comme eux,
Sur ceux qui sont des malheureux,
Que la mort exerce sa rage,
Vive, &c.

Un Deputé *présentant une bourse au Courier.*

Tenez, recevez cette bourse ;
Notre zéle en sera flaté,

le Courier.

Du Roy, j'annonce la santé,
Je suis trop payé de ma course :
Vive, &c.

Une petite Fille *au Courier.*

On doit pour un si doux message
Vous faire les plus riches dons ;
Tenez, prenez tous mes bonbons,
Je ne puis donner davantage :
Vive, &c.

Maman dit qu'il n'eſt notre Maître
Que pour nous faire à tous du bien ;
Dites-lui que je l'aime bien,
Je voudrois qu'il pût le connoître :
Vive, &c.

HENRIETTE.

O Ciel, daigne ajoûter encore
Aux jours de ce Prince chéri,
Tous ceux qu'auroit donné pour lui,
Un Peuple zelé qui l'adore :
Vive, &c.

HENRIETTE, (*au Courier.*)

AIR : *Madame j'ai un paquet pour vous.*

Vingt nouvelliſtes ſont chez nous,
Qui ne ſoupirent qu'après vous ;
Venez donc les informer tous.

LE COURIER.

Je m'en fais une fête,
Mais pour la peine du Courier,
Madame, avec la permiſſion de Monſieur, vous
êtes trop honnête,
Pour lui refuſer un baiſer.

L'OFFICIER.

AIR : *La Besogne.*

Il faut bien le récompenser,
Accordez-le sans balancer.

HENRIETTE.

Venez détailler à mon Pere
Un fait pour nous si nécessaire.

*Entrée de plusieurs Allemands & Allemandes, qui dansent au son des instrumens qui ont accompagné la cérémonie du Vidrecome.*

## SCENE V.

Monsieur FRENCHMAN entouré des NOUVELLISTES, HENRIETTE, L'OFFICIER, LE COURIER,

M. FRENCHMAN.

AIR. *Nous avons pour vous satisfaire.*

ON ne craint donc plus pour sa vie ?
Quel transport ! quel plaisir je sens !
Ma vieillesse est ragaillardie,
J'en suis plus jeune de vingt ans.

*Premier* NOUVELLISTE.

AIR. *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

Vaincu par le ſeul nom du Roy,
Au bruit de ſa convaleſcence,
L'Ennemi fuit ſaiſi d'effroi,
Et par-tout triomphe la France.

*Deuxiéme* NOUVELLISTE.

AIR. *Changement pique l'apétit.*

J'ai des nouvelles d'Hongrie.

*Premier* NOUVELLISTE.

Moi de Piémont & d'Italie.

*Troiſiéme* NOUVELLISTE.

On m'écrit ſouvent de Menin.

*Deuxiéme* NOUVELLISTE.

J'ai correſpondance à Berlin.

AIR. *Tant de valeur & tant de charmes.*

Le Roy de Pruſſe & notre Maître,
Par les armes ſe ſont unis.

L'OFFICIER.

Ils ſont bien plus, ils ſont amis,

Et tous deux méritent de l'être.

AIR. *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Ces Rois on eu dans leur Traité,
Contre tant de complots ſiniſtres,
Pour Politique l'Equité
Et leur Sageſſe pour Miniſtres.

M. FRENCHMAN.

AIR. *La Beſogne.*

Et de la Flandre qu'en dit-on ?

*Le deuxiéme* NOUVELLISTE.

Toute ira bien dans ce Canton.

L'OFFICIER.

Bon, qu'eſt-ce que l'on appréhende ?
Le Comte de Saxe y commande.

HENRIETTE.

AIR. *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Tout nous répond de ſes ſuccès.
La France ne la pas vû naître,
Mais quoiqu'il ne ſoit pas François,
Il a bien le cœur fait pour l'être.

LE COURIER.

AIR. *Non je ne ferai pas.*

Clermont, qui devant Furne a ſignalé ſa gloire,
Pour un objet plus cher dédaigne la Victoire :
Le péril de ſon Roy ſuſpend tous ſes Exploits :
Il connoît la terreur pour la premiere fois.

*Premier* NOUVELLISTE.

AIR. *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Malgré les Alpes, l'Italie
Voit enfin nos braves François.

*Troiſiéme* NOUVELLISTE.

Eh bon ! quel compte ! c'eſt folie ;
On n'y pénétrera jamais :

*Premier* NOUVELLISTE.

Nous ſommes déja dans les plaines,

M. FRENCHMAN.

Le Paſſage en eſt garanti
Contre toutes forces humaines.

*Premier* NOUVELLISTE.

Non pas contre le Grand Conti.

AIR. *Un jour le malheureux Liſandre.*

Le François avide de gloire
Etonne & force le deſtin ;
Trois fois on le rappelle en vain,
Il n'écoute que la Victoire,
Il en arrache le Laurier ;
Poitou regarde ſans plier
De ſes morts les roches couvertes ;
Il brave le plomb meurtrier,
Il devient plus fort par ſes pertes
Et ſubſiſte encore tout entier.

LE COURIER.

AIR. *Du bas en haut.*

Du bas en haut,
Le François gravit & s'accroche
Du bas en haut,
Il s'élance & livre l'aſſaut,
L'Ennemi court de roche en roche,
De nos Soldats
Il fuit l'approche
Du haut en bas.

HENRIETTE.

AIR. *Nous jouiſſons dans nos hameaux.*

Par des Danſes & par des Jeux

Paris marque ſon zéle
Chaque nuit par de nouveaux feux ;
Le jour ſe renouvelle,
L'art épuiſe tous ſes ſecours
Pour ce brillant hommage ;
Mais le cœur trouvera toujours
A faire davantage.

M. FRENCHMAN.

AIR. *Faut-il qu'une ſi foible plante.*

S'il eſt vrai tout ce qu'on m'aſſure,
Mes enfans, je comble vos vœux,
Votre hymen ne ſe peut conclure
Sous des auſpices plus heureux ;
Mais commençons par voir la Fête
Que pour le Roi Straſbourg apprête.

HENRIETTE.

AIR. *J'ai fait jouer un Bal mon Couſin.*

On dit que c'eſt un Bal,
Sans égal,
J'y veux mener la danſe,

L'OFFICIER.

Tout flatte en ce grand jour
Mon amour,
Et les vœux de la France.

M. FRENCHMAN.

Vive le Roi,
Amis ſuivez-moi,
Déja la Fête commence.

*Troiſiéme* NOUVELLISTE *les arrêtant.*

AIR. *Amis ſans regretter Paris.*

Mais avant tout écoutez-moi,
Je vais lire une Piece,
Que j'ai fait en l'honneur du Roi,

M. FRENCHMAN.

Le Sujet m'intéreſſe.

*Deuxiéme* NOUVELLISTE.

AIR. *Voici le jour ſolemnel.*

Moi j'ai fait une Ode auſſi,
La Voici.

*Troiſiéme* NOUVELLISTE.

Avant je lirai la mienne... (*il lit.*)

AIR. *Quel état douloureux.*

*Quel ſpectacle inhumain!*
*Je vois l'affreuſe Parque,*
*Venant ſes ciſeaux à la main,*
*Pour l'avoir bravée à Menin,*

*Vouloir trancher les jours du plus parfait Monarque ;*
*La foudre gronde....*

HENRIETTE *lui arrachant son Ode.*

AIR. *De tous les Capucins du monde*

Allez, Messieurs les faiseurs d'Ode,
Allez rimer aux Antipodes,
LOUIS doit rire des efforts
De votre bizarre génie ;
La crainte qu'on eut de sa mort,
Fait mieux l'éloge de sa vie.

*Ils sortent. La Scene change & représente un lieu illuminé pour le bal*

*LE BAL.*

## SCENE VI.

BABICHON, NICODEME, L'OFFICIER, HENRIETTE, UN SUISSE.

LE SUISSE *courant après Nicodeme.*

AIR. *Tes beaux yeux ma Nicole.*

ALlons entrir téore,

NICODEME

De grace laissez-nous.

LE SUISSE.

Toi riſonnir encore,
Sti Pal n'eſt pas pour vous,

NICODEME.

Si l'on fait cette Fête
Pour tous les bons Sujets,
J'y ai droit pluſque perſonne,
Car j'aime le Roi mieux qu'tous.

LE SUISSE.

AIR. *Tant de valeur.*

Si toi me tire davantache,
Que t'aimir le Roi plis que moi,
De mon libarde par mon foi
Moi chel tuïr ta perſonnache.

AIR. *Si vous voulez que je vous baiſe.*

L'Amour que chafre pour ton Maître,
M'afoir rendu de ſes Sujets,
Tout l'Etranchir qui le connoître
Afoir t'apord le cœur François.

L'OFFICIER.

AIR. : *Carillon de Méluzine.*

Laiſſez, laiſſez ces bonnes Gens.

HENRIETTE.

Que demandez-vous, mes enfans?

NICODEME.

AIR. *J'ai la plus méchante femme.*

Je m'apelle Nicodême,
Et vlà ma mi Babichon,
Elle eſt à préſent ma femme,
Et puis moi j'ſuis ſon mari :
Nous avons quitté la Flandre,
Pour ſçavoir comme le Roy va ;
Ça va bien, j'en ſuis fort aiſe,
Nous venons l'attendre ici.

AIR : *Pierrot, qui eſt-ce qui t'arrête.*

J'laime mieux que s'il étoit mon frere,
Et mieux que ma mi Babichon ;
Elle n'en eſt point jalouſe,
Car el' l'aime auſſi mieux qu'moi :
Nous voulons le voir encor,
Pour le prendre pour modele ;
Elle & moi nous voulons faire
Un enfant qui lui reſſemble,
Beau, bienfait, plein de courage,
Comme lui.

BABICHON.

AIR. *J'ai la plus méchante femme.*

De plus, j'veux encor un'fille,

Fais tout comm' tu l'entendras;
J'veux qu'ell' reſſemble à la Reine,
Chacun viendra l'admirer
J'veux un p'tit cadet encore,
Plein de charmes, plein d'eſprit,
Au Dauphin qu'il ſoit ſemblable,
Le Roy ſera ſon Parrein.

AIR. *Pierrot qu'eſt-ce qui t'arrête?*

Je n'lui demandons point d'finance,
Je n'voulons que ſon amitié,
Et c'eſt la plus grand'richeſſe
Que nous voudrions avoir,
Car il ne nous manque rien;
Notre pré peut nous ſuffire,
Demandez à Nicodême,
Quand on a l'cœur à l'ouvrage,
Et lorſqu'on vit bien enſemble,
C'eſt c'qui faut.

HENRIETTE.

AIR. *Le Confiteor.*

Laiſſez-les, ce ſont nos amis;
Leur zéle ne nuit point au vôtre,

L'OFFICIER.

Camarade, il leur eſt permis

D'avoir un cœur comme le nôtre.

LE SUISSE.

Hé pien, danſir tous deux pour moi,
Chel va poir en l'honneur du Roy.

---

*VAUDEVILLE*, noté N°. 5.

TOUT ici partage & inſpire
Les plaiſirs dont nous jouiſſons;
On voit la ſageſſe ſourire
A nos plus badines Chanſons:
La Folie accourt à nos ſons,
C'eſt la raiſon qui l'attire:
En ce jour tout ſemble permis,
Nos craintes ceſſent,
Nos plaiſirs renaiſſent
Avec la ſanté de LOUIS.

HENRIETTE.

Dans l'indolence & la triſteſſe
Je voyois couler mon Printems,
Et le devoir à la tendreſſe
Déroboit les plus doux momens;
Le plaiſir qu'en ce jour je ſens,
N'allarme plus la Sageſſe;
Le plus tendre amour m'eſt permis;
Mes ennuis ceſſent,
Et mes plaiſirs naiſſent
Avec la ſanté de LOUIS.

D'un amant qui vantoit ſa flamme
Je n'éprouvois que la froideur ;
Le feu qui brûle dans mon ame
Aujourd'hui paſſe dans ſon cœur ;
Il mérite & ſent ſon bonheur :
L'Amour enfin le reclame,
Comme l'un de ſes Favoris ;
Mes ennuis, &c.

Dans un ennuyeux eſclavage
J'ai vécu juſqu'à ce moment ;
Ma Mere, autrefois ſi ſauvage,
Eſt ſortie avec un amant ;
Je ſuis l'exemple de Maman,
De mon cœur je fais uſage,
De la liberté je jouis :
Mes ennuis ceſſent, &c.

De ma femme l'humeur ſauvage
Avoit effarouché l'amour
Pendant dix ans & davantage ;
Je l'ai cru perdu ſans retour ;
Mais hier au declin jour,
Il égaya mon menage ;
Enfin nous voilà bons amis,
Les plaintes ceſſent, &c.

## LE SUISSE.

Le Roi liêtre ein pon Camarade ;
A ſon Santé j'affre bû tant,
Qu'enfin ne liêtre plus malade,
Et j'en ſuis le cauſe pourtant,

Que ſti pon Prince fifre autant
Que chel poir de coups raſade:
Çà, que tous les pons Réjouis,
Chantent ma gloire.
Chel veux touchours poire,
Puiſque ça fait fifre LOUIS;

HENRIETTE *au Public.*

AIR. *Les Filles de notre Village.*

Quand nous oſons faire paroître
L'ardeur de chanter notre Maître,
Vous encouragez nos Auteurs;
Mais leur zéle pluſque l'ouvrage
A mérité votre ſuffrage
Et nos ſuccès ſont dans vos cœurs.

FIN.

---

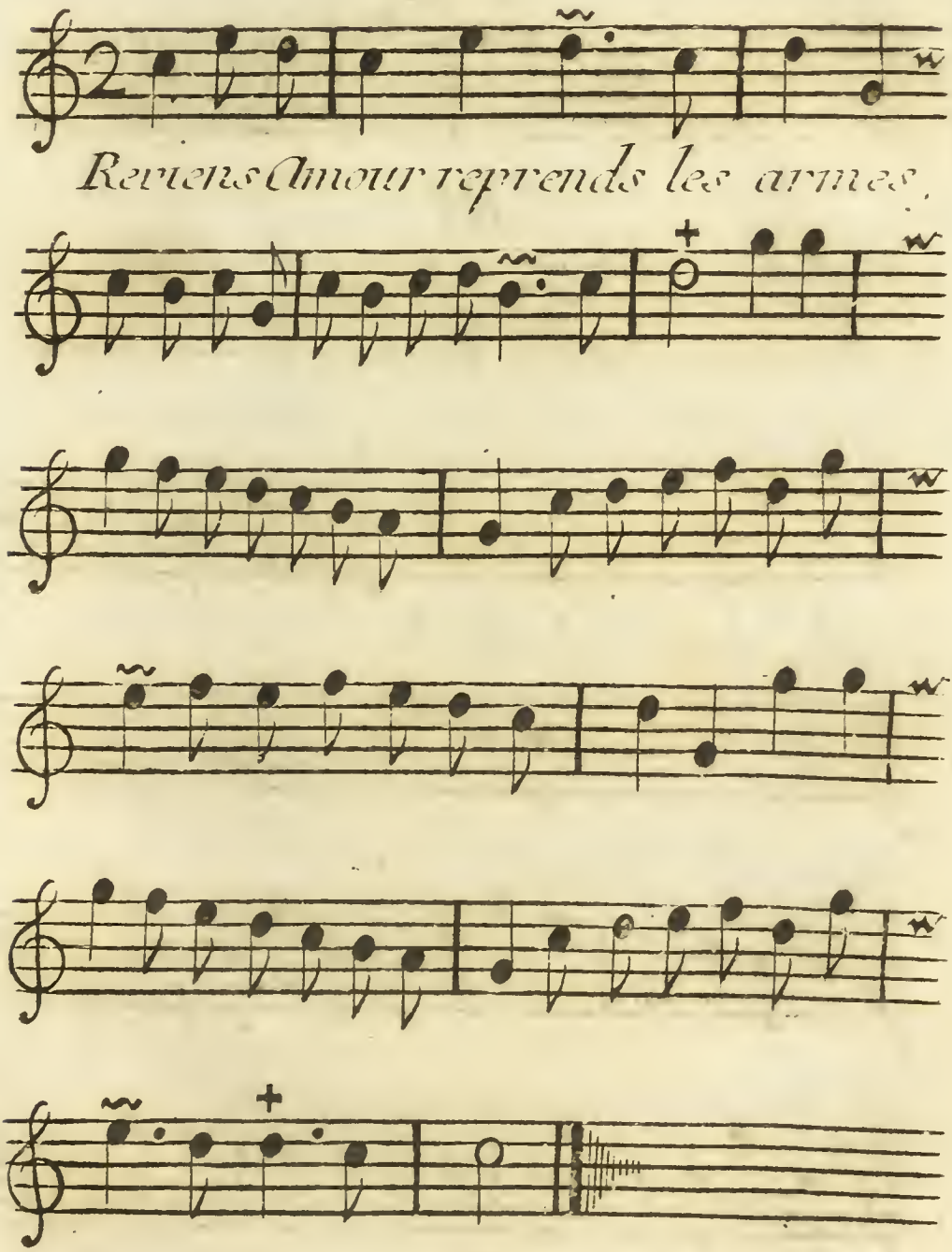
*APPROBATION.*

J'AI lû par ordre de Monſieur le Lieutenant Général de Police, une Piece qui a pour titre, *Le Bal de Strasbourg, Opera-Comique.* A Paris, ce 10 Septembre 1744. CREBILLON.

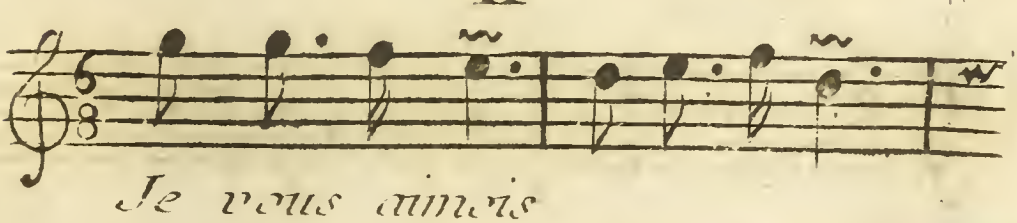
*Vû l'Approbation, permis de repréſenter, ce 26. Septembre 1744. MARVILLE.*

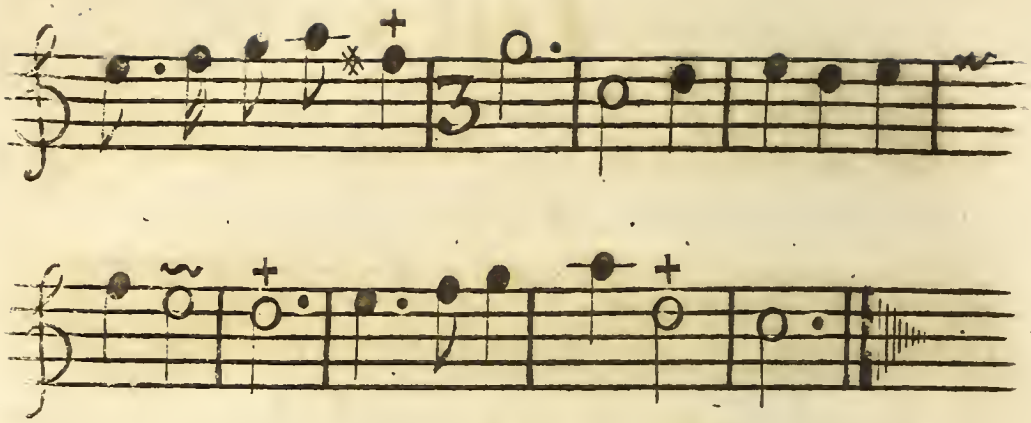
# AIRS
# du Bal de Strasbourg.

## N.o I.

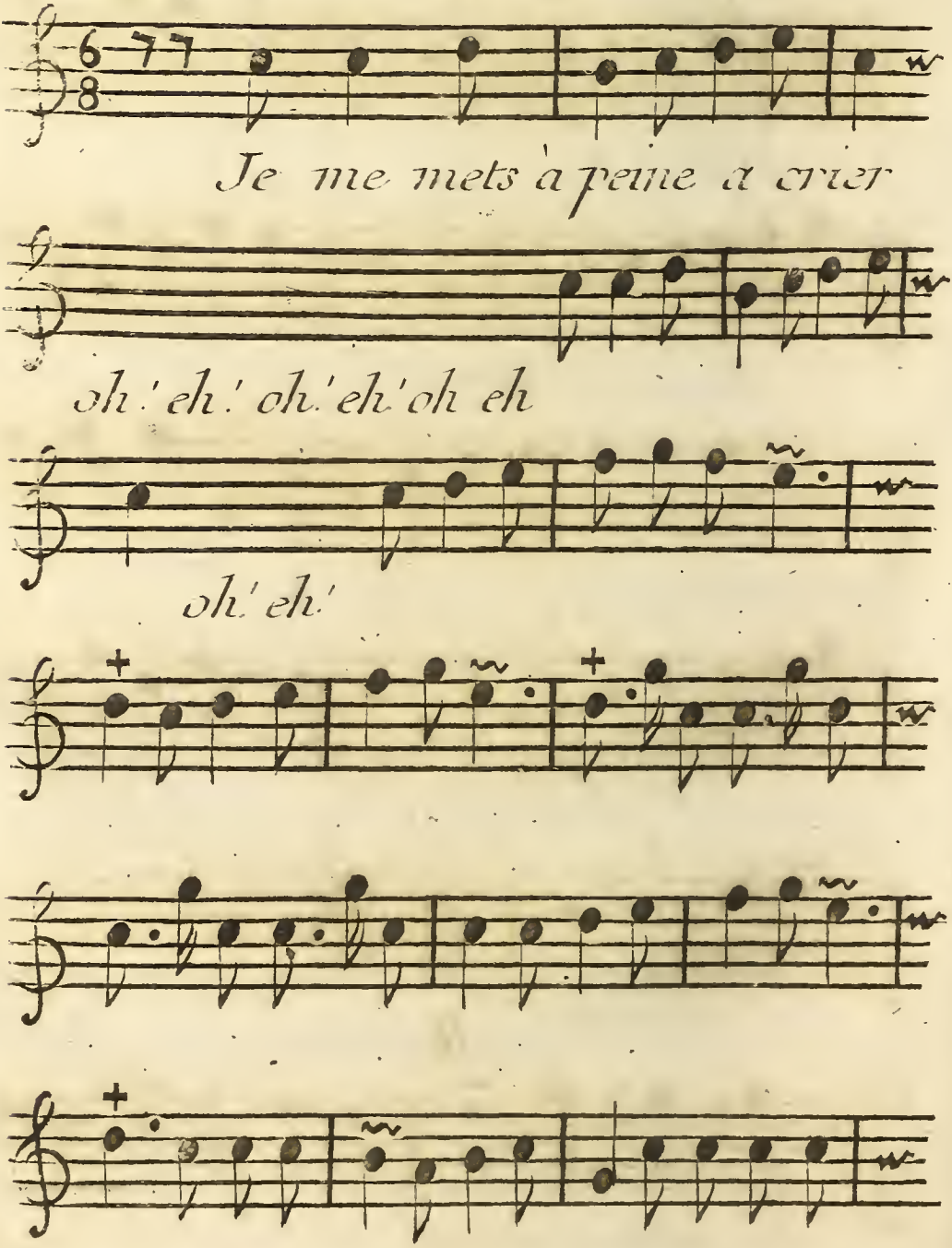


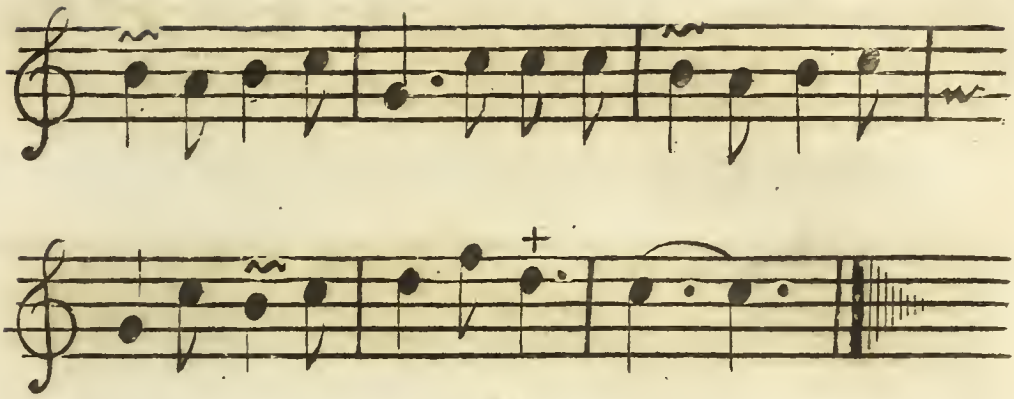

## II



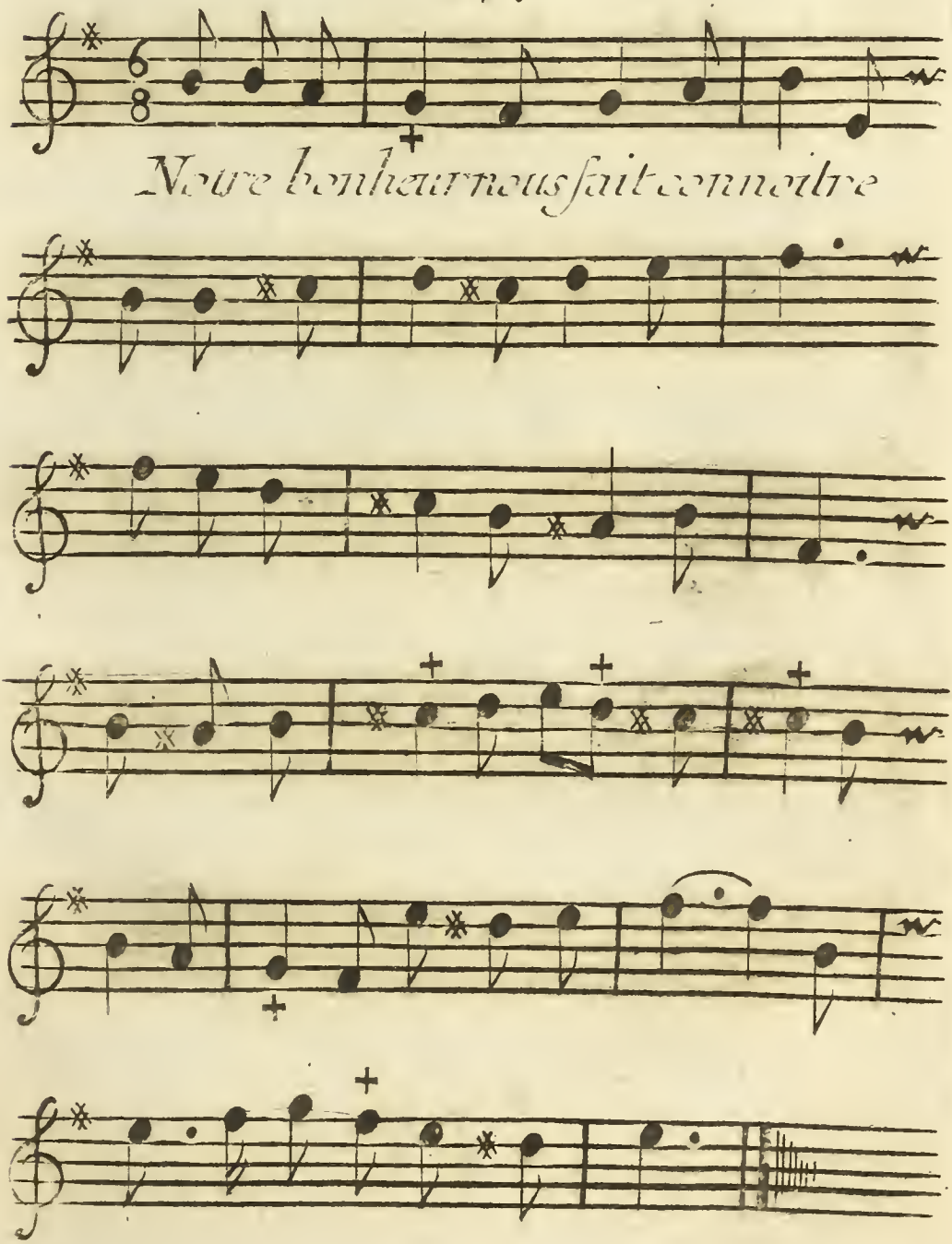


## III.

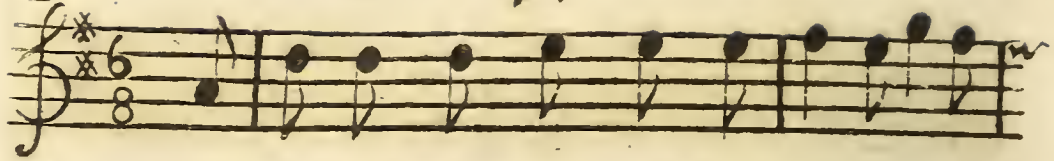




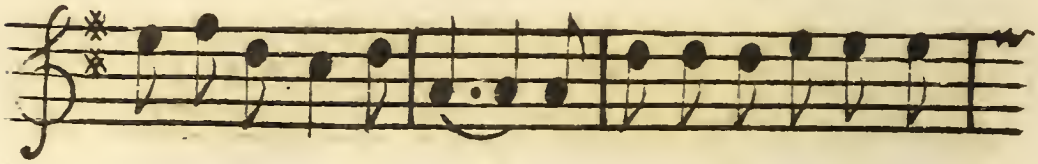
## IV.

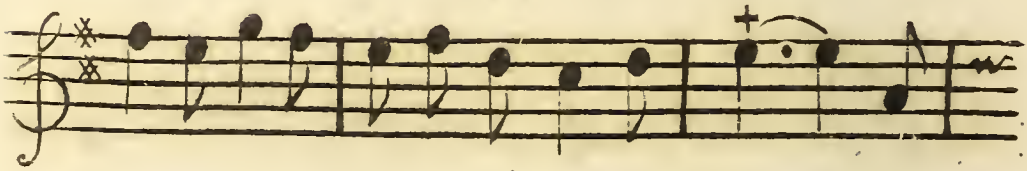


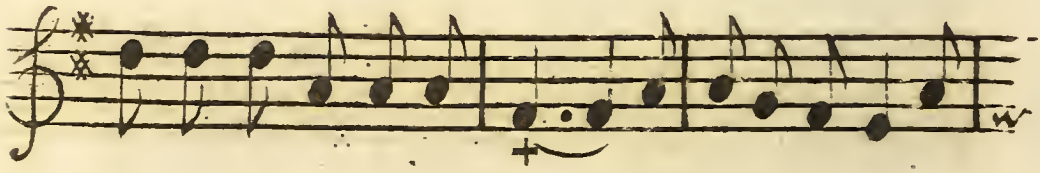
t. V.

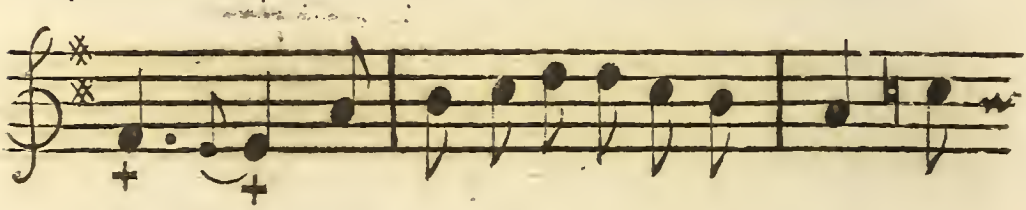


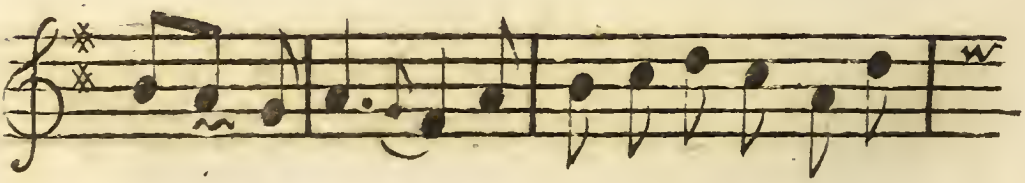
Tout ici partage et inspire

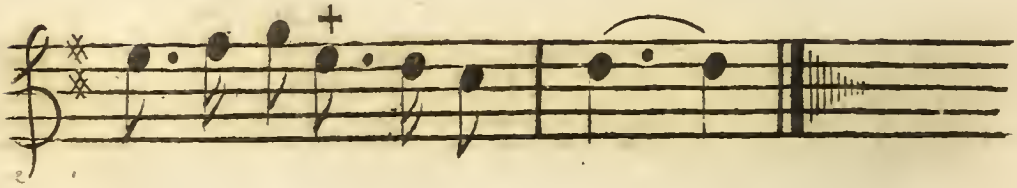












FIN.

# THESÉE,

## *PARODIE NOUVELLE DE THESÉE.*

REPRESENTE'E POUR LA PREMIERE FOIS
à l'Opera-Comique, le 17 Février 1745.

*Par Meſſieurs F... P... L...*

*Le prix eſt de 24 ſols.*

A PARIS,

Chez PRAULT, Fils, Quai de Conti, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLV.

*AVEC PERMISSION.*

# *ACTEURS.*

CHOEUR DE COMBATTANS.

ÆGE'E.

ÆGLE'.

CLE'ONE.

LA GRANDE PRESTRESSE de Minerve.

MEDE'E.

DORINE.

THESE'E.

ARCAS.

Une HARANGERE.

HARANGERES.

DE'MONS.

LES FURIES.

PEUPLES.

# THESÉE,
## *PARODIE.*

### SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre repréſente le Temple de Minerve.*

CHŒUR DE COMBATTANS qu'on n'entend & qu'on ne voit point ; ÆGLE', CLEONE.

CHŒUR.

AIR : *Frappons &c.*

FRapons, frappons, frappons fort ;
Saboulons-les en diable ;
Frappons, frappons, frappons fort,
Et frappons d'accord.

ÆGLE'.

AIR : *Guériſſez-moi mon mal ma chere Mere.*

Que l'on fait ici de rumeur !
Ah ! j'ai grand peur,
Ah ! j'ai grand peur !
C'eſt fait de moi,
Je meurs d'effroi,
Je meurs d'effroi !
Dieux ! que d'allarmes !
Que de vacarmes
On ſe bat ſans ſçavoir pourquoi.

CLEONE.

AIR : *Que j'eſtime mon cher Voiſin.*

Allez, Theſée eſt notre appui,
Minerve le ſeconde ;
L'Hiſtoire lui fait aujourd'hui
Bien aſſommer du monde.

ÆGLE'.

As-tu vû de ce Vainqueur
La taille divine ?
Ce Héros à la valeur
Joint la bonne mine :
Theſée eſt un inconnu ;
Mais on voit à ſa vertu
Qu'il eſt gen gen gen, qu'il eſt ti ti ti,

Qu'il eſt gen, qu'il eſt ti,
Qu'il eſt gentilhomme...

CLEONE.

Ah ! voilà votre homme.

AIR, *Allons donc, Mademoiſelle.*

Allons donc, Mademoiſelle,
Il faut l'aimer ſans façon :
Un Guerrier pour une Belle
Eſt un fruit de la ſaiſon.

CHŒUR. *Refrain.*

Frappons, frappons, frappons, fort,
Et frappons d'accord.

---

# SCENE II.

## LA GRANDE PRESTRESSE, ÆGLÉ, CLEONE.

LA GRANDE PRESTRESSE.

AIR : *Margot filoit tranquillement.*

EN entendant crier ainſi,
Tout mon corps eſt tranſi ;
Que de trouble ici !

Que de train train,
Que de train train,
Que de train,
Que de train, que de trouble ici.

AIR : *Tirlentaine.*

Ayez pitié de nôtre embarras
Déeſſe
De la ſageſſe
Tirez-nous de ce pas
Es ſurtout ne tardes pas.

*Toutes trois.*

Tirez-nous, &c...

CHŒUR.

Victoire, victoire, victoire.

---

## SCENE III.

### LE ROY, LA GRANDE PRETRESSE, ÆGLE', CLEONE.

LE ROY.

AIR : *Quand je ſuis dans mon corps de Garde.*

MEs troupes ne ſont pas manchottes
Les mutins ſont annéantis;

Une partie a les menottes,
Les autres ont gagné Pays.

LA GRANDE PRETRESSE.

AIR : *Que j'eſtime mon cher Voiſin.*

Puiſque tout eſt calme à préſent
Faiſons un ſacrifice ;

LE ROY.

Je veux que ce ſoit en danſant
Entrez en exercice.

LA GRANDE PRESTRESSE.

AIR : *Toujours va qui danſe.*

Quoi l'on verroit cabrioler
Les eléves de la ſageſſe !
Ah ! pouvez-vous ainſi parler
Sans choquer la Déeſſe !

LE ROY.

Du moins dans ces lieux mes Soldats
Vont ſe battre en cadence.

LA GRANDE PRESTRESSE.

Mais pour danſer ils ſont trop las
Quelle extravagance !

LA ORANDE PRESTRESSE.

Mais pour danſer ils ſont trop las
Quelle extravagance !

*La grande Prêtreſſe & la ſuite du Roy rentrent.*

## SCENE IV.

LE ROY, ÆGLE'.

LE ROY.

AIR : *Mon petit cœur gauche.*

APrés les allarmes
Que la joye ait ſon tour ;
Egayez vos charmes
Avec un peu d'amour :
Moi je me débauche
Vos appas m'ont ſéduit,
Mon petit cœur gauche
Pour vous je perds l'eſprit.

AIR : *Du traquenard.*

Voyez ce front couronné
Qui de rides eſt orné....
Mais quel air étonné !
C'eſt un peu trop tard peut-être
Vous parler de mes feux !....

ÆGLE'.

Oui, trop tard pour tous les deux.

LE ROY.

AIR : *Vantez-vous-en.*

Mais en faveur de ma tendreſſe
Vous ferez grace à ma vieilleſſe :
Je ſuis caſſé, quinteux, gouteux
Mais tout cela me ſied au mieux :
Je dois être aimable à vos yeux
Car je ſuis Roy, belle Princeſſe,
Roy victorieux & puiſſant
Vantez-vous-en.

ÆGLE'.

AIR : *C'eſt ma deviſe.*

Le Trône a pour moi moins d'appas
Que la tendreſſe,
Non, il ne dédommage pas
De la jeuneſſe,
Croyez-vous que le rang ſuffit ?
Quelle ſottiſe !
Moins de gloire & plus de profit
C'eſt ma diviſe.

AIR : *Connoiſſez-vous Marotte.*

Connoiſſez-vous Medée
Pour oſer lui manquer de foy?
C'eſt un poſſedée
Qui ſe mocque d'un Roy,
Elle égorge tertì, empoiſonne tertous;
C'eſt la bête à tertous.

LE ROY.

AIR : *Le beau Dion.*

Mais on m'éleve quelque part
Un Fils qui me vient du hazard;
Je veux qu'il dégage ma foy
En l'épouſant au lieu de moy.

AIR : *A la ſanté de la Folie.*

Vous, vous aurez je vous aſſure
Dans peu de ma progéniture,
Par ma barbe, je vous le jure....

ÆGLE'.

Votre ſerment me fait peur;
Vous pourriez devenir parjure
Taiſez-vous pour votre honneur.

AIR : *Roſſignolet du verd boccage.*

Devez-vous parler dans ce Temple
De votre ardeur ?
Cela n'eſt pas de bon exemple
Sortons, Seigneur.

*Ils rentrent.*

---

# SCENE V.

*Le Théâtre répréſente le Palais du Roy.*

## MEDE'E, DORINE.

MEDE'E.

*Air & parole de l'Opera.*

DOux repos, innocente paix
Heureux, heureux un cœur qui ne vous perd jamais.

AIR : *Je ne ſuis né ni Roi, ni Prince.*

Ah ! Venus pour t'avoir ſervie
Que j'ai de chagrins en ma vie!
Mon cœur en brûlant pour Jaſon
N'agit que trop bien à ta guiſe ;

Tu troubles encor ma raiſon!
C'étoit aſſez d'une ſottiſe !

DORINE.

AIR : *De mon pot je vous en reponds.*

Theſée eſt un jeune gas
Qui par tout fait fracas.

MEDE'E.

Ah ! que j'aime ſa noble audace,
Qu'à tuer, il a bonne grace.

DORINE.

Ce jeune homme eſt dans ſa primeur
Et c'eſt-là le meilleur.

MEDE'E.

AIR : *Eſt-ce ainſi qu'on prend les Belles.*

D'accord, par ſa bonne mine
Mon cœur eſt trop combattu,
De tout tems je fus coquine,
Ainſi le ſort l'a voulu,
Mais mon cœur étoit, Dorine,
Fait pour aimer la vertu.

DORINE.

AIR : *Si ma Philis vient en vendange.*

On n'eſt pas volage, Madame,
Pour n'avoir changé qu'un fois.

MEDE'E.

Jaſon avec Ægée, & puis Theſée !... Oh dame,
Tout bien compté, cela, je crois, fais trois.

AIR : *Prenez un Amant lariette.*

Je ſens ma chere
Tout le prix de l'honneur ;
On doit tout faire
Pour deffendre ſon cœur ;
Je ſerois encor
Un fille fort ſage,
Si Jaſon ce petit volage
N'eut pris ce Tréſor.

DORINE.

AIR : *Filles qui paſſez par ici.*

On ſouffre les vœux d'un Amant
D'abord ſans conſéquence...

MEDE'E.

Hélas un tendre engagement
Va plus loin qu'on ne penſe.

Vraiment.
Va plus loin qu'on ne penſe.

AIR : *Eh avance.*

On ne voit pas au premier jour
Ce que nous doit couter l'amour ;
Bien tôt ce traître en diligence
Avance, avance, avance...
Sans lui j'aurois mon innocence !

DORINE *à part ſur le même air.*

La perte neſt pas d'importance.

MEDE'E.

AIR : *Je ſuis la ſimple violette.*

J'ai mis mon jeune Frere en piéces,
Mes deux Fils ont paſſé le pas,
Par de ſemblables gentileſſes
J'ai par tout ſignalé mon bras ;
Mais au fond tout cela n'eſt rien
Car malgré ces fredaines,
Je paſſe pour femme de bien
Chez le Peuple d'Athênes.

# SCENE VI.

## LE ROY, MEDE'E, DORINE.

LE ROY.

AIR : *Ziſte, zeſte point de chagrin.*

ZIſte, zeſte plus de ſoucis,
Grace à vos rubriques
Magiques
Ziſte, ceſte plus de ſoucis
J'ai vaincus mes ennemis.

AIR : *J'aime mieux le Moine, moi.*

De nous unir je vous fis la promeſſe.
*Il touſſe.*

MEDE'E.

Je vois à votre toux,
Que cet hymen, Seigneur, n'a rien qui preſſe
Ni pour moi, ni pour vous ;

LE ROY.

Et c'eſt en quoi vous vous trompez Princeſſe,

Je ſens que ça preſſe
Moi,
Je ſens que ça preſſe.

MEDE'E.

AIR : *Maris qui voulez fuir l'affront,*

Vous pouvez-vous tranquiliſer
J'y veux penſer
A mon aiſe;

LE ROY.

Vous battez froid, mais dan ce cas
Je ne ſuis pas
Un Nicaiſe?
Vous riez d'un galant
Lent
A tête blanche;
Vous en voudriez un
Brun
Bien ſur la hanche.

AIR : *Le tout par nature.*

Puiſque c'eſt comme cela
Bien-tôt mon Fils paroîtra
Sans doute qu'il vous plaira
Car je le légitime,

MEDE'E.

MEDE'E.

Je vous entends, laiſſons-là,
Ce Fils anonyme.

AIR : *C'eſt une autre affaire.*

Vous ſçavez, petit volage
Vous récrier ſur votre âge
Pour éluder notre hymen ;
Prés d'Æglé vous voit-on faire
Un tel examen ?

LE ROY.

C'eſt un autre affaire.

AIR : *Pierre bagnolet.*

Oui, trop de conſtance m'aſſomme ;
Contractons un nouveau lien,
Le changement réjouit l'homme

MEDE'E.

La femme auſſi s'en trouve bien.

LE ROY.

C'eſt là mon goût.

MEDE'E.

C'eſt là le mien.

*Tous deux.*

Oui, trop de conſtance m'aſſomme
Contractons un nouveau lien.

## SCENE VII.

ARCAS, LE ROY, MEDE'E, DORINE.

ARCAS.

AIR : *Robin ture lure lure.*

VOus chantez, Seigneur, ſur nous
On va battre la meſure ;
Adieu le Thrône pour vous

LE ROY.

Ture lure !

ARCAS.

Faute de progéniture

LE ROY.

Robin ture lure lure !

AIR : *J'ai rêvé toute la nuit.*

J'ai chez les Enfans trouvés

Un Fils des mieux élevés ;
Qu'on lui dépêche un Courier
Et fais publier
Que je vais me marier,
Rendons mes Peuples contens
Puiſqu'ils veulent des enfans.

ARCAS.

AIR : *Ah ! ah ! je voudrois bien voir ça !*

La populace à haute voix
Sans nul égard vous traite d'imbecille,
On eſt las de ſuivre vos Loix,
Et de Theſée on a fait choix ;
On le promene par la Ville
En grand triomphe aſſis ſur le bœuf gras,
Et la canaille danſe ſur ſes pas

LE ROY.

Ah ! ah !
Nous allons voir ça !
*Ils rentrent.*

# SCENE VIII.

THESE'E ſur le bœuf gras, HARANGERES.

*MARCHE.*

UNE HARANGERE.

AIR : *Gué gué gué opégué.*

METtons-nous tous en danſe
Autour de ce Zéros ;
Il a de la vaillance
Il eſt fier & diſpos :
Ah ! qu'il eſt biau ma chere,
Ah ! qu'il eſt bien monté
Opégué ma Commere
Gué, gué, gué, opégué.

CHŒUR.

Opégué ma Commere, &c.

*RONDE dont les paroles ſont gravées à part.*

CHŒUR.

Opégué ma commere
Gué, gué, gué, opégué.

THESE'E.

AIR : *Faites boire à triple meſure.*

Eh ! quoi j'entendrai toujours braire !
Si j'ai ſur vous quelque pouvoir,
Je vous ordonne de vous taire,
Allez, Meſſieurs, partez, bon ſoir.

*Theſée veut entrer dans l'appartement du Roy ; Medée l'arrête*

# SCENE IX.

## MEDE'E, THESE'E.

MEDE'E.

AIR : *Tout eſt permis en Carnaval.*

OU courez-vous ?

THESE'E.

Trouver le Roy...

MEDE'E.

Ne craignez-vous pas ſa vengeance ?

THESE'E.

On m'a couronné malgré moi,
Et c'eſt pour badiner, je penſe :
Le Roy m'en voudroit-il du mal ?
Ce n'eſt qu'un tour de Carnaval.

AIR : *Pour la Baronne.*

La ſeule gloire
Enflâmoit mon cœur autrefois ;
L'amour jaloux de la victoire
M'a fait voir un joli minois,
Adieu la gloire.

MEDE'E.

AIR : *N'y a pas de mal à ça.*

Un peu de Tendreſſe
Sied bien aux vainqueurs ;
C'eſt une foibleſſe
Digne des grands cœurs,
N'y a pas de mal à ça.

THESE'E.

Jargon d'Opera.

MEDE'E.

AIR : *C'eſt m'amie j'la veux.*

Vous pouvez ſans honte

M'ouvrir votre cœur ;

THESE'E.

J'aime Æglé.....

MEDE'E.

Quel conte !..

THESE'E.

Oui, c'eſt en honneur,
Et le thrône brille
Moins qu'elle à mes yeux,
Elle eſt bien gentille
C'eſt m'amie j'la veux.

MEDE'E.

AIR : *Si la jeune Iris a pour moi du mépris.*

Le Roy pour Æglé brûle des mêmes feux

THESE'E.

Qu'importe !

MEDE'E.

Craignez qu'il ne l'emporte...

THESE'E,

Il n'eſt pas dangereux :

MEDE'E.

Il eſt bien amoureux...

THESE'E.

Qu'importe !

AIR : *Attendez-moi ſous l'orme.*

Je ne puis le comprendre
Il vous promit ſa foi ! ...

MEDE'E.

Allez, allez m'attendre
Et fiez vous à moi,
Bien-tôt en bonne forme
Vos feux ſeront contents.

*Theſée entre dans l'appartement de Medée.*

MEDE'E.

Attendez-moi ſous l'orme
Vous m'attendrez long-tems.

*Air & paroles de l'Opera.*

Dépit mortel, tranſport jaloux
Je m'abandonne à vous.

AIR : *Ce fut un Dimanche après Vêpres*

Sans ſuccés j'ai fait les avances,
Par la plus noire des vengeances
Il faut punir cet ingrat là
Ah, ah, ah, ah, ah, ah !

Et ma rivale en pâtira,
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!

*Air & paroles de l'Opera.*

Dépit mortel, tranſport jaloux
Je m'abandonne à vous.

*Elle s'éloigne.*

---

# SCENE X.

## ÆGLE', CLEONE.

CLEONE.

AIR: *Ton humeur eſt Catherine.*

THeſée après ſa victoire
Va vous faire ici ſa cour,

ÆGLE'.

Il donne tout à la gloire
Sans rien donner à l'amour,
Sa lenteur m'impatiente
Il ſçait que j'attens ici,
Puiſque la gloire eſt contente
Que je ſois contente auſſi.

AIR : *Ami ſans regretter Paris.*

Il me devroit ſes premiers ſoins,
Vois s'il s'en met en peine.

CLEONE.

Madame, laiſſez-lui du moins
Le tems de prendre haleine.

*Cleone s'enfuit en voyant Medée.*

## SCENE XI.

MEDE'E, ÆGLE'.

MEDE'E.

AIR : *Et qu'eſt c'que ça m'fait à moi.*

Sçais-tu que je ne vaus rien,
Quand on me met en colere?

ÆGLE'.

Oui, vraiment, je le ſçai bien;

MEDE'E.

Je ſuis pire que Mégere

ÆGLE'.

Et qu'eſt-c'que ça m'fait à moi ?
Ce n'eſt pas-là mon affaire.
Et qu'eſt-c'que ça m'fait à moi ?

MEDE'E.

Crains....

ÆGLE'.

Dites-moi donc pourquoi ?

MEDE'E.

AIR : *Quand le péril eſt agréable.*

Vous êtes gentille....

ÆGLE'.

Princeſſe,
Eſt-ce un crime à ſcandaliſer ?

MEDE'E.

Nenni ; mais s'en eſt un d'uſer
De cette gentilleſſe.

ÆGLE'.

AIR : *Je n'en veux pas d'avantage.*

Epouſez le Roy, Madame,
Je n'ai point d'ambition,
Un jeune homme plein de flâme

A mon inclination,
Un Officier de mon âge
N'eſt encor pour moi que trop bon;
Eh non, non, non,
Je n'en veux pas d'avantage.

MEDE'E.

AIR : *Vous m'avez tout l'air hum, hum.*

Petite ruſée, hum, hum,
A votre air je ſoupçonne...
Vous aimez Theſée, hum, hum;
Répondez friponne.

ÆGLE'.

Eſt-ce ma faute, hélas! ce n'eſt que de ce jour;
On n'en doit accuſer que la gloire & l'amour.

MEDE'E *ſur le ton du dernier Vers.*

Parbleu pour t'excuſer tu prends un plaiſant tour

AIR : *Lanturlu, lanturlu.*

Que ton eſpoir finiſſe,
Le Roy connoiſſeur,
De ton cœur novice
Veut avoir la fleur.

ÆGLE'.

De mon cœur !... le jocriſſe !
Madame, je ne l'ai plus,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu.

MEDE'E.

AIR : *Quoi, boiter en cette ſaiſon.*

Je te dirai confidemment,
Tout ſimplement,
Tout bonnement,
Que ſi tu n'éteins pas ton feu,
De ces deux mains je t'étrangle,
Morbleu,
De ces deux mains je t'étrangle.

AIR : *Qu'un mari ſoit pulmonique.*

Crains ma puiſſance infernale,
Apprends que je ſuis ta Rivale...

ÆGLE'.

Jamais mon cœur ne changera...

MEDE'E.

Ah, ah !
Que l'Enfer
Soit ouvert !
Venez tôt, tôt, tôt,

Aſtarot,
Grifaël,
Burgibel;
Quittez votre Caverne
Monſtres, que mon Art gouverne,
Secondez tous
Mes tranſports jaloux,
Houx, houx!
Hâtez-vous
De remplir mes projets.

*Chœur de moutons.*

Bés, bés,
Dis-nous-les,
Tes Valets
Sont tous prêts,
Bés, bés.

*Le Théâtre repreſente un Deſert affreux.*

# SCENE XII

## MEDE'E, ÆGLE', DE'MONS.

MEDE'E.

AIR : *Un Cordelier d'une riche encolure.*

POur l'effrayer, Monſtres, ſoyez ingambes,
Tortillez les jambes,
Ça dépêchez-vous,
Tortillez les genoux.
Je veux encor que le Diable ſautille
Devant cette fille,
Ça dépêchez-vous,
Tortillez les genoux.

*On danſe.*

*Un Singe danſe les Furies.*

CHŒUR.

AIR : *Il étoit une fois un Roy* (d'Acajou)

Par nos clameurs
Troublons les cœurs.

ÆCLE'.

Quand ferez-vous ceſſer ma peine?

CHŒUR.

Son deſeſpoir
Eſt doux à voir.

ÆGLE'.

En verité j'ai la migraine !

MEDE'E.

Eh ! quoi, tu ne t'étonnes pas
D'entendre tout l'Enfer qui braille !

ÆGLE'.

Epargnez-moi tout ſe fracas.

MEDE'E.

Tu ne frémis point?...

ÆGLE'.

Non, je bâille.

# SCENE XIII.

THESE'E en robe de chambre & ſur un lit garni de rideaux MEDE'E, ÆGLE', FURIES.

MEDE'E.

AIR : *I, i, i, il eſt endormi.*

TU vas voir un autre tableau,
Oh, oh, oh, tourelouribo.

ÆGLE'.

Theſée ici ! quel cas nouveau !
Oh, oh, oh, oh, oh, oh !
Il fait dodo.

MEDE'E.

AIR : *Charivari de Ragonde.*

Mégere, Alecton, Tiſiphone,
A ma voix paroiſſez ici.

LES FURIES.

Charivari, charivari,

MEDE'E.

Vengez-moi de cette mignonne
En égorgeant ſon Favori.

LES FURIES.

Charivari, charivari.

MEDE'E.

L'occaſion eſt bonne.
Le drôle eſt endormi.

LES FURIES.

Charivari, charivari, charivari.

ÆGLE'.

AIR : *Eſt-ce un pouce.*

Quel dommage!

MEDE'E.

Il faut, ſans tarder,
Me le ceder.

ÆGLE'.

Votre rage
S'en prendroit à lui?

MEDE'E.

Oui.

ÆGLE'.

O Dieux! je tremble!
Hé bien, vivez enſemble.

MEDE'E.

Dis-lui que tu le hais.

ÆGLE'.

Je ne le pourrai jamais
Non, non, non, non, non,

MEDE'E *menaçant Theſée.*

Nenni?...

ÆGLE'.

Aye, aye, aye, ſi, ſi.

MEDE'E *aux Furies.*

*Refrain de la Découpure.*

Dénichez, dénichez, denichez donc,
Ma Rivale enfin ſe prête à la raiſon.

*Medée donne un coup de baguette, le Théâtre repréſente une Iſle enchantée.*

MEDE'E *à Theſée.*

AIR: *Ah! Thomas réveille-toi.*

Ah! beau Prince, réveille, réveille,

Ah, beau Prince, réveille-toi.

THESE'E *s'éveillant.*

AIR : *N'avez-vous pas vû l'..orloge.*

Quelle voix ici m'apelle ?

MED'EE.

Il eſt tems d'ouvrir les yeux.

THES'EE.

Quelle avanture nouvelle
Me fait trouver en ces lieux ;

MEDE'E

J'ai ſervi vos feux, jeune homme ;
Levez-vous donc, s'il vous plaît.

THESE'E *ſe levant.*

J'ai fait un aſſez bon ſomme...
Sçavez-vous quelle heure l'heure il eſt ?

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

O Ciel ! ſuis-je bien éveillé ?
Ma ſurpriſe eſt extrême !...
De rubans tout entortillé !...
Mais je vois ce que j'aime !...
Un lit, & moi deshabillé !...

MEDE'E.

Je veux vous aider à lui plaire.

THESE'E.

La bonne affaire !
Madame, en verité,
Vous avez bien de la bonté.

*à Æglé.*

AIR : *Vous ne m'aimez pas.*

Mais vous boudez, ma chere,
Vous détournez les yeux !
Quel crime ai je pu faire ?

MEDE'E.

Il faut le traiter mieux.
Croyez-vous donc, ingrate,
Qu'un Thrône ait plus d'appas (
L'ymen du Roy la flate....

THESE'E.

Ah ! vous ne m'aimez pas !

AIR : *Le joli petit Corbillon.*

Elle a beau faire
La ſevere,
Elle eſt toujours

L'objet de mes amours.

MEDE'E.

Le tems nous preſſe,
Je vous laiſſe
Auprés du Roi ;
Je cours agir pour moi.
Tâchez de mettre à la raiſon
Ce joli petit, ce petit joli,
Ce joli petit cœur fripon.

## SCENE XIV.

### ÆGLE', THESE'E,

THESE'E.

AIR : *Non je ne veux pas rire.*

EST-il un ſort plus malheureux ?
Æglé mépriſe donc mes feux !
Hélas qu'as-tu fait de nos nœuds ?
Tu n'as rien à me dire.

ÆGLE'.

Non, non, non, je ne veux pas rire ;

Non, non, je ne veux pas rire, non;
Non, non, je ne veux pas rire.

THESE'E.

AIR : *Menuet Italien de Lavaux.*

*Premier Menuet.*

Non ! toujours dire non !
Qui vous rend donc
Si farouche !
Quoi, le plus tendre amour
Eſt ſans retour !
Vous rougiſſez,
Et vos yeux ſont baiſſés !
Vous me repouſſez !
Pouvez-vous me haïr !
D'où-vient ce ſoupir ?
Un feu tel que le mien,
Cruelle, n'a donc rien
Qui vous touche ?...
Mais quel trouble charmant !
Le cœur dément
Votre bouche.
Ne me reſiſtez plus :
Que d'heureux momens perdus !

*Deuxiéme Menut.*

Vien, vien,
Tu pleures, mais dans tes larmes
L'Amour trempe ſes armes...
Je te vois héſiter... ne crain rien,
Vien, vien,
Bannis de vaines allarmes;
Tu peux
Combler mes vœux;
Nous ſommes loin des fâcheux.
L'éſat doit-il éblouir?
L'Amour ſeul fait jouir
D'un deſtin plein de charmes;
Moi,
Je n'ai pour toi
Que l'ardeur
Qui dévore mon cœur,
C'eſt tout mon bien.
Vien,
Des roſes que l'Amour donne
Formons notre Couronne;
Son Thrône eſt dans ton cœur, dans le mien;
Vien:
Tu de dis rien; mais, friponne,
Tes yeux

En parlent mieux....
Ce regard t'ouvre les Cieux.

ÆGLE'.

AIR : *Je n'ſçaurois.*

Toi ſeul regne ſur mon ame,
Mais ſçais-tu bien que pour toi
Medée a la même flâme,
J'appréhende encor le Roi...
Je n'ſçaurois,
Si je devenois ta femme
Tu mourrois.

THESE'E.

AIR : *De tous les Capucins.*

Du Roi je crains peu la colere ;
Apprens enfin qu'il eſt mon pere...

ÆGLE'.

Quoi....

THESE'E.

Oui, ſans qu'il en ſçache rien ;
Je ſuis ce fils qu'il idolâtre...

ÆGLE'.

Pourquoi le taire ?...

THESE'E.

Il le faut bien,
Je ménage un coup de Théâtre.

## SCENE XV.

MEDE'E, THESE'E, ÆGLE'.

MEDE'E.

AIR : *Ah, le vois-tu bien. le ſens-tu bien, ſi je t'aime?*

JE vous entends;
Je vous y prends
Vous vous aimez à mes dépens.
Je vous ſurprends;
A! je vous entends,
Je vous y prends
L'un & l'autre.

ÆGLE'.

AIR : *Ma commere, quand je danſe.*

Ciel! ma frayeur eſt extrême!
Mais je ne crains que pour toi.

THESE'E *à Medée.*

Epargnez l'objet que j'aime,
Il faut vous venger ſur moi.

ÆGLE'.

Non, c'eſt ſur moi.

THESE'E.

Non, c'eſt ſur moi.

ÆGLE'.

Non, c'eſt ſur moi.

THESE'E.

C'eſt ſur moi.

ÆGLE'.

C'eſt ſur moi.

THESE'E, ÆGLE', *enſemble.*

Epargnez l'objet que j'aime,
Il faut vous venger ſur moi.

MEDE'E.

AIR : *La bonne aventure.*

Quoi vous l'aimez donc mon Fils !....
Mon cœur en murmure....
Mais ne craignez rien, je ſuis

Bonne créature :
Je veux vous prouver mes feux
En vous uniſſant tous deux.

THESE'E & ÆGLE',
La bonne aventure
O gué,
La bonne aventure.

## SCENE XVI.

MEDE'E *ſeule*

AIR : *De tromper un Amant volage.*

AH ! faut-il que dans mon dépit extrême,
Je me venge en perdant l'objet que j'aime !
S'il meurt, mon amour le perdra,
S'il vit, il en ſera de même,
Æglé ſeule en profitera....
Vengeons-nous en perdant l'objet que j'aime.

AIR : *Eſt-il de plus douces odeurs.*

De ma main j'égorgeai jadis
Mes Enfans & mon Frere,
Je vais faire expirer le Fils

Par les mains de ſon pere ;
Si pour ne changer qu'une fois
Le cœur n'eſt pas volage ,
Pour un crime de plus , je crois,
On n'en eſt pas moins ſage.

## SCENE XVII.

*Le Théâtre repréſente une Sa'e de feſtin.*

LE ROY, MEDE'E, DORINE.

MEDE'E.

AIR : *Marions, marions, marions-nous.*

SEigneur , je trouve un moyen
Pour ſervir votre tendreſſe ;
Joignons par un doux lien
Theſée à votre maîtreſſe ,
Marions , marions , marions-les,

LE ROY.

Vous n'y penſez pas Princeſſe,

MEDE'E.

Marions, marions, marions-les
Et laiſſez moi faire après.

AIR : *Un peu de tricherie dans la vie.*

Pour tromper cet Amant novice

LE ROY.

Et bon, bon, bon,
Dites-la donc.

MEDE'E.

Vous boirez avec ce compere
Et moi je mettari dans ſon verre
Un peu de poiſon...

LE ROY.

Ah ! ah ! voyez donc !

MEDE'E.

Un peu de tricherie
Dans la vie
Eſt toujours de ſaiſon.

LE ROY.

AIR : *Vous me l'avez-dit, ſouvenez-vous-en.*

Ciel !

MEDE'E.

Pourquoi vous récrier

Ce n'eſt qu'un aventurier;
Vous avez certain enfant,
Vous me l'avez dit, ſouvenez-vous-en
Aux dépens de ce fils-là
Theſée ici regnera.

LE ROY.

AIR : *Vous m'entendez bien.*

Allons c'en eſt fait il mourra

MEDE'E.

De plus Æglé vous reſtera;
Va me chercher Dorine,

DORINE.

Hé-bien?

MEDE'E.

Ce vin que je deſtine...

DORINE.

Je vous entends bien.

## SCENE DIX-HUITIE'ME ET DERNIERE.

THESE'E, ÆGLE', LE ROY, MEDE'E, PEUPLES.

LE ROY & MEDE'E.

AIR : *Allez-vous-en gens de la nôce.*

VOtre nôce ici va ſe faire,
Ne craignez rien heureux Amants.

LE ROY.

Je ne ſuis plus en colere,
Les plaiſirs ſuivront vos tourments,
Soyez conſtants,
Vivez contents ;

LE ROY, MEDE'E & LE CHŒUR.

Votre nôce ici va ſe faire
Ne craignez rien heureux Amants.

LE ROY

LE ROY.

AIR : *Buvez frere, buvez.*

Soyez mon ſucceſſeur,
Regnez tous deux enſemble,
J'y conſens de bon cœur.

THESE'E.

Vous raillez, ce me ſemble !

LE ROY.

Nenni,
Touchez ici.

THESE'E.

Trés-volontiers, vous me comblez de gloire.

LE ROY.

Pour que la paix
Dure à jamais
Enſemble il nous faut boire.

AIR : *Qu'on apporte bouteille.*

Qu'on apporte bouteille....

THESE'E *au Roy.*

Quel excés de bonté,
Verſez tout plein, ce jus réveille

LE ROY.

Buvez ce coup à ma ſanté !

THESE'E.

AIR : *Chantons à tour de bras.*

De ſi rares bienfaits
Paſſent mon eſpérance !
Sur ma reconnoiſſance
Comptez, Sire, à jamais,
Voyez-vous bien ce ſabre,
Si le moindre mutin
Contre mon Roy ſe cabre,
Pan, je vous le délabre....
Mais buvons notre vin.

*Le Roy lorgne l'épée de Theſée, & lui arrache la coupe.*

LE ROY.

AIR : *Qu'allois-je faire dans cette galere.*

Qu'allois-je faire
Laire, laire !
Dieux ! je ſuis ſon pere,
Je le vois à ce ſabre-là
Viens embreſſer ton cher papa.

MEDE'E.

AIR : *Non je ne ferai pas.*

Mais votre bonne foi n'eſt-elle pas trompée
Ne peut-il pas avoir dérobé cette épée
Et venir....

LE ROY.

Taiſez-vous, ne ſçavez-vous pas bien,
Madame, que jamais je n'approfondis rien.

AIR : *Cher Amant tu m'abandonne.*

Heureuſe épée, ah ſans elle
Que je t'aurois fait de maux !

THESE'E.

Voilà ce que l'on appelle
Dégaîner fort à propos.

LE ROY.

AIR : *Tu croyois en aimant Colette.*

Qu'en priſon elle ſoit menée.

MEDE'E.

Tout beau, tout beau je vous crains peu ;
Je m'enfuis par la cheminée,
Et je vais y mettre le feu.

LE ROY.

AIR : *J'ai vû, j'ai vû, j'ai vû le cadran du Berger.*

Arrêtez-là, morbleu.

*Le feu prend dans la cheminée.*

TOUS EN CHŒUR.

Au feu, au feu,
Au feu, au feu, au feu, au feu,

ÆGLE'.

AIR : *Ramonez-cy, ramonez-la.*

Il faut appeller Minerve,
Afin qu'elle nous conserve.

THESE'E.

Epargnez cet embarras
Ramonez-ci, ramonez-la,
La, la, la,
La cheminée du haut en bas.

LE ROY.

AIR : *Guay; guay, guay, tôt, tôt, tôt.*

Bon, bon, déja le feu ceſſe
Et tout va ſelon nos vœux,
Je renonce à la tendreſſe

Je vous unis tous les deux :
Le Deſtin de ma famille,
Eſt de vous aimer, ma fille.

LE ROY, THESE'E & ÆGLE'.

Bon, bon, bon,
Réjouiſſons-nous donc,
Guay, guay, guay, tôt, tôt, tôt,
Il faut faire un ſaut,
Haut, haut,
Cabriollons comme il faut.

---

*VAUDEVILLE.*

C'Eſt un beau don qu'une Couronne,
Quand un jeune Héros la donne,
D'accord;
Mais quand un vieux Roi la propoſe,
Il faut autre choſe encor,
Il faut autre choſe.

J'obtiens votre cœur, ma Princeſſe,
Ce bonheur flatte ma tendreſſe,
D'accord;

Pour qu'il n'y manque aucune choſe,
Il faut, &c.

Un Amant nous peint ſon martyre,
Cela nous plaît, & nous fait rire,
D'accord;
Suffit il qu'il jaſe, & qu'il cauſe,
Il faut, &c.

D'abord d'une faveur legere
Damon paroît ſe ſatisfaire,
D'accord;
Mais plus je permets, plus il oſe,
Il veut autre choſe encor,
Il veut autre choſe.

A dix ans, ſans ſoins, ſans martyre,
Un rien, un joujou peut ſuffire,
D'accord;
Quand l'adoleſcence eſt écloſe,
Il faut, &c.

Au Printems de l'âge, pour plaire,
La beauté ſeule eſt neceſſaire,
D'accord;
Quand on n'a plus un tein de roſe,
Il faut, &c.

Avec une ſimple Fleurette,
On prend d'abord une fillette,
D'accord ;
Mais une coquette compoſe,
Il faut, &c.

Pour ne point vous trouver contraire
Il ſuffit de ne pas déplaire,
D'accord ;
Mais pour éviter toute gloſe,
Il faut, &c.

FIN.

---

*APPROBATION.*

J'Ay lû, par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, une Piece qui a pour titre, *Theſée, Parodie.* A Paris, ce 12 Février 1745.

CREBILLON.

*Vû l'Approbation, permis de repréſenter, ce 15 Février 1745.* *MARVILLE.*

2nd
pr-